

SOMMAIRE DU N° 6

- Marie-Claude THOMAS, *Ballet autour de Freud via Kelsen* 3
« *Freud et Kelsen, 1922. L'invention du Surmoi* »
d'Étienne BALIBAR

- Guy CASADAMONT, *Homonymie Monroe – Marilyn* 31
Marilyn dernières séances, de Michel SCHNEIDER

- Bulletin d'abonnement à *Quid pro quo* 63

Directeur, Guy CASADAMONT
<guy.casadamont@wanadoo.fr>

Comité de rédaction

Laurent CORNAZ <laurentcornaz@free.fr>

Françoise DEZONCLE <dezoncle.françoise@orange.fr>

Marie-Claude THOMAS <mclaudethomas@wanadoo.fr>

Jean-Christophe WEBER <Jean-Christophe.Weber@chru-strasbourg.fr>

© EPEL, 2010

110, boulevard Raspail, 75006 Paris
epel.paris@wanadoo.fr
www.epel-edition.com

Diffusion, ToThèmes
3, allée des Genêts 91220 Le Plessis-Pâté
01 60 84 78 01 – 06 15 61 70 24
thierrydmdp@aol.com

Distribution, SODIS
PARIS, FRANCE

ISSN 1959-1845

ISBN : 978-2-35427-xxx-x

Dépôt légal, juin 2010

Ballet autour de Freud via Kelsen

« *Freud et Kelsen, 1922. L'invention du surmoi* »

pour

Étienne BALIBAR

dans « Le Surmoi, genèse politique. Autour de Freud et Kelsen »,
revue *Incidence*, n° 3, Éd. TUM/Michel de Maule, octobre 2007¹,
Paris, Éd. du Félin, 2009²

Il m'est impossible de dire quand nous pourrons nous retrouver, nous, membres épars d'une communauté apolitique, et si, le moment venu, ne se montrera pas combien nous avons été corrompus par la politique.

Sigmund Freud³

Si ni Freud ni Socrate n'ont été, quelque dissolvant qu'ait été leur produit, n'ont été jusqu'à la critique sociale... [...] Socrate n'a pas fait de critique sociale et Freud non plus. C'est sans doute parce que l'un et l'autre avaient l'idée d'où se situait un problème économique extraordinairement important, celui des rapports du désir et de la jouissance.

Jacques Lacan⁴

En 1997 était publiée une thèse de philosophie du droit, *Théorie juridique et politique chez Hans Kelsen*⁵. En une dizaine de pages, Carlos Miguel Herrera y présentait les liens de la doctrine kelsénienne avec la psychanalyse : H. Kelsen, prenant en compte la « nature humaine », l'« instinct d'agression » et l'« instinct de propriété », termes qu'il extrapole de certains textes de Freud, juge inévitable l'existence d'un État, d'une technique de contraintes externes à l'homme. Son opposition au projet marxiste de la destruction de l'État – marxisme qui, selon lui, néglige qu'à côté des luttes économiques existent des « problèmes religieux, artistiques et surtout érotiques » (*Sozialismus und Staat*, 1920) – et son réformisme politique s'appuient sur ce qu'il considère être une connaissance scientifique du psychisme humain. Liens entre la doctrine de Kelsen et celle de Freud que C. M. Herrera résume :

1. Titre intérieur d'*Incidence*, n° 3 : « Le surmoi, genèse politique. Autour de la rencontre entre Sigmund Freud et Hans Kelsen en 1922 ». Numéro sous la direction d'Étienne Balibar, de Carlos Miguel Herrera et de Bertrand Ogilvie.

2. Curieusement, dans le sommaire 2009, l'article d'É. Balibar est attribué à John Ferhat. Les références données ici sont celles de l'édition de 2007. Les références aux autres articles de la revue sont indiquées par (*Incidence*, n° 3, p. z).

3. Sigmund Freud, lettre du 30 juillet 1915 à Lou Andreas-Salomé, dans L. Andreas-Salomé, *Correspondance avec Freud*, Paris, Gallimard, 1970, p. 44 ; cité par Alain de Mijolla, *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, n° 5, « L'engagement sociopolitique des psychanalystes », 1992, p. 7-8.

4. Jacques Lacan, *L'Objet de la psychanalyse*, prononcé à l'ENS, 1965-1966, transcription, 20 avril 1966, Paris, 2006.

5. C. M. Herrera, *Théorie juridique et politique chez Hans Kelsen*, Paris, Kimé, 1997. Voir chapitre II de la troisième partie du livre : « Psychanalyse et théorie politique », p. 250, et « Kelsen, disciple de Freud ? », p. 253 sq.

La psychanalyse présente une fonction paradoxale dans le dispositif théorique kelsénien. D'une part, en apportant des assises scientifiques au pessimisme anthropologique, elle donne un fondement à une conception qui s'oppose à concevoir une société sans domination, sans contrainte, bref, sans État. D'autre part, en considérant l'autorité comme dépourvue de tout voile sacré, pour la concevoir comme une pure technique, la voie est ainsi ouverte à un point de vue politique réformiste, puisqu'aucun contenu n'est **immuable**⁶.

Les références du juriste à la psychanalyse s'inscrivent dans ce qu'il qualifie de « lignée de l'athéisme rationaliste de Sigmund Freud » : deux écrits de Freud, *Totem et tabou* et *Psychologie des masses et analyse du moi*, serviront, selon C. M. Herrera, de soubassements à certaines thèses juridico-politiques de la *Théorie pure du droit* (1934, 1960) de Kelsen qui y reconnaît « un travail préalable inestimable, en ramenant, avec une efficacité sans précédent, aux éléments de la psychologie individuelle, les hypostases de Dieu, de la société et de l'État, parées de toute la magie de mots **millénaires**⁷ ». C.M. Herrera avance aussi que, dans *L'Avenir d'une illusion* (1927) et *Malaise dans la civilisation* (1930), « Freud développe une argumentation qui présente plusieurs points de convergence avec la théorie politique **kelsénienne**⁸ ». Par ailleurs, Kelsen aurait servi

d'éclairer à Freud dans l'application des concepts psychanalytiques au domaine politique : il en est ainsi pour ce qui concerne l'analyse du communisme que le père de la psychanalyse donnera à la fin des années vingt et dont on trouvait déjà une première tentative dans les travaux de Kelsen sur la théorie politique marxiste du début de la décennie (*Incidence*, n° 3, p. 75).

L'idée d'une influence du juriste sur les travaux de Freud, pas ou peu explorée jusqu'à ce que la thèse de C.M. Herrera n'y mette le projecteur, est reprise dans l'article d'Étienne Balibar. Il fait, lui, l'hypothèse d'une intervention directe du juridique et du politique dans la construction freudienne de l'appareil psychique à la suite d'une rencontre estivale de 1921 entre Freud et le juriste autrichien, de vingt-cinq ans son cadet, et d'une conférence de Kelsen sur l'essai de Freud, *Massenpsychologie und Ich-Analyse*, en novembre de la même année. Ces échanges auraient conduit Freud à réorganiser sa conception de la topique de l'appareil psychique : *Inconscient*, *Préconscient*, *Conscient*, en celle qui est désignée de « seconde topique » et distingue trois instances : *Ça*, *Moi*, *Surmoi*. Telle est donc l'idée inédite, problématique et vivement menée de l'article « Freud et Kelsen, 1922. L'invention du surmoi » :

Mon hypothèse, écrit É. Balibar, – peut-être simplificatrice, mais qui vise à porter au jour un élément généralement sous-estimé – est que cette rencontre a dû déterminer chez Freud une inflexion, voire un tournant théorique (p. 23).

Si l'essai de Kelsen, qui répond directement à *Massenpsychologie und Ich-Analyse* et en propose une extrapolation mais aussi une critique, forme bien le maillon décisif, immédiatement précédant l'invention du Surmoi, alors c'est dans l'enchaînement des textes de 1921 et de 1923, *Massenpsychologie* et *Das Ich und*

6. C. M. Herrera, *Théorie juridique et politique chez Hans Kelsen*, op. cit., p. 260.

7. H. Kelsen, *Der soziologische und der juristische Staatsbegriff (Le Concept sociologique et le concept juridique de l'État)*, 1922, cité par C. M. Herrera, *Incidence*, n° 3, p. 77. La même phrase conclut l'article paru dans *Imago*.

8. C. M. Herrera, *Théorie juridique et politique chez Hans Kelsen*, op. cit., p. 258.

das Es, l'un et l'autre orientés vers la conceptualisation du « moi » mais par des biais complètement différents, et dans leur décalage, qu'il faut rechercher le noyau du problème dont le nom de Surmoi désigne la formulation (p. 24).

Ces hypothèses portent [...] sur l'articulation interne du discours psychanalytique et du problème politique [...] au sens d'une véritable réciprocité de perspectives, manifestée en un point précis par la double appartenance d'une même question à l'un et l'autre champ. C'est cette dépendance réciproque qui se manifeste selon moi de façon constatable dans l'introduction par Freud du concept de « surmoi » : *il est en ce sens le représentant du politique au sein de la théorie de l'inconscient, comme il est ou peut être le représentant du psychisme inconscient au sein de la théorie politique* (p. 21-22).

Voilà posé le canevas *a priori*, il sera commenté plus loin, de ce qui veut restituer « le maillon décisif » à « la transformation conceptuelle (la deuxième topique) et verbale (un nom nouveau, *surmoi*, pour idéal du moi) » faite par Freud en 1923 – hypothèse qui peut aussi apparaître, par une sorte de redoublement, comme le « maillon manquant » du travail philosophique de Louis Althusser des années 1960-1970. Son projet d'alors, pris dans une lecture de Lacan, concernait la superstructure, soit ses deux instances : le juridico-politique (le droit et l'État) et l'idéologie (les différentes idéologies, religieuses, morales, politiques) : « Ma thèse fondamentale, écrivait Althusser, se formulerait ainsi : l'inconscient (psychanalytique) est un *effet* nécessaire de l'idéologique (*un* de ses effets) dans l'individu humain. Thèse très simple, comme tu le vois, mais naturellement longue à **démontrer**⁹. » Serait-elle ici démontrée, enfin, et complétée avec le juridico-politique, par É. Balibar ?

Freud et Kelsen, quelle rencontre ?

Mais un discret glissement – un « donc » injustifié et un *tempo* approximatif – dans la parenthèse d'une note, met en alerte : É. Balibar affirme la contemporanéité entre la visite de Kelsen à Freud dans le Tyrol, à la fin de l'été 1921, et la rédaction de *Massenpsychologie und Ich-Analyse* :

La biographie de Rudolf Métall^[10] indique que Kelsen avait été introduit au séminaire privé de Freud pendant les années de guerre^[11] par Hans Sachs, ancien avocat devenu psychanalyste et co-rédacteur avec O. Rank de la revue *Imago*. Il signale des « vacances communes » de Freud et de Kelsen à Seefeld pendant l'été de 1921 (*donc pendant la rédaction de Massenpsychologie und Ich-Analyse*), corrigeant sur ce point les indications plus imprécises données par Jones dans sa propre biographie de Freud [...] (p. 63, note 5, mes italiques).

9. L. Althusser, *Lettres à Franca (1961-1973)*, Paris, Stock/Imec, 1998, lettre du 6 septembre 1966, p. 710.

10. R. A. Métall, *Hans Kelsen, Leben und Werk. Eine autorisierte Biographie mit vollständigem Werk- und Schrifttumverzeichnis*, Vienne, Verlag Frank Deuticke, 1969, p. 40.

11. En fait en 1911, voir *Les Premiers Psychanalystes. Minutes de la Société psychanalytique de Vienne*, t. III : 1910-1911, et t. IV : 1912-1918, Paris, Gallimard, 1967 et 1975. H. Kelsen assista à la séance du 13 décembre 1911, noté présent en tant que membre, puis à celles des 3 et 31 janvier, du 8 mai 1912. A-t-il été présent à celle du 15 mai, non répertoriée dans *Les Minutes*, au cours de laquelle Freud lut la deuxième partie de *Totem und Tabu* ? À celle du 15 janvier 1913, non répertoriée, où Freud en lut la troisième partie et à celle du 4 juin de la même année, sans liste de présence, où Freud fit une conférence : « Totem », quatrième partie de *T. u. T* ? Enfin, il assista à celle du 30 octobre 1912, noté présent en tant qu'hôte de la Société.

Pour repérer ce qui pourrait paraître infime à qui serait indifférent à une lecture symptomale, quelques brefs rappels chronologiques régleront la question : cette rencontre Freud/Kelsen dans le Tyrol a-t-elle eu lieu *pendant* la rédaction de *Massenpsychologie* ?

La notice de présentation de « Psychologie des masses et analyse de moi » des *Œuvres complètes* de Freud¹² précise que cet essai avait été annoncé dès 1919 dans une lettre à Ferenczi du 12 mai : « J'ai non seulement terminé le projet de l'« Au-delà du principe de plaisir », qui sera recopié pour vous, mais aussi repris ce petit rien sur l'« inquiétante étrangeté » et tenté, au moyen d'une idée simple, de donner une base $\Psi\alpha$ à la psychologie des foules. Il faut maintenant que cela *repose*¹³. » Ce projet est confirmé l'année suivante, en 1920, à Max Eitingon, puis à Karl Abraham dans la lettre du 22 avril où Freud annonce « un important projet de travail » ; il le précise le 14 mai : « À Gastein, je voudrais élaborer mon projet sur la psychologie des masses pour en faire un petit livre¹⁴. » En septembre, Freud envoie le manuscrit d'une version préliminaire à M. Eitingon qui lui retourne ce commentaire, le 19 octobre : « J'ai lu à plusieurs reprises la *Psychologie des masses*, les thèmes que l'on y traite me paraissent de plus en plus lumineux et éclairent aussi beaucoup d'autres choses, *Au-delà du principe du plaisir*, en revanche, me donne toujours beaucoup de travail. Je vous écrirai prochainement à ce propos¹⁵. »

La composition finale est faite en février-mars 1921. Le 27 mars, dimanche de Pâques, Freud écrit, toujours à Eitingon : « La *Psychologie des masses* est terminée, je vais peut-être y ajouter aujourd'hui quelques notes, elle sera remise mardi¹⁶. » Le manuscrit est effectivement chez l'éditeur fin mars et, le 6 août 1921, Abraham en reçoit un exemplaire : « C'est juste au moment où je m'appête à vous écrire que m'arrive la *Psychol. des masses*. Je me réjouis à la perspective de la lire une 2^e fois dans les prochains jours, et je me contente pour l'instant de vous remercier vivement¹⁷ ! »

Massenpsychologie und Ich-Analyse était publié avant la visite de Kelsen à Freud durant son séjour dans le Tyrol qui eut lieu précisément du 14 août au 14 septembre 1921¹⁸ : la rédaction ne s'est donc pas faite « pendant » « les vacances communes » de Freud et Kelsen à Seefeld. Les dates s'y opposent.

Kelsen prononce la conférence sur le concept d'État et la psychologie freudienne des foules, le 30 novembre 1921, au Mercredi de la Société : « Freud lui-même, mais aussi ses élèves Siegfried Bernfeld, Paul Federn, Otto Rank, Theodor Reik et Herbert

12. S. Freud, *Œuvres complètes de Freud/Psychanalyse (OCF.P)*, vol. XVI, Paris, PUF, 1991, p. 2.

13. S. Freud et S. Ferenczi, *Correspondance, 1914-1919*, t. II, traduction du groupe du Coq Héron, Paris, Calmann-Lévy, 1996 p. 392. *Massenpsychologie* est ici traduit par « psychologie des foules » : Freud fait la distinction entre *Menschenmenge* (foule) qui ne fera *Masse* (masse) que lorsque les liaisons de libido se seront instaurées en elle (voir Freud, *OCF.P*, vol. XVI, p. 38-39).

14. S. Freud et K. Abraham, *Correspondance complète, 1907-1925*, traduction de Fernand Cambon, Paris, Gallimard, 2006, p. 518, 521, 527.

15. S. Freud et M. Eitingon, *Correspondance, 1906-1939*, traduction d'Olivier Mannoni, Paris, Hachette Littératures, 2009, p. 214, 226, 233.

16. *Ibid.*, p. 256, p. 258, voir note 1, p. 259.

17. S. Freud et K. Abraham, *Correspondance complète, op. cit.*, p. 546.

18. S. Freud et M. Eitingon, *Correspondance, op. cit.*, lettres de Freud à M. Eitingon du 12 août 1921, p. 269, et du 5 septembre, p. 273.

Silberer prirent part à la discussion finale¹⁹. » En 1922, une version écrite de la conférence de Kelsen est publiée dans la revue *Imago*²⁰.

Comment lire ce forçage d'É. Balibar à inclure – et si tôt – la marque de Kelsen dans le travail de Freud sur la psychologie des masses et l'analyse du moi ? Kelsen, il faut le remarquer, n'est jamais cité par Freud dans sa correspondance accessible en français – les quelque 7 000 lettres de Freud en attente à la *Library of Congress* de Washington apporteront-elles des informations sur ce point ? –, ni dans ses écrits, hormis une note ajoutée à la deuxième édition de *Massenpsychologie* dans laquelle Freud écarte un point de la critique de Kelsen « par ailleurs fort intelligente et perspicace²¹ ». Seuls témoignages : les *Minutes*, E. Jones et R.A. Métall, un peu plus disert dans la partie biographique de son *Hans Kelsen, Leben und Werk*²².

Il n'empêche, Kelsen a bien été invité à donner son avis sur *Massenpsychologie und Ich-Analyse* tout récemment publié. En avaient-ils parlé ensemble avant ? Auquel cas, pourquoi Freud n'aurait-il pas indiqué leur collaboration ? Il le fait pour Otto Rank, par exemple²³.

En revanche, sur la conception de l'essai de Freud, *Le Moi et le ça* (avril 1923), l'hypothèse d'un impact de la conférence de Kelsen, et de sa publication dans *Imago* en 1922, est chronologiquement possible.

19. R. A. Métall, *Hans Kelsen...*, *op. cit.*, p. 41.

20. H. Kelsen, « Le concept d'État et la psychologie sociale, comportant en particulier un examen de la théorie freudienne des foules » [précisément de *Totem et tabou* (1912-1913) dans la 2e édition (1920) et de *Psychologie des masses et analyse du moi*, dans l'édition de 1921], *Imago*, VIII, 2, 1921 (*Incidence*, n° 3, p. 155 sq.). En janvier 1924 parut une version anglaise de cet article dans *The International Journal of Psycho-Analysis*, sous le titre "The Conception of the State and Social Psychology, with Special Reference to Freud's Group Theory". Voir Métall, *Hans Kelsen, op. cit.*, p. 41.

21. S. Freud, *OCF.P*, vol. XVI, p. 26, note 2 : « En opposition avec une critique, par ailleurs fort intelligente et perspicace, de Hans Kelsen (*Imago*, VIII, 2, 1922), je ne puis admettre que doter ainsi d'une organisation « l'âme de la masse » signifie qu'on hypostasie celle-ci, c'est-à-dire qu'on lui reconnaisse une indépendance par rapport aux processus psychiques de l'individu. »

22. E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, t. 3, Paris, PUF, 1969, p. 90-91. C'est l'unique mention de Kelsen par E. Jones, à partir d'une communication de H. Kelsen lui-même qui lui raconta qu'au cours d'une promenade à Seefeld il avait interrogé Freud à propos de rêves répétitifs d'un de ses amis. Pourquoi Kelsen ne mentionne-t-il que cet échange avec Freud ? Jones précise que Freud eut plusieurs visiteurs pendant son séjour à Seefeld : Van Emden, Ferenczi et Brill (dont Freud parle à Jones dans sa lettre du 18 août 1921, dans S. Freud et E. Jones, *Correspondance complète*, Paris, PUF, 1998, p. 515, mais pas de Kelsen !) R.A. Métall, *Hans Kelsen, Leben und Werk, op. cit.*, p. 41. P. Roazen, dissertant longuement sur « Psychologie collective... », ne mentionne pas H. Kelsen dans son livre *La Pensée politique et sociale de Freud* (1968), Bruxelles, Éd. Complexe, 1976. Voir les références de « Psychologie des masses » et de « Le moi et le ça » dans É. Roudinesco et M. Plon, *Dictionnaire de la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1997, articles concernés : aucune trace de H. Kelsen. P.-L. Assoun, dans son *Dictionnaire des œuvres psychanalytiques*, Paris, PUF, 2009, p. 1052, note la « lecture attentive de *Massenpsychologie* par Kelsen : « Il cherche, prétend P.-L. Assoun, à dégager de la théorie freudienne du *lien social* comme *idéalisation* et *identification* rien moins qu'un renouvellement de la théorie de l'État, comme *masse psychologique*. » C'est faire un contresens, car Kelsen utilise l'essai de Freud pour critiquer les conceptions sociologiques de l'État, celle de Durkheim notamment, et conforter sa théorie de l'État comme étant d'ordre purement juridique et non comme « masse psychologique », l'analyse de Freud étant susceptible d'« éclairer le problème par une autre face ».

23. S. Freud, « Psychologie des masses... », *OCF.P*, vol. XVI, p. 74, note 1 : sur le progrès de la psychologie des masses à la psychologie individuelle, Freud précise que son propos a été « influencé par un échange d'idées avec Otto Rank » et son mythe du héros.

Freud en témoigne-t-il d'une manière ou d'une autre ? Dans les correspondances disponibles, seul Groddeck est mentionné pendant la phase d'élaboration (juillet-fin 1922). À Ferenczi, le 21 juillet 1922, il écrit : « À part cela, je suis occupé par quelque chose de spéculatif, qui continue l'«Au-delà» et deviendra un petit livre, ou rien. Je ne vous révèle pas encore le titre, je vous dis seulement que cela a à faire avec Groddeck. » Plus tard, dans sa lettre à Freud du 28 mars 1923, Ferenczi termine par : « Je n'ai eu qu'un fascicule du « Moi et le ça », fascicule qu'il commente dans la lettre suivante, à quoi Freud lui répond, le 17 avril :

Je suis maintenant dans l'état de dépression bien connu après chaque correction d'épreuves et je me jure de ne plus jamais m'aventurer sur un tel verglas. Il me semble que la courbe est descendue à pic depuis l'«Au-delà». Celui-ci était encore riche en idées et bien écrit, la «Psychologie des masses» frôle le banal et ce «Ça» est carrément peu clair, artificiellement composé et d'un vilain phrasé. Aussi je n'ai pas éprouvé, à la lecture du deuxième fascicule, cette illumination que vous louez. À l'exception de l'idée de base du «Ça» et de l'aperçu sur la genèse de la morale²⁴, au fond tout me déplaît dans ce livre. Vos remarques prennent le «Ça» trop au sérieux, aussi je ne me risque pas de vous répondre²⁵.

Quelques semaines auparavant, le 25 mars, Freud avait écrit à Groddeck :

Tout d'abord mes félicitations pour le *Ça* qui vient enfin de paraître. J'aime beaucoup ce petit livre. Je considère comme très méritoire de mettre et de remettre sous le nez des gens les données fondamentales de la psychanalyse dont ils s'écartent si volontiers. De plus, le livre soutient l'important point de vue théorique que j'ai adopté dans mon livre à paraître, *Le Moi et le Ça*²⁶.

À l'évidence, le ton de Freud varie d'un mois à l'autre, d'un interlocuteur à l'autre : là, il se défait, ici, il s'encourage et il serait trop complexe d'en produire les raisons, car autre chose interroge ici : de Hans Kelsen, point.

Hans Kelsen (1881-1973), un théoricien de l'État

Qui était celui dont on a pu dire qu'il était « *the leading jurist of our time*²⁷ » ? Son œuvre théorique, juridique et historique est immense et multiforme. Comme multiforme la manière de le lire. Ainsi, l'écrivain Antonio Tabucchi :

– Vous connaissez Hans Kelsen ? demanda l'avocat à voix basse, comme s'il se parlait à lui-même.

24. Cette expression de Freud n'est pas sans rappeler le titre de l'ouvrage de Nietzsche *Zur Genealogie der Moral (La Généalogie de la morale)* paru en 1887. Freud lui-même a évoqué Nietzsche dans une note de « Le moi et le ça » : le ça dans l'ouvrage de Groddeck, *Das Buch vom Es (Le Livre du ça)*, suivrait l'usage qu'en fit Nietzsche pour désigner « ce qui dans notre être est impersonnel et pour ainsi dire une nécessité de la nature », *OCF.P*, vol. XVI, p. 268, note 2.

25. S. Freud et S. Ferenczi, *Correspondance, 1920-1933*, t. III, traduction du groupe du Coq Héron, Paris, Calmann-Lévy, 2000, p. 96, p. 116, p. 116-117-118.

26. S. Freud, *Correspondance, 1873-1939*, Paris, Gallimard, 1966, p. 373-374.

27. Expression du juriste américain Roscoe Pound, rappelée par Michel Troper dans son article « Hans Kelsen », dans *Dictionnaire des philosophes*, sous la dir. de Denis Huisman, 2^e édition revue et augmentée, Paris, PUF, 1993 <http://www.puf.com/wiki/Auteurs:Hans_Kelsen>.

– Hans Kelsen, répondit Firminio en essayant de fouiller dans ses faibles connaissances juridiques, je crois en avoir entendu parler, c’est un philosophe du droit, il me semble, mais vous pourrez certainement mieux m’en parler.

L’avocat respira si profondément que Firminio eut l’impression d’en entendre l’écho.

– Berkeley, Californie, mil neuf cent cinquante-deux, susurra-t-il. Peut-être ne pouvez-vous pas imaginer ce qu’était à cette époque la Californie pour un jeune homme provenant de l’aristocratie d’une ville provinciale comme Porto et d’un pays oppressif comme le Portugal, en un mot je peux vous dire que c’était la liberté. [...] Vous vous demanderez peut-être pourquoi j’étais allé à l’université de Berkeley. Parce que ma famille était riche, ça, c’est indiscutable, mais surtout parce que je voulais étudier les raisons qui ont conduit les hommes à élaborer des codes. Non pas les codes tels que les étudiaient les gaillards de mon âge devenus par la suite des avocats de renom, mais les raisons qui les sous-tendaient, en un sens presque abstrait, je me fais comprendre ? Si je ne me fais pas comprendre, tant pis.

L’obèse fit une pause et tira une autre bouffée de son cigare. Firminio se rendit compte qu’une atmosphère lourde régnait dans la pièce.

– Bien, continua-t-il, j’avais jeté mon dévolu sur cet homme, en me fiant à des informations reçues comme étudiant de Porto. Hans Kelsen, né à Prague en 1881, juif d’Europe centrale, avait écrit dans les années vingt un essai intitulé *Hauptprobleme des Staatsrechtslehre*, que j’avais lu lors de mes études, car je suis de langue allemande, savez-vous, mes institutrices étaient allemandes, c’est presque ma langue maternelle. Je me suis ainsi inscrit à son cours de l’université de Berkeley. C’était un grand homme sec, chauve et emprunté, à première vue personne n’aurait imaginé qu’il s’agissait d’un grand philosophe du droit, on l’aurait plutôt pris pour un fonctionnaire d’État. Il avait fui d’abord Vienne, puis Cologne, à cause du nazisme. Il avait enseigné en Suisse avant d’arriver aux États-Unis, et moi je l’ai aussitôt suivi aux États-Unis. L’année d’après, il repartit pour l’université de Genève, et je le suivis à Genève. Ses théories sur la *Grundnorm* étaient devenues pour moi une obsession²⁸...

En bref, H. Kelsen fait ses études à Vienne, fréquente Otto Weininger, suit le séminaire de Georg Jellinek dont l’influence sur sa future théorie et la sociologie de Max Weber est importante, écrit des nouvelles, des poèmes, une monographie sur la *Monarchie* de Dante en 1905 et, en 1933, un essai sur l’amour platonicien²⁹. Il rédige de 1918 à 1920 le projet de la constitution, dite *Kelsen Verfassung*, de la première république autrichienne (constitution réformée dès 1929 et remplacée en 1934 par l’ins-

28. Antonio Tabucchi, *La Tête perdue de Damasceno Monteiro*, traduit de l’italien par Bernard Comment, dans *Romans II*, Paris, Christian Bourgois, 1998, p. 459-462. Je remercie Dominique Bourgois pour son autorisation à reproduire gracieusement cet extrait. Cette référence à Tabucchi est donnée par C.M. Herrera dans *La Philosophie du droit de Hans Kelsen. Une introduction*, op. cit., p. 2-3.

29. H. Kelsen, *Die Staatslehre des Dante Alighieri*, Vienne-Leipzig, Deuticke, 1905. Voir au sujet de cette monographie l’article de Maurizio Cau, « Hans Kelsen et la théorie de l’État chez Dante », traduit de l’italien par Pierre Girard et paru dans la revue *Laboratoire italien, Politique et société*, n° 5, 2004, *Droit et littérature*, Lyon, ENS Éditions, p. 125-150. Voir également le chapitre VIII « De l’Église et de l’État » de *Die Staatslehre des Dante Alighieri* de Kelsen, op. cit., traduit de l’allemand par Alexis Tautou et présenté par Martin Rueff, *Po&sie*, 2007, n° 120, p. 378-391. H. Kelsen, « Die platonische Liebe », *Imago*, 1933, vol. XIX, p. 34-98 et p. 225-255, repris en 1944 dans *The American Imago* sous le titre “Platonic Love”, où il montre le rôle de l’Éros « platonicien » dans le projet pédagogique et politique de Platon.

tauration d'un État corporatif). Fondateur de l'école *normativiste* dont les principes ont inspiré le contrôle de constitutionnalité des lois dans de nombreux pays après la Seconde Guerre mondiale, Kelsen présente au cours de conférences et d'enseignements sur tous les continents une défense (éloquente, aux dires de ses biographes) de la démocratie, celle qui fait notre monde actuel, c'est-à-dire, selon lui, des « démocraties inauthentiques » dans la mesure où, monarchie constitutionnelle ou république présidentielle, elles gardent quelque chose de la souveraineté.

Kelsen abstrait, en quelque sorte, dans un mouvement d'universalisme scientifique propre à l'épistémè du début du XX^e siècle, la souveraineté en un ordre normatif à fondement hypothétique – la *Grundnorm*, c'est-à-dire une présupposition déterminée par des exigences purement logiques, nécessaire pour soutenir les énoncés positifs normatifs –, dans lequel État et droit coïncident dans un ordre juridique centralisé, un ordre de contrainte auquel l'ensemble des individus et chacun des membres sont soumis :

Là où la théorie cherche à déterminer deux entités distinctes et leurs relations, il n'y a en vérité qu'un seul objet. En tant que mise en ordre du comportement humain, l'État est identique précisément à cet ordre de contraintes (*Zwangsortnung*) que l'on conçoit comme le droit ou l'ordre juridique (*Rechtsordnung*). [...] On ira jusqu'à établir que l'État pensé par la théorie de l'État dans sa distinction par rapport au droit, pensé « derrière » le droit, comme « porteur » du droit, est une « substance » à dédoubler, source de pseudo-problèmes, exactement comme l'« âme » dans la psychologie ou la « force » dans la physique (*Incidence*, n° 3, p. 192, 193).

Comparaisons seulement indicatives que Kelsen discuta puisqu'une part, épistémologique, de sa théorie du droit a pour objet de la distinguer des sciences de la nature dont, selon sa nomenclature, fait partie la psychologie (psychanalyse incluse) au même titre que la physique :

Dans la connexion entre condition et sanction (comme conséquence) établie par une norme générale de morale ou de droit, et décrite par l'éthique et la science du droit dans des lois juridiques et morales, nous rencontrons un principe certes différent du principe de causalité qui s'exprime dans les lois de nature formulées par les sciences de la nature, mais qui lui est cependant analogue. J'ai proposé de l'appeler principe d'imputation.

Comme je viens de le faire remarquer, la causalité et l'imputation sont deux types différents d'un rapport fonctionnel, deux types différents dans lesquels deux faits sont unis ensemble comme condition et conséquence. La différence entre les deux réside en ce que l'imputation (c'est-à-dire la relation entre un certain comportement (*Verhalten*) comme condition et une sanction comme conséquence, décrite par une loi juridique ou morale) est établie par un acte de volonté, dont une norme est la signification, tandis que la causalité (c'est-à-dire la relation entre une cause et un effet, décrite par une loi naturelle) est indépendante d'une telle intervention. [...] La série d'imputations n'a pas un nombre illimité de membres comme en ont les séries causales. [...] C'est le dualisme fondamental logique de l'être (*Sein*) et du devoir-être (*Sollen*) qui s'exprime ainsi³⁰.

30. H. Kelsen, *Théorie générale des normes*, traduit de l'allemand par O. Beaud et F. Malkani, Paris, PUF, coll. « Léviathan », 1996, p. 31-32. Cet ouvrage posthume, *Allgemeine Theorie der Normen*, a été publié à Vienne en 1979. Voir aussi E. Picavet, *Kelsen et Hart. La norme et la conduite*, Paris, PUF, coll. « Philosophies », 2000, p. 24.

C'est cette conception du droit et de l'État qui porte Kelsen à s'intéresser à Freud, avec l'attente que résume C.M. Herrera : « Et la psychanalyse enseigne encore que dans la mesure où l'homme intériorise la domination, il peut se produire des changements politiques dans le système. En termes politiques, cela s'appelle réformisme, et Kelsen se montre très proche des analyses de certains penseurs socialistes allemands et autrichiens³¹. » De plus, « dans la mesure où l'homme intériorise la domination, il peut se produire des changements politiques dans le système », voilà la question, question freudo-marxiste vieille comme Wilhelm Reich, remise en jeu dans l'article d'É. Balibar à la suite d'Althusser : y a-t-il des conditions subjectives propres à servir... Quoi ? La révolution ? Des réformes...

Les mises au point précédentes ne suffisent pas, car cette tentative d'opérer un renversement – on sait que Kelsen s'est référé à Freud, il l'a dit, l'a écrit, montrons maintenant, c'est l'hypothèse de Balibar, que Freud, sans l'expliquer, aurait tenu compte de la conférence de Kelsen pour sa nouvelle topique – se tient aussi dans une problématique actuelle précise.

Le surmoi, un enjeu actuel

On ne pourra prendre la mesure des articles d'É. Balibar et de ceux des autres contributeurs³² à cette présumée construction du surmoi par Freud dans un rapport au juridique et au politique, sans mettre en perspective le précédent numéro d'*Incidence*, intitulé « Le déni de la réalité³³ », qui avait déjà abordé « la question de l'obéissance en politique ». Et c'est, au fond, la question de l'article de Balibar, son point de vue : « un principe pur d'obéissance » (p. 40) serait au « vide » de l'identification première au Père (Lacan avait réglé ce point par la fonction du zéro frégéen). Sans mettre en perspective, aussi, le numéro 4-5 qui lui fait suite à presque deux ans d'intervalle, consacré à Michel Foucault en tension avec la psychanalyse³⁴, « avec les débats contemporains de la philosophie politique et juridique » (p. 21). D'où un repérage chronologique, succinct, des « racines » de l'hypothèse.

- 1963, sous la direction de L. Althusser, un séminaire consacré à Lacan et la psychanalyse a lieu à l'ENS de la rue d'Ulm³⁵. Le 13 octobre 1963, la Commission des études de la Société française de psychanalyse raye Lacan de la liste des membres titulaires habilités à l'analyse didactique et aux contrôles, décision entérinée à l'AG de la Société, le 19 novembre suivant.

31. C. M. Herrera, *La Philosophie du droit de Hans Kelsen. Une introduction*, Québec, Presses de l'université Laval, 2004, p. 85.

32. Ceux de B. Ogilvie, « Le politique : un ordre transgressif, pour le meilleur et pour le pire » ; de C.M. Herrera, « Communauté sans substance, inéluctable contrainte. Le Freud de Kelsen » ; de E. Mari, « Hans Kelsen, "l'autre Kelsen" et les fictions juridiques » ; de P. Macherey, « Entre Weber et Freud : Questions de modernité, modernité en question ».

33. *Incidence*, n° 2, « Le déni de la réalité », Paris, Éd. TUM/Michel de Maule, 2006, p. 9-21.

34. *Incidence*, n° 4-5, « Foucault et la psychanalyse, "Il faut être juste avec Freud..." », Paris, Éd. du Félin, mars 2009. Du moins, certains articles : ceux de Judith Butler – sa lecture d'Althusser et de Foucault, dans une *problématique* freudienne qu'il faudra déceler – à laquelle É. Balibar est sensible.

35. Voir L. Althusser, *Psychanalyse et sciences humaines. Deux conférences (1963-1964)*, éd. établie et présentée par O. Corpet et F. Matheron, Paris, LGF/Imec, Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », 1996.

Le lendemain, 20 novembre, unique séance du séminaire de Lacan *Les Noms du Père*. Où il dit, notamment : « La voix de l'Autre doit être considérée comme un objet essentiel. Tout analyste sera sollicité à lui donner sa place, et à en suivre les incarnations diverses, tant dans le champ de la psychose que, au plus extrême du normal, dans la formation du surmoi. À situer la source *a* du surmoi, peut-être beaucoup de choses deviendront-elles plus claires³⁶. »

- 1964, le 15 janvier, accueilli à l'ENS, Lacan commence le séminaire *Les Fondements de la psychanalyse*, « reprise logique de tout ce qui précède », notamment, dans le séminaire suivant *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, avec la fonction du zéro fréguenne. Le 21 juin, il fonde l'École française de psychanalyse qui deviendra l'École Freudienne de Paris³⁷. Dans ce contexte, L. Althusser rédige l'essentiel de son article « Freud et Lacan » qui paraît fin 64³⁸.

- 1966, L. Althusser prépare un texte sur la psychanalyse³⁹ dont le projet est de montrer que la théorie analytique, en tant que théorie régionale, dépendrait d'une Théorie générale. Le philosophe la conçoit comme la combinaison de deux théories générales, l'une connue : le matérialisme historique, l'autre « encore insoupçonnée ou presque, en tous cas à ce jour confondue soit avec la linguistique, soit avec la psychanalyse (cette confusion se trouve même chez Lacan) la *théorie générale du signifiant*, qui étudie les mécanismes et les effets de tout discours (signifiant). Si cela est vrai, malgré son aridité, cela devrait faire l'effet d'une bombe⁴⁰... ».

- 1970, « Idéologie et appareils idéologiques d'État ». Selon Althusser, l'idéologie – qui relève, comme le juridico-politique, de la superstructure déterminée en dernière instance par l'économique – a pour fonction d'assurer la reproduction des rapports de production. La conception freudienne de l'inconscient joue un rôle important de repérage dans cette élaboration de l'idéologie : « [...] je me crois autorisé, au moins présomptivement, à proposer une théorie de l'idéologie en général au sens où Freud a présenté une théorie de l'inconscient en général⁴¹. » Par ailleurs, reprenant à son compte les notions de *reconnaissance* et de *méconnaissance* propres au moi, à l'imaginaire élaboré par Lacan, Althusser en fait une fonction décisive de l'idéologie pour la représentation du sujet comme sujet assujéti, sujet de l'*interpellation* impliqué dans le mécanisme de l'idéologie : « L'idéologie interpelle les individus en sujets⁴². »

36. J. Lacan, séminaire *Les Noms du Père*, 20 novembre 1963, site ELP et *Des Noms-du-Père*, Paris, Seuil, 2005, p. 84 (je souligne).

37. Pour cette période, voir *L'Excommunication. La communauté psychanalytique en France II*, documents édités par J.-A. Miller, Paris, Bibliothèque d'Ornicar ?, 1977.

38. L. Althusser, « Freud et Lacan », *La Nouvelle Critique*, déc. 1964-janv. 1965 ; repris dans *id.*, *Écrits sur la psychanalyse. Freud et Lacan*, textes réunis et présentés par O. Corpet et F. Matheron, Paris, Stock/Imec, 1993 ; Livre de Poche, coll. « Biblio Essais », 1995.

39. *Id.*, « Trois notes sur la théorie du discours. Note 1 [Sur la psychanalyse] », dans *id.*, *Écrits sur la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 117-154.

40. *Id.*, *Lettres à Franca (1961-1973)*, *op. cit.*, p. 712 ; et « Trois notes sur la théorie des discours », dans *Écrits sur la psychanalyse*, *op. cit.*, p. 117 sq.

41. *Id.*, « Idéologie et appareils idéologiques d'État », *La Pensée*, n° 151, juin 1970, p. 3, 16, 23-24 ; repris dans *Positions (1964-1975)*, Paris, Éd. Sociales, 1976.

42. *Ibid.*, p. 29-30. Un livret de Pascale Gillot, *Althusser et la psychanalyse* (Paris, PUF, coll. « Philosophies », 2009), situe le projet d'Althusser par rapport à Lacan, un Lacan figé à 1966 dans une version du primat du symbolique. Une lecture critique plus précise est faite par Pierre Bruno dans *Lacan, passeur de Marx. L'invention du symptôme*, Toulouse, Érès, coll. « Point Hors Ligne », 2010, p. 101-116.

- 1972-1973, 1980, *Capitalisme et schizophrénie, L'Anti-Œdipe*, « livre de philosophie politique » et *Mille plateaux* de G. Deleuze et F. Guattari qui adressent à la psychanalyse la question de sa politique : de quelle manière elle s'insérerait dans les mécanismes de la production/reproduction sociale et, spécifiquement, dans la fonction qu'y remplit l'agencement de subjectivation œdipien ; c'était là une manière de rejoindre les questions fondatrices d'un freudomarxisme reichien renouvelé : comment s'opère l'intégration des contradictions du capitalisme et des antagonismes de classe dans les complexes inconscients œdipiens de la libido, projet d'une *schizo-analyse* militante⁴³. É. Balibar en fait-il une reprise décalée avec un autre type d'agencement de subjectivation, surmoïque, celui-là ?
- 1982, est publié à Chicago "The Subject and Power" (« Le sujet et le pouvoir⁴⁴ ») de Michel Foucault. À la suite de son cours *Sécurité, territoire, population* (1977-1978), M. Foucault rappelle dans cet article un autre type de pouvoir d'État, une « technique de pouvoir » qu'il nomme « le pouvoir pastoral ».
- 1997, Judith Butler publie *The Psychic Life of Power. Theories in Subjection* (*La Vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories*⁴⁵). Est-ce le point d'interpellation noté par Althusser, particulièrement analysé par Judith Butler, qu'É. Balibar explore avec le surmoi ? Nouveauté : Balibar utilise le juridico-politique (c'est-à-dire l'autre registre de la superstructure) pour retourner la maxime althusserienne en une « interpellation des sujets en individus » dont on verra la portée.

Le titre qui rassemble les différentes contributions de la revue met le doigt sur quelque chose de si épineux pour la psychanalyse – « son » soi-disant rapport à l'État – qu'il est nécessaire de resituer, un peu plus, les faits et les enjeux. Dans le contexte actuel qui vise à réglementer la folie et la manière de la concevoir, de la « traiter », l'article de Balibar reprend-il aussi, à la suite de nombreux autres, l'opportunité tendue par l'« affaire de l'amendement Accoyer » en 2003, pour régler une éventuelle accointance, soupçonnée ici être intrinsèque et originelle, entre psychanalyse et État ? Prolonge-t-il le projet de J. Butler : « J'aimerais revenir sur le problème de la régulation sociale, non pas comme agissant sur la psyché, mais comme complice dans la formation de la psyché et de son désir⁴⁶ » ?

Quelle intention (critique et) politique sous-tend l'entreprise d'É. Balibar commencée en 2004 à l'université de Paris X-Nanterre⁴⁷ et prolongée en juin 2008 par une Journée d'études du Centre de philosophie juridique et politique : « Le droit, la psychanalyse, le politique : Freud et Kelsen⁴⁸ » ?

43. Voir l'analyse critique de P. Bruno dans *Lacan, passeur de Marx...*, *op. cit.*, p. 117-137.

44. M. Foucault, *Dits et écrits*, t. IV, n° 306, trad. F. Durand-Bogaert, Paris, Gallimard, 1994, texte paru dans H. Dreyfus et P. Rabinow, *Michel Foucault: Beyond Structuralism and Hermeneutics*, trad. fr. Paris, Gallimard, 1984.

45. J. Butler, *La Vie psychique du pouvoir. L'assujettissement en théories* [1997], traduit de l'américain par Brice Matthieussent, Paris, Léo Scheer, coll. « Non & Non », 2002.

46. *Ibid.*, p. 127.

47. Dans le cadre du séminaire « Psychanalyse et politique » d'É. Balibar et B. Ogilvie en 2004-2005, puis synthétisée en 2006 : l'article est la version annotée d'un exposé présenté au colloque « La psychanalyse à venir », organisé le 20 mai 2006 par le Séminaire inter-universitaire européen d'enseignement et de recherche en psychopathologie et psychanalyse au CHU La Pitié-Salpêtrière (p. 62, note 1).

48. Site Internet de l'université de Cergy-Pontoise, journée du 5 juin 2008. Interventions d'É. Balibar « Freud devant Kelsen », répondante Soraya Nour (Centre Marcel Bloch, Berlin/Centre d'histoire judi-

Question légitimée par le forçage, déjà repéré, et par le déplacement de l'accent porté du juridique au politique dans le titre général : « Le surmoi, genèse politique ». Politique ? Kelsen avait eu ce souci de distinguer *le* politique de *la* politique⁴⁹ : la genèse du surmoi serait-elle juridique/politique (théorie politique) ou politisée (idéologie politique) ? Légitimée aussi parce que l'hypothèse ignore les thèses lacaniennes. On peut rappeler que les énoncés du droit sont faits, sont des faits de langage : un ensemble d'énoncés normatifs, formels et seconds. Pourquoi ne pas dire : « Le surmoi, genèse langagière intriquée au corps » ? Surmoi, issu de la panique langagière ? De ce langage au sens conçu par Lacan dès « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse⁵⁰ » en 1953.

Foule, masse, individu... et le Père

Quels éléments de la conférence de Kelsen ont, selon É. Balibar, « dû déterminer chez Freud une inflexion, voire un tournant théorique », « un effort d'élaboration propre dans le champ de la psychanalyse » qu'il précise pour construire son hypothèse :

Cet effort dont je montrerai plus loin qu'il porte précisément sur l'articulation inconsciente de la culpabilité à l'obéissance et à la contrainte, ou sur ce qui expose le sujet de droit à la « servitude volontaire », question posée par Kelsen mais que Freud a voulu reformuler et restituer à son lieu propre, ne constitue donc pas seulement une façon de retourner à Kelsen un argument de philosophie politique, *mais il fait jouer pour la première fois à une question comme telle politique un rôle constitutif dans la théorisation du psychisme*. Si l'on adopte une telle hypothèse, la rencontre de Freud et de Kelsen, qui donne son langage au premier « moment politique » (car il y en aura d'autres) dans l'histoire de la psychanalyse, n'apparaît pas seulement comme une occasion ou une incitation, mais contribue directement à la position d'un problème, à l'invention d'une terminologie, et à la détermination d'un contenu conceptuel (p. 23, mes italiques).

Quel était le propos de Freud dans *Psychologie des masses et analyse du moi* ? Le « sujet de droit » ? La « servitude volontaire » ? Aucun de ces syntagmes n'apparaît dans ce qu'il fait valoir, à savoir qu'un ensemble d'individus tient par des liens qui ne doivent rien à une « pulsion grégaire », ni à la suggestion, mais à ce qu'on peut dire être « une figure de l'amour⁵¹ » – la formation de masse a à faire avec cela même que « la langue a créé avec le mot “amour”⁵² » : la *libido*, les pulsions érotiques, sexuelles (inhibées). Analyse de Freud avec laquelle Kelsen était depuis longtemps familier et

ciaire, Lille) et de Carlos M. Herrera « Kelsen devant Freud », répondante Nicoletta Bersier Ladavac (Centre Thémis, Genève).

49. Voir C. M. Herrera, *Théorie juridique et politique chez Hans Kelsen*, *op. cit.*, p. 20-26 : Kelsen distingue « théorie politique » comme théorie pure du droit et « théorie politisée » au sens d'un instrument de la politique ; dans ce cas, ce n'est pas une science, mais une idéologie politique.

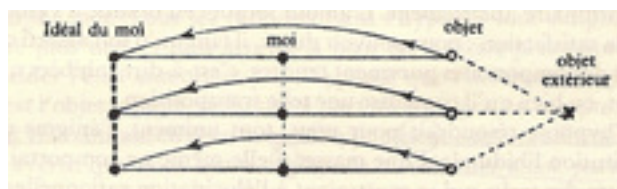
50. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 237-322. Sur l'aspect historique, politique et social de la langue chez Saussure, voir « Sensations de langue » pour *La Vie énigmatique des signes. Saussure et la naissance du structuralisme* de P. Maniglier, dans *Quid pro quo*, 2007, n° 2.

51. Voir J. Allouch, *L'Amour Lacan*, Paris, EPEL, 2009. Cette figure freudienne de l'amour, qu'on pourrait qualifier d'amour « massif », est une variante de celle-ci, narcissique, parmi les diverses anamorphoses de l'« amour Lacan » répertoriées par J. Allouch : courtois, passionnel, mystique, sexuel, romantique...

52. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *OCF.P*, vol. XVI, p. 29.

en apparent accord⁵³, au point de reprendre dans sa conférence (*Incidence*, n° 3, p. 174 et 179) la formule connue à laquelle parvient Freud à la fin du chapitre VIII, « État amoureux et hypnose » :

Par les discussions menées jusqu'à présent nous sommes toutefois pleinement préparés à indiquer la formule de la constitution libidinale d'une masse. Tout au moins d'une masse telle que nous l'avons considérée jusqu'à présent, qui donc a un meneur, et telle que ce n'est pas par un excès d'« organisation » qu'elle pouvait acquérir secondairement les propriétés d'un individu. *Une telle masse primaire est un certain nombre d'individus qui ont mis un seul et même objet à la place de leur idéal du moi et se sont, en conséquence, identifiés les uns avec les autres dans leur moi. Ce rapport autorise une présentation graphique*⁵⁴.



Remarques. D'abord, l'excès d'« organisation » (*allzuviel* « Organisation ») désigne des complexes de normes, des systèmes de prescriptions explicites et publiques régulant les conduites humaines, bref des « institutions ». Freud postule donc un autre type de cohésion, par lien d'amour (ou de haine), inédit, effet d'opérations inconscientes, non volontaires : les identifications. Ensuite, chaque individu édifie son idéal du moi selon différents modèles qui coexistent, prenant ainsi part à de « nombreuses âmes des masses » tout en préservant une parcelle d'autonomie et d'originalité.

Enfin, et surtout, l'opposition faite par la psychologie ou la sociologie entre « psychologie individuelle » (*Individualpsychologie*) et « psychologie sociale ou psychologie des masses » (*Sozial- oder Massenpsychologie*) a perdu sa pertinence pour la psychanalyse. Comme Freud l'annonce à la première phrase de son « Introduction », les individus étant contraints d'être liés, toujours déjà liés, il s'agit toujours d'une psychologie (psycho-, pas $\Psi\alpha$) du moi : *Massenpsychologie* est une psychologie du moi. Exception faite pour le Père – qui est cette exception, d'où une « psychologie individuelle ». Sa fonction de meneur et de chef suprême de la horde – être « libre » (son moi est peu lié libidinalement, « absolument narcissique ») mis dans une position de transfert semblable à celle qu'obtient l'hypnotiseur « au bénéfice de laquelle on était forcé de perdre sa volonté » –, cette fonction nécessite de « muer la psychologie de la masse en psychologie individuelle⁵⁵ ». Négliger ce point fondamental conduit Kelsen à des argumentations inextricables et à des malentendus par glissement (psychologie individuelle = de l'individu) qui sont reconduits dans l'article d'É. Balibar.

Quelle a été la lecture de Kelsen et qu'interrogeait-il précisément dans *Massenpsychologie* pour régler un débat qu'il menait sur plusieurs fronts ?

53. Le 3 janvier 1912, les minutes de la discussion qui suivit la conférence de J. Sadger « Remarques sur l'enfance de Hebbel » consignent ceci : « Dozent Kelsen trouve tout naturel que les enfants tombent amoureux à un âge précoce ; lui-même se souvient de plusieurs cas de ce genre » (*Les Premiers Psychanalystes*, t. IV, *op. cit.*, p. 24).

54. S. Freud, « Psychologie des masses... », *OCF.P*, vol. XVI, p. 54.

55. *Ibid.*, p. 62-63 et p. 66.

Le problème est le suivant : de quelle manière, selon quel critère [une] multiplicité d'actes individuels se noue-t-elle en une unité *supérieure* ? Comment les éléments singuliers qui composent l'État, les individus ou leurs actes, se lient-ils pour constituer un tout sur-individuel [*über-individuell*] ? C'est-à-dire quelle est la « réalité » particulière de l'État, son genre spécifique d'*existence* ? (*Incidence*, n° 3, p. 157).

Kelsen posait sa question d'un point de vue précis, car il avait déjà conçu sa doctrine de l'État : l'unité de l'État est extra-psychologique, elle est juridique. Que pouvait alors apporter la psychanalyse à sa doctrine, s'il est bien clair que pour lui comme pour Freud, l'État n'est pas une masse psychologique ?

Kelsen répondait, non pas en sociologue, mais en théoricien du droit : l'État n'est pas cette « foule », mais l'« idée directrice [*führende Idee*] que les individus appartenant aux foules variables ont mis à la place de leur idéal du moi » (*Incidence*, n° 3, p. 180), Freud ne disant rien de spécifique concernant cette idée directrice. Car son travail se situe en amont, dans le mythe du Père de la horde de *Totem et tabou*, en tant qu'il est « un opérateur structurel⁵⁶ ». Mythe que Kelsen reprend à son compte :

Dans la psychologie de Freud, il n'est absolument pas question de fonder normativement les devoirs sociaux en mettant en avant une valeur suprême, une « autorité » dernière au sens éthique et dogmatique – telle qu'elle est représentée dans la société-Dieu (ou dans le Dieu-société) de Durkheim. Cette fondation normative est opérée par Freud grâce à une analyse qui met au jour les causes du comportement humain – c'est pourquoi sa psychologie sociale doit nécessairement être une psychologie individuelle [*sic*]. Pour cette raison précise, l'autorité du père, que la psychanalyse révèle être la persistance d'un acte primitif dans l'âme humaine, n'est rien d'autre qu'un cas spécial de la motivation, une règle selon laquelle le comportement d'un homme s'oriente d'après la volonté et l'être d'un autre (*Incidence*, n° 3, p. 189-190).

[...] Or, c'est précisément dans cette direction que l'analyse psychologique de Freud fait un travail préalable inestimable, en ramenant, avec une efficacité sans précédent, aux éléments de la psychologie individuelle [*resic*], les hypostases de Dieu, de la société et de l'État, parées de toute la magie des mots millénaires (*Incidence*, n° 3, p. 195).

Malgré les éloges : la théorie de Freud « dont l'intelligence et l'acuité sont exceptionnelles » – Freud lui retournera le compliment dans la fameuse note de la deuxième édition de *Massenpsychologie* –, Kelsen maintient ses positions. Ce qui fait dire à É. Balibar : « En somme à la théorie de l'État comme un “ordre juridique” qui est en même temps un “ordre de contrainte” (*Rechtsordnung ist Zwangsordnung*) il faut bien un revers d'inconscience, mais il ne faut pas qu'elle soit identique à une théorie de l'in-

56. Expression de Lacan : « Il est curieux qu'il ait fallu que j'attende ce temps pour qu'une pareille assertion, à savoir que le *Totem et tabou* est un produit névrotique, je puisse l'avancer ; ce qui est tout à fait incontestable, sans que pour ça je mette en cause la vérité de sa construction, c'est même en ça qu'elle est témoignage de la vérité. [...] Le mythe freudien tel qu'il s'énonce, non plus au niveau du tragique avec sa souplesse subtile, mais dans l'énoncé du mythe de *Totem et tabou*, c'est l'équivalence du père mort et de la jouissance. C'est là ce que nous pouvons qualifier du terme d'un opérateur structurel. Ici le mythe se transcende d'énoncer au titre du réel (car c'est là ce sur quoi Freud insiste que ça s'est passé réellement, que c'est le réel) : que le père mort a la garde de la jouissance est ce d'où est parti l'interdit de la jouissance, d'où elle a procédé » (Lacan, séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 9 juin 1971, site de l'ELP ; résumé dans la version publiée, Paris, Seuil, 2006, p. 157).

conscient comme tel » (p. 35). Pour Kelsen, Freud donne les moyens de connaître les ressorts de l'assujettissement à « l'idée de l'État » par le biais de l'identification complexe à un « modèle de père ». Cela lui suffit, si je puis dire, car l'analyse de Freud lui permet de faire tomber celle, sociologique, de Durkheim ; rien de sa doctrine n'étant par ailleurs entamé. Cela suffit-il à Freud ? É. Balibar répond à sa place que non : « La question que se pose Freud⁵⁷ – et pose à Kelsen – vise à faire éclater cette autosuffisance fictive : elle demande *ce que c'est qu'obéir*, et plus précisément encore *ce que c'est qu'obéir à la contrainte*, être intérieurement privé de la capacité de lui résister, *renoncer à se révolter* contre elle... » (p. 42). Qui parle ici ? Sinon Balibar qui construit sa question, freudiennement masqué !

« La clé » avec serrure

Les précautions liminaires d'É. Balibar : « Quand je dis résultats, je devrais plutôt parler d'hypothèses, car tout n'y est pas assuré, il s'en faut... » (p. 21), « Il n'est pas question de prétendre sortir comme lapin d'un chapeau "la" raison... » (p. 22) cèdent ensuite la place à plus de conviction : « Je crois en effet... » (p. 38), « Je suis donc convaincu que... » (p. 41), « Il n'est pas difficile de voir que... » (p. 50 et 51), etc., appuyée de références philosophiques, politiques et psychanalytiques, antérieures ou postérieures aux textes de Freud et de Kelsen. Se produit un effet de compacité telle que ces textes deviennent méconnaissables tant ils sont associés à d'autres comme, par exemple, le « graphe » de Freud au *Contrat social*, Rousseau et Hobbes étant là convoqués : « L'analogie est ici flagrante avec les schémas de la philosophie politique classique qui instituent le politique dans la forme idéale du contrat fondateur » (p. 30). Arpenter ces analogies érudites qui abrasent l'hypothèse de l'*Ics* a un effet d'enlèvement, et d'hypnose. C'est d'ailleurs qu'il faut partir, du canevas *a priori*.

Cet *a priori*, discutable, est construit sur l'évidence, pour É. Balibar, que « *Massenpsychologie* appartient à l'histoire de la philosophie politique [de Platon à Arendt], et marque même un de ses tournants... » (p. 27) ; puis, s'appuyant sur l'idée d'une équivalence de l'idéal du moi de *Massenpsychologie* et du surmoi de *Das Ich und das Es*, É. Balibar en fait un retour à la psychanalyse : le titre du chapitre III, « *Das Ich und das Über-Ich (Ichideal)* », où apparaît le terme « surmoi » pour la première fois,

semble ainsi corroborer l'idée, depuis largement partagée [par qui ?], selon laquelle la conception de l'identification, qui avait trouvé au chapitre VII de *Massenpsychologie und Ich-Analyse* sa plus complète élaboration, devait être en quelque sorte « rapatriée » de la psychologie sociale, ou de la psychanalyse appliquée aux phénomènes sociaux, au sein de la métapsychologie proprement dite, et s'articuler à la définition du surmoi, *en donnant la clé de sa genèse* (p. 24, mes italiques pour la fin de la citation).

Ainsi, É. Balibar nous fait passer « d'une problématique à une autre » : de celle de l'identification développée par *Massenpsychologie* à celle de la culpabilité et de la punition élaborée par *Das Ich und das Es* (p. 25).

57. Freud ne pose pas la question, il affirme : « De même que l'enfant se trouvait sous la contrainte d'obéir à ses parents, de même le moi se soumet à l'impératif catégorique de son sur-moi » (« Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 291). Kelsen reprend l'expression de Freud d'« obéissance après-coup » (*Incidence*, n° 3, p. 189) pour répondre à ses questions, à lui, sur l'obéissance ! Expression utilisée par Freud dans le cas de Hans et dans celui d'une névrose démoniaque.

En résumé, il y aurait deux ensembles, la psychanalyse en tant que philosophie politique d'une part, la psychanalyse en tant que métapsychologie d'autre part. Une fois séparées ces deux psychanalyses, É. Balibar construit leur rapport sur le mode de l'*intersection*, une intersection un peu fourre-tout, où il situe un fantaisiste « *principe de l'obéissance* » : « Le nom donné par Freud au principe de l'obéissance est le "surmoi" » (p. 43). On aurait apprécié la référence exacte de ce nouveau principe freudien, encore nommé « instance de la contradiction » : « le surmoi est l'*instance de la contradiction* » (p. 56). Intersection où il situe aussi « la contrainte » : « Je ne suis pas loin de penser, et je pense en fait, que la question du *Zwang* [...] est le point même du croisement entre les problématiques de Kelsen et de Freud, et le déclencheur de l'invention théorique, au moins chez l'un d'entre eux » (p. 44).

À ce canevas, É. Balibar surimpose une correspondance, celle où juridique/politique et psychanalyse se recouperaient en une « mutualité » réciproque... De cette mutualité et d'un idéal juridique qui serait commun à Freud et Kelsen, base de leur « connivence » (p. 41) – quand Freud, selon Joan Rivière, ne se voulait « ni blanc ni rouge, ni fasciste ni socialiste », mais de « *couleur chair* » –, É. Balibar tire des conclusions qui sont, rien de moins, ce qu'il décide être une politique de la psychanalyse, « *sa* » politique :

C'est le troisième volet de l'essai de Kelsen, qui constitue en quelque sorte une offre de services mutuels adressée à Freud : reconnaissez que l'ordre juridique se situe toujours encore au-delà de la sphère des identités collectives et des identifications subjectives, et je vous montrerai en quoi la démocratie constitutionnelle a besoin de la psychanalyse, ou d'une psychanalyse appliquée, et à la limite ne peut exister sans elle. [...] Le péril contenu *dans le point de vue freudien, qui est de faire de l'État lui-même un processus de régression [sic]*, se trouve ainsi renversé en son contraire, ou reversé au positif, la psychanalyse devenant au service de l'État moderne démocratique l'instrument « thérapeutique » privilégié de sa défense contre l'archaïsme régressif dont la menace ne cesse de l'affecter de l'intérieur (p. 36-37, mes italiques).

Où l'on aura démontré philosophiquement, « scientifiquement » (*Incidence*, n° 3, p. 7), que la psychanalyse est un « bien » d'utilité publique ! Mais au prix de faire croire au lecteur que « le point de vue freudien est de faire de l'État lui-même un processus de *régression*... ». Le lapin est mis dans le chapeau, Freud n'ayant jamais avancé une théorie de l'État ! Nous voici donc devant deux entités posées *a priori*, la psychanalyse et le politique, leur *conjungo* générant le surmoi, ce qui donne l'impression d'un cercle vicieux... et produit une certaine lecture de Freud. Quelle est-elle ?

Enfermer Freud dans l'antinomie

La « réponse » de Freud – admettons un instant que « *Das Ich und das Es* » soit aussi une réponse à Kelsen – est-elle aussi docile à se soumettre à l'« échange » qu'il y paraît dans l'article ? « Pour ma part, déclare É. Balibar, prenant l'interpellation de Kelsen à la lettre, je chercherai à reconstituer les implications de son exposé et à *imaginer le retentissement dans la pensée de Freud*, dont je crois que les effets sont immédiatement observables » (p. 23, mes italiques).

Lisons donc, simplement, Freud sur les points cruciaux en question... (nonobstant la juste réserve de Lacan concernant « la mise en exercice de toute une population

d'entités subjectives : Moi, Idéal du moi, Surmoi, Savoir, *Self*, etc. Entité, être de raison, toujours inadéquate à partir du moment où nous faisons entrer en jeu, d'une façon correcte, la fonction du sujet comme rien d'autre que ce qui est représenté par un signifiant auprès d'un autre signifiant⁵⁸ ») :

- **Le sujet.** Brièvement, mais de là découle l'orientation des autres points de l'article que je conteste. Le sujet freudien trivial imaginé par Balibar est un sujet psychologique, malgré les termes utilisés : « *sujets au sens de la psychanalyse, c'est-à-dire des individus dont les pensées et les comportements dépendent pour une part plus ou moins déterminante de formations psychiques inconscientes* » (p. 40). Ah, « le psychisme des individus » (p. 43) ! Ah, la dure peau du déterminisme de la « réalité psychique », de « la causalité inconsciente » (p. 46) qui lui fait écrire : « *Ou l'inconscient ou la politique, il faudrait choisir* » ! (p. 40) Ou la psy ou la cité ! Quand Lacan avait subverti, dès sa deuxième année de séminaire à l'ENS, le 1^{er} décembre 1965, cette dichotomie stérile, car l'inconscient est autant politique que l'est la langue, par ceci : *le sujet de la science* (un signifiant représente... voir *supra*) est ce sur quoi opère la psychanalyse :

Dire que le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science, peut passer pour paradoxe. C'est pourtant là que doit être prise une démarcation, faute de quoi tout se mêle et commence une malhonnêteté qu'on appelle ailleurs objective : mais c'est manque d'audace et manque d'avoir repéré l'objet qui foire⁵⁹.

- **Idéal du moi/Surmoi.** L'introduction du surmoi est-elle si innovante que l'article l'annonce et, si c'est le cas, comment ? Certes, la nomination est nouvelle (et les conjectures nombreuses car Freud est « muet » sur la provenance de *Über-Ich*⁶⁰), mais pas la chose : c'est explicitement à partir de ses travaux antérieurs – deux d'entre eux précèdent de presque dix ans la conférence de Kelsen – que Freud fait l'hypothèse du surmoi :

Les motifs qui nous ont amenés à faire l'hypothèse d'un stade dans le moi, une différenciation à l'intérieur du moi, qui doit être nommé idéal du moi ou sur-moi, ont été débattus en d'autres lieux. Ils subsistent à bon droit. *Que ce morceau du moi ait une relation moins solide à la conscience, c'est la nouveauté qui réclame une explication*⁶¹.

Les « autres lieux » sont indiqués en note par Freud : « Pour introduire le narcissisme » (1913-1914), « Deuil et mélancolie » (1915) et « Psychologie des masses... » (1921). Freud avait déjà désigné en 1914, par le terme de « censeur », une place et une fonction particulière dans l'idéal du moi :

58. J. Lacan, *La Logique du fantasme*, séance du 24 mai 1967, site de l'ELP.

59. J. Lacan, « La science et la vérité », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 858.

60. E. Jones note « la réellement remarquable similitude » entre le surmoi et « la mauvaise conscience » nietzschéenne dont il cite une page dans *La Vie et l'œuvre de S. Freud*, *op. cit.*, t. 3, p. 324 (voir Nietzsche, *La Généalogie de la morale*, dans *Œuvres philosophiques complètes*, Paris, Gallimard, 1971, p. 276). Freud, lui, rapproche Nietzsche et Groddeck à propos de « *das Es* », le Ça, voir notes 1 et 2, p. 268. Le terme d'*Über-individuell* de Kelsen eut-il un effet sur Freud comme il en aura un sur les auteurs d'*Incidence* n° 3 ?

61. S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 272 (mes italiques) ; « les autres lieux » sont indiqués aux notes 1 et 3.

Il ne serait pas étonnant que nous finissions par trouver une instance psychique particulière qui remplisse la tâche de veiller à ce que soit assurée la satisfaction narcissique provenant de l'idéal du moi, et qui, dans cette intention, observe sans cesse le moi actuel et le mesure à l'idéal. *Si une telle instance existe, il est impossible que nous la découvriions inopinément* ; nous ne pouvons que l'identifier comme telle et nous pouvons nous dire que ce que nous nommons notre conscience morale remplit cette caractéristique. [...] L'incitation à former l'idéal du moi, dont la conscience morale est instituée le gardien, provenait justement de l'influence critique des parents transmise par *la voix*. [...] L'idéal du moi a soumis à de dures conditions la satisfaction libidinale en rapport avec les objets, en faisant repousser par *son censeur* une partie de cette satisfaction comme inconciliable⁶².

La conscience de culpabilité et la punition y sont déjà évoquées : « La conscience de culpabilité était originellement l'angoisse d'être puni par les parents, ou, plus exactement, de perdre leur amour ; aux parents est venue plus tard se substituer la foule indéterminée des compagnons⁶³. » Et si, effectivement, Freud écrit côte à côte idéal du moi et surmoi, il précise ce qu'il introduit avec ce nouveau terme :

Cela nous ramène à l'apparition de l'idéal du moi, car *derrière lui se cache la première et la plus significative identification* de l'individu, celle avec le père de la préhistoire individuelle [c'est-à-dire celui qui est non castré, voir la note de Freud]. Celle-ci ne paraît pas tout d'abord être le succès [*Erfolg*, résultat] ou l'issue d'un investissement d'objet, elle est *directe et immédiate et plus précoce que tout investissement d'objet*. Mais les choix d'objet qui appartiennent à la première période sexuelle et qui concernent père et mère paraissent, dans un déroulement normal, trouver leur issue dans une telle identification et *renforcer ainsi l'identification primaire*⁶⁴.

« Derrière lui se cache... » – l'idéal du moi, comme un écran, cache un réel et l'indique –, identification primaire compliquée, continue Freud, par la « prédisposition triangulaire de la situation œdipienne et la bisexualité constitutionnelle de l'individu ». La valence de l'identification primaire et de l'identification à l'objet n'est pas égale. Ne pas remarquer ce point de distinction est d'autant plus inattendu que déjà, dans *Massenpsychologie*, il s'y trouvait :

Il est facile d'énoncer en une formule la différence entre une telle identification au père et un choix d'objet portant sur le père. Dans le premier cas le père est ce qu'on voudrait *être*, dans le second ce qu'on voudrait *avoir*. Ce qui fait donc la différence, c'est que la liaison s'attaque [*angreift*, s'en prend] au sujet ou à l'objet du moi⁶⁵.

Et était précisé, d'une autre manière, dans *Le Moi et le ça* : la relation du surmoi au moi, écrit Freud, n'est pas seulement une sommation : « Ainsi (comme le père) tu dois être [*sollst du sein*], elle englobe aussi l'interdit : Ainsi (comme le père) tu n'as pas le droit d'être [*darfst du nicht sein*], c'est-à-dire tu n'as pas le droit de faire tout ce

62 S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », *OCF.P*, vol. XII, p. 233, 239 et 243 (mes italiques).

63 *Ibid.*, p. 244.

64 S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 275 (mes italiques).

65 S. Freud, « Psychologie des masses... », *op. cit.*, p. 44.

qu'il fait, certaines choses lui restent réservées⁶⁶. » C'est-à-dire deux énoncés simples (et on ne comprend pas bien l'affolement qui saisit les uns et les autres) de type : « A et non B », et non pas de type « A et non A », sauf à caviarder le propos de Freud (voir *infra*, la citation de J. Laplanche) ou à faire équivaloir « être » et « faire » comme dans ce commentaire d'É. Balibar :

Le surmoi serait donc le *premier idéal*, même si cette antériorité génétique du modèle s'accompagne déjà d'une série de caractéristiques paradoxales : avant tout le fait que l'injonction dans laquelle il se concentre – à la fois exhortation (*Mahnung*) et interdit (*Verbot*) – comporte une impossibilité pratique, ou du moins un *double bind* (« sois comme ton père ! », « ne fais pas ce que fait ton père ! ») (chap. III), caractéristique qui sera ensuite étendue aux « autorités » susceptibles de relayer la fonction paternelle de commandement et d'interdit (*Gebote und Verbote*), notamment celle des éducateurs (*Lehrer*). Comment le sujet (le moi inconscient) ne se sentirait-il pas coupable de ne pas réussir à concilier ce qui lui est à la fois enjoint et interdit ? (p. 46).

• **Double bind et contradiction.** Le *double bind*, la double contrainte, n'est pas un terme anodin : utilisé en 1956 par Gregory Bateson, il veut qualifier le dilemme qui caractériserait la schizophrénie (on comprend mieux les pages suivantes de l'article où le poids d'une impasse pèse lourdement). L'étendant, *L'Anti-Œdipe* en fait son fonds : « Bref, le “double-bind” n'est pas autre chose que l'ensemble d'Œdipe⁶⁷ ».

Arrêtons-nous. S'affrontent, là, deux lectures de Freud. L'une, de philosophie politique, celle d'É. Balibar, associe le surmoi à la question du pouvoir et de l'affrontement au pouvoir⁶⁸, de l'antagonisme, d'une incitation réciproque et rétorsive, enchaînement et renversement perpétuels, avec pour corollaire : une analyse infinie ou « inter-rompue ». L'autre, de logique érotique, « érotologie » « étourdit », celle de l'expérience analytique, met en jeu le surmoi, la jouissance et le sort fait à l'objet pulsionnel dont l'analyste-en-corps se fait le semblant : pari d'une analyse finie.

Revenons aux termes des énoncés de Freud. Tout d'abord, *Sollen* a-t-il signification unique ? Ne peut-on suspecter que ce *sollen* puisse avoir d'autres scintillements que le *sollen* kelsénien du devoir-être, de la *sanction* : « le devoir-être juridique se ramène entièrement au devoir-être conditionnel des sanctions⁶⁹ », c'est-à-dire à une convention volontaire et secondaire ? Qu'il est un autre *sollen*, de « convention nécessaire », premier et involontaire, celui de la langue⁷⁰, celui qu'entrevoit Freud avec son mythe. Toute convention est contrainte, mais n'a rien de surmoïque en soi, contrairement au *müssen*, celui de la nécessité objective de l'impératif, plus proche de ce qui surgit du *ça* de Freud. Lacan a suffisamment ironisé sur le fameux « *Wo Es war, soll Ich werden* » pour l'entendre comme un *deverdir*, « tracé de lettres en métamorphoses

66. S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 278.

67. G. Deleuze et F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie*, t. 1 : *L'Anti-Œdipe*, Paris, Éd. de Minuit, 1972, p. 95 et p. 431. Comme l'anti-missile est toujours et avant tout un missile... Voir aussi la lecture critique qu'en fait P. Bruno, *Lacan, passeur de Marx...*, *op. cit.*, p. 116-137.

68. Voir M. Foucault, « Les mailles du pouvoir », *Dits et écrits*, t. IV, n° 297, Paris, Gallimard, 1994, p. 183.

69. Voir E. Picavet, *Kelsen et Hart...*, *op. cit.*, p. 26-27 et 44-45.

70. Voir F. de Saussure, notamment dans *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, p. 262.

enchaînées⁷¹ » ! Vivre comme devenir, pas comme sanctionné ! De même, la disparition (ou la confusion chez J. Laplanche) de la distinction *sollen/devoir* et *dürfen/avoir droit* écrase la subtilité de Freud... Le grand dragon nommé « Tu-dois » (*Du-sollst*) n'est pas le « Je veux » que dit l'esprit du lion, tirant sa force de la négation, écrivait Nietzsche⁷².

Et le père ? Est-il le même dans les deux injonctions ? Le contexte du texte freudien, par les quelques citations rapportées ici, permet de trancher par la négative. Pour le dire net, ce père du « tu *dois être* comme le père » est le Père dit mythique, celui qui jouit ; le surmoi qui intime l'ordre : « Jouis de tout ! Vis à fond ! » Celui du « tu *n'as pas le droit d'être* comme le père » est le père dit œdipien ; le surmoi qui interdit : « Jouis, mais pas comme lui : pas de ses femmes et à ta façon ! » (Il n'y est pas question de mère contrairement à ce qu'une interprétation familialiste et réaliste du mythe freudien, renforcée par sa critique, laisse accroi(t)re par sa version psychologique de l'inceste.) Il y a là, non pas une antinomie, mais une articulation possible que Lacan condense dans son fulgurant : « Jouis ! J'ouis⁷³. » Les façons (« *l'effaçon* ») de jouir, le plaisir, tempèrent la jouissance. Ce qui est tout aussi contraignant, sinon plus ; cette contrainte-là, mise en exercice dans la cure analytique, fait le pari de régler l'affaire autrement que sous les auspices du juridique.

Enfin, le surmoi est-il le « premier idéal », en doublet de l'idéal du moi ? Une longue note – une citation de *Problématiques I* de Jean Laplanche (p. 72, note 72) – donne la clef du choix de lecture de ce soi-disant « double aspect de l'instance idéale ». J'en extrais ces quelques phrases qui permettent de repérer avec quoi, et avec qui⁷⁴, É. Balibar construit son hypothèse :

Chez Freud nous n'avons pas un système complémentaire (d'un côté l'impératif, de l'autre l'idéal à réaliser pour se conformer à l'impératif) mais deux séries disjointes et également impératives : la série des injonctions – « tu dois être comme le père » – et la série des interdictions « tu ne dois pas être comme le père ». Évidemment *la série des injonctions est plus proche de l'idéalisation puisqu'elle pose un modèle*, tandis que la série négative est plus proche du surmoi. Mais non seulement il n'y a pas de complémentarité entre elles [...] mais il y a même contradiction puisque les deux impératifs, positif et négatif, portent sur la même proposition : « être comme le père ». [...] Ceci nous amène à considérer le surmoi comme une instance qui, dans les cas les plus extrêmes, semble mettre le juridisme même des lois qu'il édicte, l'apparence de raison, la raison raisonnante, au service du processus primaire. De toute façon tu es coupable, semble énoncer le surmoi (p. 72-73, je souligne).

71. Lacan translittère « *sollen werden* » (« devoir venir, advenir ») par « vers *den* ». Voir le commentaire de ce *den* par Barbara Cassin, dans A. Badiou et B. Cassin, *Il n'y a pas de rapport sexuel. Deux leçons sur « L'Étourdit » de Lacan*, Paris, Fayard, 2010, p. 58-94.

72. F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, trad. M. de Gandillac, *Œuvres philosophiques complètes*, vol. VI, Paris, Gallimard, 1971, « Des trois métamorphoses », p. 38-39.

73. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien » (1960), dans *Écrits*, op. cit., p. 821 : « La loi en effet commanderait-elle : Jouis, que le sujet ne pourrait y répondre que par un J'ouis, où la jouissance ne serait plus que sous-entendue. »

74. P. Bruno le dit dans *Lacan, passeur de Marx...* : « Ce livre [*Vie et mort en psychanalyse* de J. Laplanche, 1970] est le début d'une bifurcation de Laplanche par rapport à Lacan qui culmine dans la formule : *l'inconscient est la condition du langage*, qui résume la meilleure antithèse de l'enseignement de Lacan » (op. cit., note 11, p. 17). Voir également ses remarques à propos du surmoi, p. 17-18.

Non seulement J. Laplanche réserve le surmoi à l'interdit (œdipien) – « le surmoi apparaît comme un “stade” final de la construction de la personnalité », écrit Balibar à sa suite (p. 53) – en homogénéisant (tu dois être/tu ne dois pas être), mais il fait de la première identification un idéal : elle pose un « modèle » (*Vorbild*). Si l'on veut garder ce terme, alors il faut ajouter que ce « modèle » a une fonction du fait de sa détermination : identification première, immédiate, directe, sans objet et de l'ordre de l'être ; c'est un modèle, non pas au sens identificatoire qui supposerait un objet, c'est-à-dire, comme l'écrit Balibar, « la reproduction d'un modèle supérieur » avec l'ambivalence indépassable qui serait son lot (p. 29-31), mais un modèle dans sa *fonction de modèle*, de modélisation : « La métaphore en usage pour ce qu'on appelle l'accès au réel, c'est ce qu'on appelle le modèle⁷⁵. » Modèle qui permet l'accès au réel et, j'ajoute, réel qui s'accède dans l'acte (analytique). Les indications de Freud sur la particularité du surmoi vont dans ce sens : « Descendre, écrit-il, des premiers investissements d'objet du ça signifie encore plus pour le surmoi. Cela le met en relation avec les acquisitions phylogénétiques du ça et en fait la réincarnation de formations moiïques antérieures, qui ont laissé derrière elles leurs *précipités* dans le ça⁷⁶. »

L'hypostase, la représentation de la figure « obscéroce » et « férobscène⁷⁷ » du surmoi, particulièrement suggérée dans l'article (p. 52-56), est étrangère à une logique du réel comme impossible. Si la marque angoissée des pages cinquante signe sans doute l'engagement de celui qui écrit, il n'est toutefois pas sans faire entrevoir le risque qu'au drame œdipien vulgarisé, l'œdipisme et son anti, ne succède un drame surmoïque sophistiqué, un *surmoïsme*, si l'on permet ce néologisme.

Cette lecture des préceptes surmoïques en référence au *double bind*, à la double injonction, ou impasse, fait conclure à J. Laplanche : « le surmoi est une instance “contradictoire” », ce que conforte Balibar : « J'irai un peu plus loin encore et je proposerai pour ma part : *le surmoi est l'instance de la contradiction*, à la fois au sens de *l'ambivalence* et au sens de *l'antinomisme* » (p. 56). La « double contrainte », l'antinomie n'ont plus qu'à s'étendre, ensuite, du surmoi à l'ensemble des énoncés, de tous les énoncés, du style des « mots primitifs », régime d'un inconscient commandé : « L'inconscient, *vous devez* le produire⁷⁸. »

• **L'inconscient.** Comme Freud le proclamait dans sa lettre à Groddeck, il ouvre sa nouvelle élaboration en réitérant le « concept d'inconscient » obtenu « à partir de la doctrine du refoulement⁷⁹ » et, plus, il l'amplifie et le complexifie, ce concept :

Nous reconnaissons que l'*Ics* ne coïncide pas avec le refoulé ; il reste exact que tout refoulé est *ics*, mais que tout *Ics* n'est pas pour autant refoulé. Une partie du moi aussi – et combien cette partie du moi est importante, seul un dieu le sait – peut être *ics*, est sûrement *ics*⁸⁰.

75. J. Lacan, séminaire *L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre*, 16 novembre 1976, dans *L'Unebévue*, « Psychanalystes sous la pluie de feu », 2003-2004, n° 21, p. 50.

76. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 291.

77. Mots de J. Allouch pour dire le *Kulturüberich*, « Du fantasme dans tous ses états », *Le Furet*, 1994, n° 1, bulletin intérieur de l'ELP, p. 60.

78. G. Deleuze et Cl. Parnet, *Dialogues* [1977], Paris, Flammarion, rééd. coll. « Champs Essais », 1996, p. 96 (je souligne).

79. S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 259.

80 *Ibid.*, p. 262-263 et 268.

C'est une réponse, forte, de Freud à quelque chose qui est inconcevable pour Kelsen, à savoir qu'une identification puisse opérer à l'insu d'un individu, inconcevable qu'il énonce ainsi : « Or le mécanisme psychique de l'identification présuppose que l'individu perçoive une communauté en celui auquel il s'identifie. *Il est impossible de s'identifier avec de l'inconnu, avec du jamais perçu, avec un nombre indéterminé d'individus* » (*Incidence*, n° 3, p. 179, mes italiques). À quoi il est bien venu de rappeler cette remarque générale de Freud : « Pour la plupart de ceux qui ont une formation philosophique, l'idée d'un psychisme qui ne soit pas également conscient est tellement inconcevable qu'elle leur apparaît absurde et pouvant être écartée par la logique⁸¹ » ; et d'opposer cette précision à propos de l'idéal du moi/surmoi : « La large communication de cet idéal avec ces motions pulsionnelles *ics* résoudra l'énigme constituée par le fait que l'idéal peut rester lui-même en grande partie inconscient, inaccessible au moi⁸². »

Du coup, il n'est pas sûr, contrairement à ce qu'affirme É. Balibar, que Kelsen interprète « correctement la notion freudienne de "l'objet extérieur = x " » du graphe, sauf, évidemment, si on accepte la définition (empreinte de l'opposition kleinienne dedans/dehors) qu'en donne É. Balibar : « l'objet extérieur = x comme renvoyant à une extériorité intérieure, ou à une extériorisation imaginaire reproduite de l'intérieur », c'est-à-dire le remplacement de « l'élément d'extériorité que contient la notion de pouvoir par un principe d'assujettissement interne » (p. 34). *L'extimité*, mot-valise (extériorité intime) de Lacan, est autre qu'un rapport de l'espace classique dedans/limite/dehors : cet objet du moi n'est pas un double de l'objet extérieur, mais un objet investi par le moi et extérieur au narcissisme, c'est-à-dire à l'image du moi, extérieur au champ du plaisir ; un objet non spéculaire, non reproduit, mais produit et constitutif de cette image érotisée, conçu dans une topologie mœbienne. Bout de réel, pulsionnel, déplaisant, un *perçu*, comme le sera l'*entendu*, précipités indiqués par Freud à propos du surmoi.

• « La source a du surmoi ». Quels sont ces précipités ? De l'entendu, mais pas n'importe lequel :

Dans toutes ces circonstances [la réaction thérapeutique négative, la névrose de contrainte, la mélancolie, l'hystérie, le criminel] le surmoi démontre son indépendance à l'égard du moi conscient et ses relations intimes avec le ça inconscient. La question se pose maintenant, eu égard à la signification que nous avons attribuée aux restes de mots préconscients dans le moi, de savoir si le surmoi, étant admis qu'il est *ics*, ne consiste pas en de telles représentations de mot ou de savoir en quoi d'autre il consiste. Notre réponse limitée sera que *le surmoi lui non plus ne peut absolument pas dénier qu'il a sa provenance dans de l'entendu*, il est en effet une partie du moi et reste accessible à la conscience à partir de ces représentations de mots (concepts, abstractions), *mais l'énergie d'investissement est apportée à ces contenus du surmoi, non plus par la perception auditive, l'enseignement, la lecture, mais par les sources qui sont dans le ça⁸³.*

Je rappelle ce passage du séminaire de Lacan *Les Noms du Père* du 20 novembre 1963, qui considère l'entendu comme étant la voix de l'Autre et qui met cet objet voix

81. S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 258.

82. *Ibid.*, p. 282.

83. *Ibid.*, p. 297.

à la source du surmoi : « À situer la source *a* du surmoi, peut-être beaucoup de choses deviendront-elles plus claires. » Le surmoi radicalisé à sa source pulsionnelle, réelle, à l'objet *a*, la voix, Lacan en faisait un point d'enjeu de la place de l'analyste dans le transfert. Déterminant par le surmoi son point de réel, l'idéal du moi est ainsi pris par la distinction méthodique du réel, symbolique et de l'imaginaire, dans le ternaire RSI, quand les présupposés juridico-politiques de l'article d'É. Balibar en amplifient la construction psychologique :

Il vaut la peine, alors, de se tourner vers les modèles d'identification précédemment rattachés par Freud aux exemples de l'armée et de l'église, et de se demander ce qu'apporte de plus ou de différent l'instance ultra-judiciaire du surmoi. À l'évidence c'est un troisième schème institutionnel pour l'identification, tout aussi étroitement lié à une problématique de l'État (et du rapport entre les sujets et l'État), mais qui n'accroît pas du tout les mêmes composantes de l'appartenance (p. 48).

Quel serait ce « troisième schème institutionnel » que Freud aurait mis en place ?

Une psychanalyse qui a viré à la pastorale

Freud, en 1921, avait bien fait état de trois identifications selon deux modes : 1° au Père, directe (première identification) et 2° lors d'une formation névrotique, soit à un trait unique de la personne-objet (deuxième identification) ; soit, dans une totale abstraction du rapport d'objet à la personne imitée, par la voie, écrit Freud, de « l'infection psychique », une identification de participation (troisième identification⁸⁴) – identifications que Freud fera valoir et schématisera pour le moi et les masses. Est-ce à cette troisième à laquelle Balibar fait allusion pour un troisième type d'identification qui apparaîtrait dans « Le moi et le ça » ? Il ne semble pas, puisque la référence que Balibar prête à Freud – juridique, institutionnelle, donc censément déjà réglée – aurait pourtant dans le cas de « l'ultra-judiciaire » (?) un autre effet : une « dés-identification », c'est-à-dire le contraire de la participation/liaison freudienne :

La combinaison du sentiment de culpabilité et du besoin de punition produite par le refoulement de la crainte qu'inspire une autorité de type « judiciaire » (qui nous jugerait en tant qu'auteurs de nos actes, même virtuels, c'est-à-dire de nos désirs) inverse le rapport du sujet au groupe, ou du « moi » au « nous » : elle ne produit pas tant un effet d'identification qu'un effet de dés-identification et de dés-assimilation, ou d'*individualisation*, en rendant chaque sujet « responsable » d'une faute qui serait la sienne propre. Le surmoi n'est certainement pas moins une structure transindividuelle que ne l'était l'idéal du moi dont il constitue une nouvelle élaboration, mais ce qu'il a en propre est – pour parodier en la renversant une formule connue d'Althusser – *d'interpeller les sujets en individus* et ainsi produire leur isolement, leur solitude (et leur angoisse de solitude) au sein de la foule (p. 49-50).

Comment un tel mécanisme d'individualisation, dont on chercherait en vain les traces chez Freud, est-il présenté ? Alors qu'une *doxa*, sous-jacente dans les articles de la revue malgré leur dénégation, considère le surmoi comme une instance d'intériorisation d'interdits – un « gendarme » ou un « État dans la tête » qui viendrait accomplir de l'intérieur et de manière complémentaire le travail de relais de ce qui se donne

84. S. Freud, « Psychologie des masses... », *op. cit.*, p. 45.

à l'extérieur comme un ordre de contrainte incarné dans l'État » –, Freud l'aurait conçu, selon la lecture dont rend compte B. Ogilvie dans sa présentation de la problématique générale, comme résultant « d'un autre "travail", d'une autre "élaboration", primaire, qui engendre un ordre excessif, celui d'une culpabilité infinie » (*Incidence*, n° 3, p. 11). Freud, à côté des procédures institutionnelles identificatoires à effets unifiants, aurait dégagé

une troisième procédure à effet individualisant. Produisant le sujet comme individu infiniment coupable (ce qui devient une tautologie), c'est-à-dire entièrement enfermé dans l'ordre de la contrainte et de la punition, du droit, ne relevant que de lui, Freud produit bien ce point d'imputation dont le droit a besoin. Mais par un autre tour cet individu ne se contente pas d'être accessible à la culpabilité et à la punition, il la revendique et la recherche activement, avec un excès et une cruauté caractéristique, dans la mesure où c'est dans la punition qu'il éprouve sans cesse son identité. Le surmoi n'est plus seulement le garant intérieur d'un ordre de contrainte mais aussi l'incitation infinie d'une transgression nécessaire pour que cet ordre se déclenche et s'éprouve (*Incidence*, n° 3, p. 12).

On peut facilement montrer que la généralité anthropologique invoquée ici sous le terme paradoxal d'« individu coupable » est précisément répertoriée par Freud en différents types d'organisations pathologiques : névrose de contrainte, mélancolie, notamment. Que l'idéal du moi et sa part réelle, le surmoi, nomment des identifications à effet de « sentiments sociaux », et non à effet de dés-identification : « Les sentiments sociaux reposent sur des identifications avec d'autres sur la base du même idéal du moi [donc du surmoi...]. Les sentiments sociaux apparaissent aujourd'hui encore chez l'individu comme superstructure s'élevant par-dessus les motions de rivalité jalouses entre les frères et sœurs⁸⁵ », « [...] dans la mélancolie, l'objet auquel s'adresse la colère du sur-moi a été accueilli dans le moi par identification⁸⁶ », etc.

Enfin, c'est le plus important, montrer que Freud propose bien une « nouvelle hypothèse », mais elle n'est pas celle d'É. Balibar. Car, dans les cas de névrose de contrainte ou de mélancolie, là où le surmoi/idéal du moi est le plus hypermoral, le plus cruel, et sévit contre le moi avec une violence inouïe, Freud avance l'hypothèse d'une *Triebentmischung*, une « désintrinsication », une « démixtion ou désunion pulsionnelle » qui n'est pas le « détisser » (*analuð*) de l'analyse :

Le surmoi, en effet, est apparu par une identification avec le modèle paternel. Toute identification de ce genre a le caractère d'une déssexualisation ou même d'une sublimation. Or, il semble que lors d'une telle transposition, il se produit aussi une démixtion pulsionnelle. La composante érotique n'a, après la sublimation, plus la force de lier toute la destruction qui lui est adjointe, et celle-ci devient libre comme penchant à l'agression et à la destruction. C'est de cette démixtion que l'idéal en général tirerait ce trait dur, cruel, qu'est le « tu dois » impérieux⁸⁷.

85. S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 280-281.

86. *Ibid.*, p. 294.

87. *Ibid.*, p. 297-298.

Il y a bien du « dés- », en effet, mais pas au niveau de l'identification, comme l'indique le terme de « dés-identification » : strictement, le « dés- » est au niveau pulsionnel, réel ; il a pour effet une exubérance mortelle de vie, qu'on appelle « cancer » ou sublimation, dans les corps/culture. En invoquant un processus inversé de l'identification, É. Balibar qui avait soutenu qu'avec le surmoi, Freud « rapatriait » la question dans la métapsychologie, la « réexpatrie » *in fine* dans les régions de la psychologie politique...

Interrogeons le terme même de « dés-identification », d'*individualisation*, puisqu'il est souligné comme synonyme par É. Balibar. Si le terme « individu » a une définition précise pour Freud : « Un individu est donc pour nous un ça psychique, non connu et inconscient, sur lui se trouve posé en surface le moi, développé à partir du système-*Pc* comme noyau⁸⁸ », en revanche, l'idée d'individualisation, d'« individuation psychique » (*Incidence*, n° 3, p. 9) est étrangère à sa construction des instances – ce terme évoquerait plutôt le « processus d'individuation » jungien ou winnicottien... ou kelsénien⁸⁹.

Serait-ce plutôt à la suite de Michel Foucault, *via* J. Butler, qu'É. Balibar et B. Ogilvie entendent « individualisation » ? Dans son chapitre III de *La Vie psychique du pouvoir*, « Assujettissement, résistance, re-signification, Entre Freud et Foucault », qui fait aussi référence à l'essai de Freud *Le Moi et le ça*, J. Butler cite longuement Foucault, dont ceci :

Sans doute l'objectif principal aujourd'hui n'est-il pas de découvrir, mais de refuser ce que nous sommes. Il faut nous imaginer et construire ce que nous pourrions être pour nous débarrasser de cette sorte de « double contrainte » politique que sont l'individualisation et la totalisation simultanées des structures du pouvoir moderne. On pourrait dire, pour conclure, que le problème à la fois politique, éthique, social et philosophique qui se pose à nous aujourd'hui n'est pas d'essayer de libérer l'individu de l'État et de ses institutions, mais de nous libérer *nous* de l'État et du type d'individualisation qui s'y rattache. Il nous faut promouvoir de nouvelles formes de subjectivité en refusant le type d'individualité qu'on nous a imposé pendant plusieurs siècles⁹⁰.

Si c'est bien la référence d'É. Balibar, elle ne l'est qu'en partie. En effet, dès 1978, M. Foucault fait apparaître une « nouvelle forme de pouvoir politique » de l'État, différente d'une conception juridique construite à partir de la loi et du souverain, de la règle et de son interdit, c'est-à-dire de la loi en tant qu'elle opère « par rapport à la norme une codification ». En essayant de « repérer, de montrer comment, à partir [de] et au-dessous, dans les marges et peut-être même à contresens d'un système de la loi

88. S. Freud, « Le moi et le ça », *op. cit.*, p. 268. Lacan la reprenant quasi à son compte : « Mon hypothèse, c'est qu'il individu qui en est affecté, de l'inconscient, c'est le même qui fait c'que j'appelle le sujet d'un signifiant. C'que j'énonce sous cette formule minimale qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant » (26 juin 1973, séminaire *Encore*, version Seuil, p. 129).

89. « Dans son élaboration et son exécution, le droit est un constant passage du général au particulier, un processus d'individualisation : ainsi le jugement est-il la concrétisation occasionnelle de la norme abstraite en vertu de laquelle il a été rendu » (Charles Zorgbibe, « Hans Kelsen et la science juridique pure », *Critique*, 1975, n° 339-340, « Vienne, début de siècle », p. 994).

90. M. Foucault, « Le sujet et le pouvoir », *Dits et écrits*, t. IV, n° 306, *op. cit.*, p. 232 ; cité par J. Butler, *La Vie psychique du pouvoir*, *op. cit.*, p. 159.

se développent des techniques de normalisation⁹¹ », il oppose un autre pouvoir, technico-politique et non juridico-politique. Cette « nouvelle forme de pouvoir politique », M. Foucault l'appelle « le pouvoir pastoral ». C'est sur ce point que l'hypothèse de l'article diverge, puisqu'elle se maintient de l'ordre juridique, tout en prenant à son compte l'effet d'individualisation tel que M. Foucault le dégage : « En un sens, on peut voir en l'État une matrice de l'individualisation ou une nouvelle forme de pouvoir pastoral⁹². » Ce pouvoir s'impose par une combinaison complexe de « techniques d'individualisation et de procédures totalisantes » :

La multiplication des objectifs et des agents du pouvoir pastoral a permis de centrer le développement du savoir sur l'homme autour de deux pôles : l'un globalisant et quantitatif, concernait la population ; l'autre, analytique, concernait l'individu.

La « tactique » individualisante est – toujours dans l'analyse de M. Foucault – « caractéristique de toute une série de pouvoirs multiples : celui de la famille, de la médecine, de la psychiatrie, de l'éducation, des employeurs, etc.⁹³ ». De la psychanalyse ? La psychanalyse au service du pouvoir pastoral⁹⁴ ?

Le surmoi est-il intrinsèquement politique, moteur de l'ordre politique ? Il y a, dans l'article d'ouverture de la revue et dans son titre « Le politique : un ordre transgressif », une coïncidence entre *surmoi*, comme incitation à la transgression, et *politique*, comme « ordre transgressif » (ce n'est plus « le politique, un ordre juridique » ainsi que le soutenait Kelsen). Qu'entendre alors par *le politique* ? Non pas la théorie politique kelsénienne, « une théorie de la connaissance scientifico-juridique » (*eine Theorie der rechtswissenschaftlichen Erkenntnis*), pure, c'est-à-dire sans qualité, qui décrit des valeurs mais ne les produit pas. Le déplacement du juridique au transgressif indiquerait-il, par un énième renversement, qu'une transgression serait immanente au politique ? C'est peut-être ce que suggère B. Ogilvie en proposant un biais avec le terme rare d'« impolitique ». Discutant J. Rancière, il affirme :

Ce refus de l'ambivalence profonde de la politique [démocratie/police ou que la transgression constitue le sujet du droit et que le droit rende aussi l'existence sociale possible] est un refus de voir dans la politique son envers inséparable, l'impolitique, et c'est précisément sur ce point que Freud apporte un élément de trouble irremplaçable dans la pensée politique [...] Or ce que montre Freud, c'est plutôt l'ambivalence indépassable de cette subjectivation et non pas son seul dévouement à l'égalité (p. 20, note 2).

On a montré précédemment à quelle lecture « philosophico-psychanalytique » et politique de Freud était redevable « l'ambivalence indépassable ». Retenons « impo-

91. M. Foucault, *Sécurité, territoire, population*, cours au Collège de France (1977-1978), Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes Études », 2004, p. 58.

92. M. Foucault, « Le sujet et le pouvoir », *op. cit.*, p. 230.

93. *Ibid.*, p. 229-231.

94. Voir J. Allouch, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, EPEL, 2007.

litique⁹⁵ ». Impoli, impolitique surmoi, dans un sens plus radical, soit impropre à la politique. L'impolitique est-il « politisable », « poliçable » ? C'est sur ce point que se conclut l'article de Balibar, de façon surprenante :

La mise en évidence du rapport de l'idée d'ordre juridique avec son contraire inconscient qui s'apparente plutôt à un désordre pulsionnel, organisé autour de la représentation d'une légitimité absolue de la contrainte [...] ne signifie certainement pas qu'il n'y a pas d'ordre juridique. [...] Elle signifie plutôt, me semble-t-il, que l'ordre juridique envisagé du point de vue de la psychanalyse est à proprement parlé « sans fondement », et qu'on ne peut pas non plus faire véritablement « comme si » il y en avait un, sauf à croire en la fiction, à la « réaliser », ce qui est en effet une forme de mythe ou d'illusion. [...] Il est loisible de lire ici non pas une thèse *politique* freudienne, qui prendrait le contre-pied de celle de Kelsen à la façon dont celui-ci s'oppose lui-même à d'autres théoriciens du droit et de l'État, mais plutôt une thèse *impolitique*, qui fait éclater l'autonomie et l'autosuffisance fictive du politique (p. 62).

Que reste-t-il alors de l'hypothèse de départ ?

Finalement, l'« invention » du surmoi relève-t-elle du juridique/politique ? A-t-elle été rendue possible et nécessaire par la conférence de Kelsen ? Ces deux questions ne sont pas égales et s'il a été possible de répondre à la seconde par un examen attentif et non concluant, il est impossible d'affirmer la première, sauf au prix d'inventions superfétatoires, de mélanges auxquels Kelsen lui-même aurait répugné et que Freud refuse. Il y a là un hiatus à maintenir, non pas *une thèse*, mais *une position (im)politique* qui fait « éclater », qui donne éclat à ce que la politique doit au motif du fantasme⁹⁶ :

... Ses théories sur la *Grundnorm* étaient devenues pour moi une obsession. L'avocat se tut, éteignit son cigare, respira de nouveau profondément, comme s'il manquait d'oxygène.

- *Grundnorm*, répéta-t-il, vous saisissez le concept ?
- Norme fondamentale, dit Firminio en essayant d'utiliser le peu d'allemand qu'il savait.
- Bien sûr, norme fondamentale, précisa l'obèse, sauf que pour Kelsen elle se situe au sommet de la pyramide, c'est une norme fondamentale renversée, elle est à la cime de sa théorie de la justice, celle qu'il définissait comme *Stufenbau Theorie*, la théorie de la construction pyramidale [...] L'avocat fit une pause. Il respira de nouveau mais, cette fois-ci, faiblement.
- C'est une proposition normative, continua-t-il, elle se trouve au sommet de la pyramide de ce qu'on appelle le Droit, mais c'est le fruit de l'imagination du chercheur, une pure hypothèse.

95. Terme signifiant dans *Le Littré* : « qui est contraire à la bonne politique, à la sainte politique, soit dans le gouvernement d'un État, soit même dans la conduite privée » ; *Le Robert* ajoutant : « qui manque d'habileté, d'opportunité ».

96. « [...] il y a peut-être un moment où, quand on sera revenu à une saine perception de ce que Freud nous a découvert, on dira, je ne dis même pas "la politique, c'est l'inconscient", mais tout simplement "l'inconscience [la sténotypiste a-t-elle entendu : l'inconscient est ? équivocité du phrasé de Lacan ? qui a été établi par : "l'inconscient], c'est la politique". Je veux dire que ce qui lie les hommes entre eux, ce qui les oppose, est précisément à motiver de ce dont nous essayons pour l'instant d'articuler la logique [du fantasme] » (J. Lacan, séminaire *La Logique du fantasme*, 10 mai 1967, inédit, site ELP).

Firminio ne réussit pas à comprendre à son expression s'il se voulait pédagogique ou s'il était méditatif, voire simplement mélancolique.

– C'est une hypothèse métaphysique, dit l'avocat, parfaitement métaphysique. Et ça, voyez-vous, c'est vraiment une chose kafkaïenne, c'est la Norme qui englut tout un chacun et dont pourrait descendre l'abus de pouvoir d'un petit seigneur qui se croit autorisé à fouetter une putain. Les voies de la *Grundnorm* sont infinies⁹⁷.

La Norme, comme attirance ignorée d'une scène S/M⁹⁸ ?

Marie-Claude THOMAS
mclaudethomas@wanadoo.fr

97. A. Tabucchi, *La Tête perdue de Damasceno Monteiro*, op. cit., p. 462.

98. Voir la distorsion faite par Balibar d'un Freud qui ferait « une théorie "générale" des normes, ou du normatif comme pure contrainte de la "faute" et de la "punition" ou "sanction" » (p. 48), là où il s'agit de jouissance. Ah, « le tribunal psychique » (p. 55, 57) !

Homonymie Monroe – Marilyn

pour

Marilyn dernières séances
Roman

Michel Schneider

Paris, Grasset, 2006, nouvelle éd. Gallimard, 2008,
coll. « Folio », n° 4663

Je pense que c'est un don dangereux que d'être absolument belle.

Jeanne Moreau¹

Les chiens ne me mordent pas. Seulement les hommes.

Marilyn Monroe²

C'était terrible de voir sa colère resurgir.

Arthur Miller³

Je m'aime moi-même sans doute, et de toute la rage collante où la bulle vitale bout sur elle-même et se gonfle en une palpitation à la fois vorace et précaire, non sans fomentier en son sein le point vif d'où son unité rejaillira, disséminée de son éclatement même.

Jacques Lacan⁴

En France, récemment, un hebdomadaire titrait sur sa première de couverture « L'Amérique qu'on aime. Sept sagas qui font rêver ». Au centre, une photographie grand format et en couleur de Barack Obama arborant un large sourire, puis en fond, en noir et blanc, quatre figures découpées de dimension réduite, celles de Ch. Chaplin, M. Luther King, B. Dylan et J. Baez. Deux autres figures en couleur, celles de Neil Armstrong et, blonde et scintillante, Marilyn Monroe photographiée dans la robe lamée or conçue par Bill Travilla pour le film *Gentlemen Prefer Blondes* de H. Hawks [1953⁵]. Contexte d'hier et d'aujourd'hui, une présentation en miniature du dossier au

1. *French beauty*, documentaire réalisé par Pascale Lamche, Arte, le 22 mai 2007.

2. Citée par Truman Capote, *Musique pour caméléons*, [titre original : *Music for chameleons*, 1975], traduit de l'anglais par Henri Robillot, III, 6. « Une enfant radieuse », Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1982, p. 287.

3. A. Miller, *Au fil du temps. Une vie* [titre original : *Timebends*, 1987], traduit de l'américain par D. Rueff et M.-C. Aubert, Paris, Grasset, 1988, p. 371, « colère, si justifiée fût-elle », précise-t-il (p. 431).

4. J. Lacan, *Petits écrits et conférences, 1945-1981*, s.l.n.d., éd. pirate anonyme, leçon publique à la Faculté universitaire Saint-Louis, à Bruxelles, le 10 mars 1960, sous le titre générique « Éthique de la psychanalyse », p. 442. Cette version commence par : « Le même moi-même sans doute... » Voir la nouvelle éd. sous le titre de « Discours aux catholiques », dans J. Lacan, *Le Triomphe de la religion* [titres de J.-A. Miller], Paris, Seuil, 2005, p. 46.

5. C'est aussi la photographie retenue pour l'illustration de couverture du livre de Jerome Charyn, *Marilyn, la dernière déesse*, traduit de l'américain par Geneviève Thomas, Paris, Découvertes/Gallimard, coll. « Arts », 2007.

sommaire de cet hebdomadaire déclare : « Malgré la crise, l'élection d'Obama redonne envie de croire aux promesses du Nouveau Monde⁶. »

Dans un roman de Marguerite Duras, une femme inquiète d'un évènement en cours, s'interroge sur la couleur des cheveux d'une jeune fille (Valérie) :

Tant de blondeur, tant et tant de blondeur inutile, ai-je pensé, tant de blondeur imbécile, à quoi ça peut servir ? Sinon à un homme pour s'y noyer ? Je n'ai pas trouvé tout de suite qui aimerait à la folie se noyer dans cette blondeur-là.

Il apparaît qu'elle l'a su quasi immédiatement⁷. S'agissant de Marilyn Monroe, tant de blondeur aura été son risque à elle.

Dans la conclusion d'un livre récent sur Marilyn Monroe, on lit ceci :

La façon qu'a Marilyn de toujours perforer l'écran du sens commun fait que la plupart se défendent d'elle, que ce soit avec la morale, l'aide, la compréhension, la séduction..., des attitudes qui se veulent généreuses, mais qui s'avèrent *assassines*⁸.

Le jugement est abrupt et extrême. Est-ce cela ? Non, car il ne s'agit pas de se défendre d'elle Marilyn, mais de lui. Lui qui ? Pas qui, *quoi*. Alors quoi ? *Le fantasme*. Il s'agit sans doute moins de le « traverser » comme cela se dit en une métaphore de vainqueur, que de *s'en dépendre* quand il surgit. La valeur de la psychanalyse, notait J. Lacan, c'est d'opérer sur le fantasme (ce qui ne veut pas dire d'opérer seulement sur lui).

Marilyn dernières séances de Michel Schneider se déclare sous le genre roman. Son titre est proche de celui de l'album de photographies de Marilyn, prises par Bert Stern pour *Vogue* en juin 1962 à l'hôtel Bel-Air de Los Angeles⁹. De la dernière séance de prises de vue photographique aux dernières séances, de quoi ? Aux séances d'auto-enregistrement de sa voix par Marilyn à l'intention de son... psychanalyste, le D^r Ralph Greenson.

M. Schneider pose d'emblée que dans « cette histoire d'amour sans amour entre deux personnages réels, Marilyn Monroe et Ralph Greenson, son dernier psychanalyste, attachés l'un à l'autre par les fils du destin, on ne cherchera ni le vrai ni le vraisemblable » (p. 14). Ce « ni ni » n'est-il pas trop dire car si tel était le cas, l'intrigue même s'y perdrait. M. Schneider dit bien autre chose lorsqu'il souligne qu'un « cas clinique n'est pas un roman racontant ce qui s'est passé, mais une sorte de fiction que l'analyste donne de lui-même » (p. 511). M. Schneider s'expose dans cette présentation de cas. Laissons-nous prendre alors au jeu de ce non roman. Il est piquant de constater que sur la première de couverture et la page cinq de l'édition de poche, le mot « roman » a carrément disparu ; de la première à la seconde édition, le genre roman chute.

La quatrième de couverture annonce : « Trente mois durant, de janvier 1960 au 4 août 1962, ils [Marilyn et son psychanalyste] formèrent *le couple* le plus improbable :

6. *Le Nouvel Observateur* n° 2332 du 16 au 22 juillet 2009, parmi les sept sagas, celle d'« Hollywood, 1910, le rêve pour tous », article de D. Nora : « Le 1^{er} juin 1926 naît à l'hôpital général de Los Angeles la petite Norma Jeane Mortenson [on trouve aussi Mortensen], qui deviendra Marilyn Monroe [...] » (p. 16).

7. Selon elle, son mari. M. Duras, *L'Après-Midi de Monsieur Andesmas* [1962], Paris, Gallimard, coll. « L'Imaginaire », 2007, p. 91-92.

8. Marie-Magdelaine Lessana, *Marilyn, portrait d'une apparition*, Paris, Bayard, 2005, p. 245, nos italiques. La quatrième de couverture comporte, en bas à droite, le mot « L★É★G★E★N★D★E★S ».

9. B. Stern, *Marilyn Monroe, la dernière séance*, trad. Jeanne Bouniort, Paris, Fondation Dina Verny/Musée Maillol/Gallimard, 2006.

la déesse du sexe et le psychanalyste freudien » (nos italiques). On sait donc que ladite « déesse du sexe » n'est autre que la « Superstar de Hollywood. Sex symbole de toute une génération. Une icône pour des millions de personnes » comme l'imprime, tonitruante, une autre quatrième de couverture, celle du livre récent de Matthew Smith¹⁰ transcrivant (*partiellement*) les fameuses bandes magnétiques des propos enregistrés par Marilyn à l'intention de son psychanalyste, par ce procédé absenté.

Les funérailles du 8 août 1962

Marilyn Monroe au cours de sa courte existence fut très (trop) entourée et ce d'une manière peu quelconque par « ses maris Joe DiMaggio et Arthur Miller, le Dr Ralph Greenson, Eunice Murray, Peter Lawford et sa femme, Pat Kennedy-Lawford, Frank Sinatra et bien évidemment le président John F. Kennedy et son frère Robert Kennedy, le ministre de la Justice¹¹ ». Les personnages qui comptent dans ce « roman » sont désormais, par cette seule citation, montés sur scène. À comparer, sans transition, aux personnes présentes à ses funérailles. La mort est intervenue dans son *hacienda* lors du week-end du 4 au 5 août 1962, dans des circonstances faisant l'objet de versions incompatibles, au nombre de trois, overdose accidentelle de médicaments (non mise en avant), « suicide probable » (version officielle immédiate puis « confirmée »), ou... meurtre¹² !

Les funérailles furent très bizarres, note M. Smith, à l'image des conflits qui entouraient Marilyn vivante. Ses avocats, Milton Rudin et Martin Gang, y assistèrent. Lee et Paula Strasberg, ses professeurs d'art dramatique, Arthur Jacobs et Pat Newcomb, ses agents de publicité, Eunice Murray, May Reis, son ancienne secrétaire, Ralph Greenson, son analyste, et la famille de ce dernier, étaient également présents. Son masseur, Ralph Roberts, et sa coiffeuse, Agnes Flanagan, [...] Sydney Guillarof, le coiffeur, le fils de Joe [DiMaggio], Joe Jr, et l'ami de Joe, George Solotaire. [...] L'événement ne fut cependant pas marqué par la présence de certains, mais par l'absence de beaucoup¹³.

Au moins deux brillantes absences, celles des frères Kennedy. Frank Sinatra se présentant, on dit qu'il fut éconduit. Il avait offert à Marilyn un petit chien nommé Maf, en clin d'œil complice (ce pléonasme) avec la... Mafia. « Ce même jour, d'Espagne, à Palamos, Truman Capote écrit à un ami qu'il ne parvient pas à « croire à la mort de

10. Matthew Smith, *Victime. Les dernières révélations de Marilyn Monroe* [*Victim. The Secret Tapes of Marilyn Monroe*, 2003], avant-propos de Donald O'Connor, introduction de Robert F. Slatzer, traduit de l'anglais par Marie-Claude Elsen, Paris, Plon, 2003. M. Schneider précise pour son livre : « Les mots prêtés ici à Marilyn Monroe dans et hors de ses séances ont été rapportés par différentes sources (biographies, entretiens). Ceux prononcés sur les bandes que le Dr Greenson aurait détenues sont cités d'après leur transcription dans l'ouvrage de Matthew Smith, *Victim. The Secret Tapes of Marilyn Monroe*, et dans l'édition du *Los Angeles Times* du 5 août 2005 » (p. 533), voir plus largement : « Lectures », p. 533-534.

11. M. Smith, *Victime...*, *op. cit.*, p. 250.

12. Sur l'assertion de meurtre voire d'assassinat non retenue à ce jour par l'institution judiciaire, voir Don Wolfe, *Marilyn Monroe. Enquête sur un assassinat* [*The Last Days of Marilyn Monroe*, 1998], traduit de l'américain par D. Peters, D. Kugler, N. Gassié, P. Girard et A. Nahline, Paris, Albin Michel, 1998. Notons que « Marilyn Monroe était en mesure de renverser la présidence [celle des États-Unis] » (p. 487). Et la conclusion de cette enquête, p. 515.

13. M. Smith, *Victime...*, *op. cit.*, p. 307.

Marilyn Monroe. Une femme d'un si grand cœur, d'une pureté absolue, qui rejoignait si parfaitement la cohorte des anges. Que Dieu l'ait en sa garde¹⁴ ».

Trois générations, plus...

À l'état civil, Marilyn fut d'abord

Norma Jeane [...] embarquée dans une existence où on jouait à « se passer le paquet ». [...] On l'expédiait ici et là, on la déposait quelque part, on la récupérait quand cela était commode, et on la renvoyait ailleurs dans le cas contraire. La valse entre un mode de vie et un autre faisait partie intégrante de son histoire et de son éducation. [...] *La mère de Norma Jeane, Gladys, avait eu une expérience à peu près similaire.* [...] *Elle [Gladys] croyait distinguer un schéma de folie très clair chez ses ancêtres qui la tracassait beaucoup* [nos ital.]. Après s'être d'abord réfugiée dans la religion, elle s'était retirée dans un enfer dont elle ne ressortit jamais. Cette peur de la folie se transmet, on ne s'en étonnera pas, à la jeune Norma Jeane, [...] ¹⁵.

Marilyn s'enregistrant sur bandes magnétiques, peu de temps avant sa mort, à l'adresse de son psychanalyste (et de la *postérité*), la transcription publiée et traduite donne à lire ceci :

Il faut tout de même que je reparle de Grace [...]. Grace McKee, comme elle s'appelait à l'époque où ma mère et elle se sont rencontrées. Ça devait être deux ou trois ans avant ma naissance. Elles travaillaient dans un studio de cinéma et partageaient dans West Hollywood un petit deux pièces [...] à peu de distance des Studios. Grace avait forcé ma mère – c'est terrible cette gorge serrée qui ne veut pas laisser passer le mot *mère* – ma mère, donc, à teindre en rouge ses cheveux noirs. Elle était archiviste et ma mère monteuse sur négatifs. Elles étaient ce qu'on a appelé dans l'entre-deux-guerres des *good time girls*. Sortir et boire étaient les deux choses qui comptaient le plus pour elles. Elles ne vivaient plus ensemble depuis quelque temps quand je suis née, mais draguaient ensemble. Peut-être couchaient-elles ensemble, je n'en sais rien. Je n'étais pas chez ma mère, qui m'avait placée très tôt chez les Bollender. Je vous ai déjà raconté toute l'histoire : la pauvre *orpheline* [nos ital.] regardant par la fenêtre l'enseigne lumineuse des Studios RKO où elle imagine sa mère s'abîmant les yeux à regarder les visages *des stars* [nos ital.]... Le dimanche, se tenant par la main comme des gamines, elles m'emmenaient faire le tour des Palaces d'Hollywood. [Au cinéma] *J'adorais être la petite fille du premier rang, toute seule face au grand écran* [nos ital.].

Quand j'ai eu neuf ans – ma mère m'avait repris [*sic*] avec elle depuis un an environ – elles se sont disputées, battues. *Ma mère a attaqué Grace avec un couteau* [nos ital.]. On a appelé la police et Grace a obtenu que ma mère soit placée en institution psychiatrique. Grace devint ma tutrice légale. Elle ne m'a pas prise chez elle tout de suite, j'ai encore eu deux foyers d'accueil. Mais elle venait me sortir et m'emmenait aux studios et dans les cinémas. *Elle répétait que quand je serais [*sic*] grande je serais [*resic*]¹⁶ une star* [nos ital.].

14. Lettre à Newton Arvin, dans T. Capote, *Un plaisir trop bref. Lettres*, édité par G. Clarke [*Too Brief of Treat*, 2004], traduit de l'américain par Jacques Tourmier, Paris, UGE-10/18, 2007, p. 386.

15. M. Smith, *Victim...*, *op. cit.*, p. 309-310.

16. Ce conditionnel dans la traduction, là où le futur est attendu, interrogé.

Un jour elle m'a conduite à l'orphelinat. J'allais sur mes dix ans. Elle s'était mariée et ne pouvait me prendre chez elle, à van Nuys. Elle payait ma pension, et le samedi, elle m'emmenait déjeuner et voir un film. [...]. Pour Grace, le modèle de *la star* [nos ital.] était Jean Harlow. Elle voulait me persuader que c'était par admiration pour elle qu'on m'avait donné mon deuxième prénom. *Moi, je savais que mon nom était Jeane, pas Jean* [nos ital.]. Harlow était tout de même mon idole. Grace m'habillait comme elle, tout en blanc, me maquillait, me poudrait en blanc, me passait les lèvres au rouge. Pour les cheveux, j'ai échappé de peu au peroxyde blond platine. Je n'avais que dix ans, ça aurait fait bizarre, une femme fatale encore enfant¹⁷. J'ai attendu d'avoir vingt ans pour *changer ma couleur et mon nom* [nos ital.]. Une semaine après mes onze ans, Grace m'a retirée de l'orphelinat. Mais quelques mois plus tard, quand elle comprit que son mari – pardonnez-moi mais on le surnommait « Doc » – m'avait abusée sexuellement, elle me plaça chez une autre « mère », Ana Lower. Celle-là, elle était cardiaque, et me délaissait pas mal, mais je l'aimais bien. Pendant cinq ans j'allais de l'une à l'autre, confuse et hésitant toujours avant de répondre à l'école quand on me demandait qui était ma mère et où j'habitais. [...].

Un jour, Grace et son mari quittèrent la Californie et elle me maria au fils des voisins, James Dougherty. J'avais seize ans et je ne voulais plus retourner à l'orphelinat. [...] Ce sera tout pour aujourd'hui, comme le disait le Dr Greenson dans les débuts. Bonne nuit, « Doc » ! (p. 411-412-413-414).

La grand-mère maternelle de Norma Jeane, Della, est dite « la folle qui avait tenté de l'étouffer sur un oreiller quand elle était bébé, relate M. Schneider. Elle l'avait raconté au sauveur [*id est* le Dr R. Greenson, quatrième psychanalyste, après Anna Freud en 1956, Margaret Hohenberg la même année, et Marianne Kris l'année suivante]. Il avait même fait un jeu de mots entre *mother* (mère) et *smother* (étouffer) » (p. 214). Entre grand-mère et grand étouffement. Où se retrouve la triplicité qui fonde le fait de la succession des générations.

Il y en a trois, trois générations, entre lesquelles – avance Lacan – il y a du rapport sexuel. Ça entraîne bien entendu toute une série de catastrophes et c'est ce dont Freud, somme toute, s'est aperçu¹⁸.

Quelque chose de la folie court sur... trois générations.

Marilyn évoque ensuite des mots maternels qu'elle dit vouloir oublier. Ce jour-là, elle rend visite à sa mère qui vit dans l'Oregon à Portland dans un hôtel miteux :

Je n'avais pas vu ma mère depuis six ans. Elle était sortie depuis quelques mois de l'asile de San Francisco. Elle ne mangeait rien. Ne regardait personne. C'était en janvier. Cet après-midi-là il pleuvait. J'étais venue la voir, accompagnée d'André de Dienes, [...] mon premier amour, la passion de mes vingt ans. [...]. Ma mère était assise dans le noir, dans une petite chambre au dernier étage, mal

17. Des parents nord-américains n'ont pas été arrêtés par cette « bizarrerie ». Sur la couverture de *VSD* (du 30 janvier au 5 février 1997, n° 1014), la photographie de la fabrication *marilynmonronéenne* en miniature, d'une enfant âgée de six ans, JonBenet Ramsey, à l'initiative de ses parents. Elle collectionnait déjà les prix de beauté. L'hebdomadaire titre en couverture : « Le destin brisé d'une enfant star. » Le jour de Noël, JonBenet Ramsay est retrouvée morte dans le sous-sol de la somptueuse propriété de ses parents. « Violée au milieu de ses cadeaux, puis étranglée. Enfin, son crâne a été défoncé » (p. 28).

18. J. Lacan, séminaire *Le Moment de conclure*, séance du 11 avril 1978, version Afi, 1996, p. 104. Il poursuit : « Il s'en est aperçu, mais ça ne s'est pas vu dans sa vie familiale ; parce qu'il avait pris la précaution d'être fou d'amour pour ce qu'on appelle une femme, il faut le dire, c'est une bizarrerie, c'est une étrangeté. »

éclairée et triste. Je lui avais apporté des cadeaux, du parfum, une écharpe, des bonbons et des photos de moi qu'André avait prises. Elle est restée impassible dans son fauteuil en osier. Ni merci ni plaisir. Sur sa bouche rien, aucun sourire. Rien que du rouge débordant les lèvres. Elle ne m'a pas touchée. À un moment, elle s'est penchée en avant et a enfoui son visage entre ses mains. Je me suis jetée à ses pieds. [...]. Quand ma mère a relevé la tête – j'aurais tant voulu oublier ses mots – elle a dit une phrase, une seule : « J'aimerais venir avec toi, Norma Jeane. » Quelque chose s'est déchiré en moi. Je me suis levé d'un bond, et je lui ai dit : « Maman, nous devons partir, je te verrai bientôt. » J'ai laissé mon adresse et mon téléphone sur la table avec les cadeaux non ouverts et nous sommes repartis vers le Sud. Je n'ai jamais pu la revoir (p. 415-416).

Confrontée à cette demande « envenimante », Marilyn s'affole.

Marilyn confie l'amour que lui inspirait l'acteur Clark Gable.

J'ai vu le film [*Autant en emporte le vent*] pour la première fois quand j'avais treize ans, comme ça. Je n'ai jamais vu ensuite quelqu'un d'aussi romantique. Mais lorsque je l'ai connu [à l'occasion du tournage des *Désaxés*¹⁹, C. Gable mourra quelques jours après la fin du tournage], c'était différent : j'aurais voulu qu'il soit mon père, qu'il me donne autant de fessées qu'il voulait, pourvu qu'il me serre contre lui et me dise que j'étais la petite fille de son papa chéri et qu'il m'aimait. Bien sûr, vous allez dire : « Fantasma œdipien classique. » Greenson se tut et caressa sa moustache (p. 176).

Marilyn rejoint ici le fantasme annafreudien de *Schlagephantasie*²⁰. On s'est demandé si, conformément au statut freudien de l'exemple (selon quoi l'exemple est la chose même), la prégnance du « On bat un enfant » n'indiquait pas la persistance de l'analyse pensée comme un *traitement*²¹. Marilyn, toujours s'enregistrant :

Depuis que vous m'avez accueillie chez vous et permis de rencontrer votre famille, je pense que ce serait bien d'être votre fille, au lieu de votre patiente. Je sais bien que c'est impossible pendant que je suis votre patiente, mais une fois que vous m'aurez guérie, peut-être que vous pourrez m'adopter. Du coup, j'aurais le père que j'ai toujours voulu avoir et votre femme que j'adore pourrait devenir ma mère [*et vos enfants, mes sœurs et frères*]²². Non, Docteur, je ne vous forcerai pas. Mais c'est beau d'y penser. J'imagine que vous savez que je pleure (p. 526).

19. Arthur Miller, *Les Misfits*, roman, traduit de l'anglais par René Masson, Paris, Robert Laffont, 1961. Ce texte est dédié « à Clark Gable, qui ignorait la haine ». A. Miller fut le troisième mari de Marilyn, après Jim Dougherty et Joe DiMaggio.

20. Anna Freud, « Fantasma d'« être battu » et rêverie » [conférence à la Société psychanalytique de Vienne, le 31 mai 1922], trad. fr. Claire Christien, dans *Féminité mascarade*, études psychanalytiques réunies par M.-C. Hamon, Paris, Seuil, 1994, p. 57-75 et la note de la traductrice p. 57. Pour une mise en scène et une explicitation de ce texte, voir Colette Piquet, *Le Petit Théâtre d'Anna Freud*, Paris, L'Unebévue Éd., 2008.

21. J. Allouch, « Une psychanalyse est-elle un « traitement » ? » [2001], dans <jeanallouch.com>, « Interventions », p. 2 de ce texte.

22. Ajoute la traductrice Marie-Claude Elsen du livre de Matthew Smith, *Victime...*, op. cit., p. 193, le pluriel surprend. Sur d'autres points les deux traductions diffèrent, notamment sur ceci : « que vous pourriez m'adopter », un conditionnel et non un futur...

La famille, comme mode de vie, horizon indépassable. On se dit *Normality Jeane*²³. En accueillant Marilyn Monroe dans sa famille – une famille d'accueil de plus –, son psychanalyste aura fait d'elle l'amie de son épouse Hildi, de leur fille Joan et de leur fils Daniel. Si il y avait eu adoption, fille d'Hildi, sœur de Joan et de Daniel, fille de R. Greenson. Le Dr R. Greenson se loge à l'enseigne d'un psy né père ou d'un père né psy²⁴ (son père Joel O. Greenspoon fut médecin généraliste). Le Dr Greenson père incontesté d'une famille tendant ses huit bras à Marilyn. « Je suis son analyste, je veux incarner une image paternelle positive, un père qui ne la décevrait pas, qui éveillerait sa conscience ou lui prodiguerait, à tout le moins, de la bonté » (p. 290). « Paternelle bonté » là où le feu couve, c'est erreur.

Son nom de « MONROE »

Dans *Blonde*, la romancière Joyce Carol Oates relate comment Norma Jeane devint Marilyn Monroe. Nous sommes en septembre 1947, la pas encore Marilyn vient d'obtenir son premier rôle dans un film

[...] & sous le coup du choc & de la joie, j'ai fondu en larmes, embrassant le directeur de la distribution & ses assistants [...] alors j'ai été convoquée d'urgence dans le bureau de M. X. & quand je suis arrivée M. X. & M. Shinn étaient déjà en train de me chercher un nouveau nom « Norma Jeane » fait plouc, un nom de péquenaud disaient-ils « Norma Jeane » n'est ni glamour ni style blessée je voulais expliquer que ma mère m'avait donné les noms de Norma Talmadge & de Jean Harlow [...] les deux hommes m'ignoraient & parlaient entre eux avec sérieux comme font les hommes comme si je n'étais pas là [...]²⁵.

Puis des prénoms défilent, Moira Mona Mignon Marilyn Mavis Miriam Mina, le nom devant être « Miller », l'intéressée n'aimant pas « Marilyn », prénom d'une surveillante à l'orphelinat qu'elle détestait. Elle aurait aimé garder « Norma », prénom avec lequel elle avait grandi et ne considérait pas que « Miller » fût supérieur à « Baker ». On ne l'écoutait pas. Marilyn Miller Moira Miller Mignon Miller. On s'impatiente.

[...] ils ne m'écoutaient toujours pas d'une voix implorante je disais que ma grand-mère s'appelait « Monroe » & M. X. a claqué des doigts comme s'il venait d'y penser lui-même [...]²⁶.

Norma Jeane Baker quitte le studio,

23. A été soulignée cette étrange proximité entre la normalité et la folie, voir J. Allouch, « Paranoïisation ? Simple indication sur la direction de la cure », *Études freudiennes*, « La direction de la cure », 1987, n° 30, p. 65-80, p. 79. J. Allouch propose d'entrée de jeu dans ce texte un petit exercice au lecteur. Il en donne plus loin la solution. Solution évidente seulement d'être donnée. Au moins est-ce notre expérience de ne pas avoir trouvé la réponse.

24. Sur ce qu'il appelle « la clinique pernépsy », translittération, suivant une règle acrosyllabique, des trois entités dites majeures de la clinique psychanalytique : perversion, névrose, psychose, voir J. Allouch, « Perturbation dans pernépsy », *Littoral*, « Clinique du psychanalyste », 1988, n° 26, p. 63-86. Proches de l'enseigne d'un père né psy, d'autres « nés coiffés ou avec le stérilet de leur petite maman dans la main » (p. 79). Nés coiffés ? Les frères Kennedy.

25. J. C. Oates, *Blonde, roman* [titre original identique, 2000], traduit de l'anglais (États-Unis) par Claude Seban, Paris, Stock, 2000, puis Le Livre de poche, 2002, p. 333. Espaces dans le corps du texte respectés.

26. *Ibid.*, p. 333-334.

[se] disant je suis une *starlette* je suis MARILYN MONROE [...]. Je me disais *Ma nouvelle vie ! Ma nouvelle vie a commencé ! Aujourd'hui ! Me disant Elle ne commence que maintenant, j'ai vingt & un ans & je suis MARILYN MONROE [...]*²⁷.

Dans un entretien publié en France, quelques jours après sa mort, Marilyn fait part de ce qui fut pour elle le lien entre la découverte de sa célébrité et son nom de Monroe :

Je crois que je me suis rendu compte de ma célébrité le jour où, en revenant de l'aéroport, j'ai vu mon nom en lettres énormes sur le fronton d'un cinéma. Je me souviens, j'ai arrêté ma voiture, et je me suis dit : « Grands dieux ! Ce n'est pas possible ! C'est une erreur ! » C'était pourtant là, en grandes lettres de néon. Alors, je suis restée là me dire : « C'est donc ça ! » C'était une impression vraiment curieuse. Pourtant je me souvenais qu'au studio ils me répétaient tout le temps : « Attention, ne te prends pas pour une vedette, tu n'es pas une vedette. » *Moi, je voulais bien, mais* [nos ital.] il n'empêchait que mon nom était là en grandes lettres de néon²⁸.

Marilyn ne peut échapper à cette identification à l'être star :

Je n'ai vraiment réalisé que j'étais une star, ou quelque chose de ce genre, que grâce aux journalistes. Ils étaient toujours gentils avec moi, aimables. Les hommes, pas les femmes. Ils me disaient : « Vous savez que vous êtes une grande star, la seule star », et moi je disais : « Star ? » et eux me regardaient comme si j'étais brusquement devenue folle. Je crois vraiment que c'est eux, à leur manière, qui m'ont fait comprendre que j'étais célèbre²⁹.

Elle a entendu dans la voix et vu dans le regard de ces journalistes ce qui s'éri-geait de sa célébrité naissante, de son irrésistible ascension, de starlette à star, de star à « la seule Star ». Le journalisme, un nom pour la folie du jour ; Marilyn s'y laisse prendre avec délice.

Remarque relevant d'un nominalisme trivial : dans Monroe il y a Monroe. Du jour au lendemain, Marilyn porte aussi le nom de Monroe, James (1758-1831), cinquième président des États-Unis d'Amérique, élu pour deux mandats successifs de 1817 à 1825. On sait qu'il y a une « doctrine Monroe » (message au Congrès en 1823), elle proclame que les États-Unis sont libérés de la colonisation européenne et que l'Europe ne doit plus interférer dans la conduite des affaires de la nouvelle Union. Marilyn porte le (même) nom de l'un des présidents de l'Union. Ce « roman » n'en souffle mot. M.-M. Lessana ne manque pas cette notation selon laquelle « Marilyn raconte que Grace lui suggéra ce nom, en lui affirmant que sa famille descendait en droite ligne du président des États-Unis Monroe³⁰ ». Cette notation ouvre à ce qu'il convient alors d'appeler la ligne « préside en ciel³¹ », jusqu'à... John F. Kennedy – dont Marilyn fut

27. J. C. Oates, *Blonde, roman, op. cit.*, p. 335.

28. « Marilyn ouvre son cœur », *Paris-Match* n° 697 du 18 août 1962, p. 48-53, p. 51, © *Life-Time* 1962. Sur l'ensemble de la couverture de *Match*, une photographie en couleurs du visage de Marilyn regardant l'objectif avec un léger sourire. L'hebdomadaire titre : « MARILYN MONROE. Elle avait accordé à *Match* deux jours avant de mourir l'autorisation de publier sa confession » [sic]. Plus bas : « 36 pages. Le drame de sa vie. Le mystère de sa mort ».

29. *Ibid.* En dehors de la dernière phrase, l'ensemble de ce passage est en caractère gras dans *Match*.

30. M.-M. Lessana, *Marilyn...*, *op. cit.*, p. 41.

31. Cette translittération est de J. Allouch, *Le sexe de la vérité. Érotologie analytique II*, Paris, Cahiers de l'Unebvue-EPEL, 1998, p. 61 note 19.

l'une des amantes. Le *phallus* « préside en ciel » aura regardé Monroe Marilyn jusqu'à la contemplation de son nom. Redoutable « nomination ».

Du cavalier blanc au tigre en... peluche !

Mai 1962, R. Greenson fait savoir à Marilyn qu'il va quitter Los Angeles pour l'Europe pendant quatre semaines. Le docteur se justifiant fait état de son bon... droit ! :

J'ai droit à des vacances, non ? Et puis, je ne vous quitterai pas [*sic*] ; je dois faire à Jérusalem une conférence sur le transfert.

– Oui... Non... Merde ! (p. 282).

Le Docteur dit à Marilyn avoir pensé à quelque chose.

Si je vous donnais un objet qui m'appartient, comme ça, en gage, vous me le rendriez à mon retour [point de perte], ce serait une sorte de lien matériel, de talisman entre nous. Tenez, par exemple une pièce de ce jeu d'échecs en verre (p. 283).

Qu'offre ici le bon Docteur ?

Or, douze ans après la mort de Marilyn, R. Greenson reprend l'article ébauché ce jour-là après la fin de cette séance, le seul texte qu'il ait publié où il mentionne Marilyn sans la nommer indique M. Schneider. La version que R. Greenson en donne dans son texte « Objets transitionnels et transfert » est différente puisqu'il mentionne que « la trouvaille » serait venue de la « patiente » ; ce n'est plus lui, c'est elle :

J'avais annoncé à une patiente jeune et émotionnellement immature [*sic*³²] que j'allais assister à un congrès international en Europe dans trois mois [le psy donne la raison de son absence]. Elle avait développé une relation de transfert extrêmement dépendante à mon égard [le psy se donne le beau rôle]. Nous avons travaillé intensivement les déterminations multiples de son agrippement et sa dépendance et nous n'avons fait que peu de progrès [nos ital.]. [...]. La veille de sa séance, elle avait regardé le jeu [un jeu d'échecs] à travers la lumière scintillante d'une coupe de champagne. Soudain elle fut frappée par la ressemblance du cavalier blanc du jeu d'échecs avec moi [un psy donc pas moins scintillant, sémillant, pétillant]. Immédiatement cela lui donna une sensation de confort et même de triomphe. Le cavalier blanc était son protecteur. Il lui appartenait, elle pourrait l'emporter partout où elle irait. Il agirait sur elle, et moi je pourrais faire mon voyage heureux en Europe sans avoir à me faire du souci. Je dois avouer [*I must confess*] que malgré mes inquiétudes, j'éprouvai comme un soulagement [un affect suspect]. La principale difficulté que devait affronter ma patiente pendant mon absence était une représentation publique d'une grande importance à laquelle elle devait participer sur scène³³. Et maintenant elle était sûre de réussir parce qu'elle envisageait de cacher son cavalier blanc dans un mouchoir ou dans une écharpe, et qu'il la protégerait de sa nervosité, de son angoisse, de sa

32. R. Greenson écrit : « *I told an emotionally immature young woman patient, who had developed a very dependent transference to me, that I was going to attend an International Congress in Europe some three months hence.* » Dans R. R. Greenson, *Explorations in Psychoanalysis*, New York, International University Press, 1978, p. 493. Il s'agit de l'article "On Transitional Objects and Transference" [1974], publié pour la première fois dans ce recueil, précise-t-il.

33. Le romancier traduit cette phrase : « *The patient's major concern about the period of my absence was a public performance of great importance to her professionally* » (*ibid.*, p. 494). « *Professionally* » ? Vraiment ? Au contraire, la réalisation de cette performance lui valut d'abord rupture de contrat avec la Fox.

malchance. Je fus ensuite soulagé et ravi d'apprendre alors que j'étais en Europe que la performance avait été un immense succès. Cependant, peu après elle m'adressa plusieurs coups de fil paniqués. Ma patiente avait perdu le cavalier blanc et était hors d'elle-même, *terrorisée* [nos ital.], *endeuillée* (*with terror and gloom*) [nos ital.], comme un enfant qui a perdu sa couverture rassurante. Un de mes collègues [Milton Vexler] qui la suivait pendant cette période me dit ensuite que toutes ses interventions n'eurent aucun effet sur sa détresse [Greenson écrit seulement : « *all his interventions were to no avail* »]. Il me suggéra même d'abrégéer mon voyage en Europe et de revenir. Je détestais l'idée d'interrompre les vacances et n'étais pas sûr que mon retour serait utile. Étonnamment, ce fut le cas (p. 284-285).

Ici, cinq remarques. La première, c'est un Dr Greenson s'offrant au regard de Marilyn qui permet « à travers la lumière scintillante » d'une coupe de champagne, son identification au cavalier blanc [au lieu de rire auprès d'elle et avec elle de ce procédé factice, (dommage(s))]. La deuxième, le prétendu objet transitionnel winnicottien (« couverture rassurante ») est, à ne pas s'y méprendre, un... fétiche³⁴ ! Terme que R. Greenson se garde d'utiliser, alors même que plus loin dans son texte, il s'en approche esquissant une critique s'adressant à... Marilyn ! « [...] elle m'avait utilisé comme une sorte de talisman, de porte-chance, plus que comme un analyste » (p. 285) ; [Greenson écrit seulement : « *she had used me as a good luck charm rather than an analyst* » (p. 494), M. Schneider a donc ajouté ici le terme de « talisman »]. R. Greenson passe à la ligne et ajoute cependant : « Le talisman, la pièce du jeu d'échecs, lui avait servi comme un moyen magique de détourner le mal et le malheur. Il l'avait protégée contre la perte de quelque chose de précieux » (p. 285³⁵). Quoi ? M. Schneider, lui, tourne la page et passe à autre chose tandis que R. Greenson passe à nouveau à la ligne et revient sur... les objets transitionnels. Il n'ira pas jusqu'à écrire le mot « fétiche ». Le psychanalyste freudien ne cite pas S. Freud pour qui la fonction du fétiche est d'être un substitut *de* pénis, « non le substitut de n'importe quel pénis, mais d'un pénis déterminé, tout à fait particulier » (*OCFP*, XVIII, p. 125-126) ou, pour le dire « plus clairement », écrit-il, « le substitut du phallus de la femme (la mère) auquel a cru le petit garçon et auquel [...] il ne veut pas renoncer » (*ibid.*, p. 126).

Troisième remarque, d'un substitut l'autre. S'absentant pendant six semaines (p. 288), R. Greenson croit pouvoir se faire remplacer par un « collègue » – toujours le faux sérieux de la « profession ». On se croit « collègues » et dès lors substituables ; la porte (du consultoire) est ouverte à une autre croyance, celle énoncée par J. Lacan de « transfert du transfert » qu'il ne manqua pas de dénoncer. Quatrième remarque, R. Greenson aura approuvé le déplacement de Marilyn Monroe de Los Angeles à New York, fêtant en Star l'anniversaire du président John Kennedy au gala organisé par le

34. Adam Phillips souligne que l'objet transitionnel chez le petit enfant – nounours, poupée, jouet, bout de tissu – à « la différence de tous les autres objets de la psychanalyse, il n'est ni perdu, ni internalisé ; ce n'est pas un substitut de quoi que ce soit d'autre, il ne remplace rien de préexistant et ne sera pas plus remplacé – bien qu'il soit permis de se rappeler que les Limbes jouxtent l'Enfer », dans A. Phillips, *Winnicott ou le Choix de la solitude* [titre original : *Winnicott*, 1988], traduit de l'anglais par Michel Grubinski, Paris, Éd. de l'Olivier, coll. « Penser/Rêver », 2008, p. 191.

35. La traduction française est ici fidèle ; R. Greenson écrit : « *The talisman, the chess piece, served her as a magical means of averting bad luck or evil. It protected her against losing something precious* » (*ibid.*, p. 494).

Parti démocrate, n'anticipant en rien la chute à venir. Cinquième remarque, le cavalier blanc ressemble comme deux gouttes d'eau au président, ce que, à le vouloir noir-cir (il le dira cavalier noir), le psy n'aura pas pu déceler, se prenant lui-même pour le cavalier blanc (voir aussi la page 307³⁶). Celui-ci porté sur elle, pour et pendant, son aérienne traversée de L.A. à New York est le *talisman* que croit tenir Marilyn pour rejoindre John. « Il n'y avait que J. F. K. Elle était folle de J. F. K.³⁷ »

Le samedi 4 août 1962 au matin, on livra chez Marilyn un colis affranchi à Rome (daté du premier juin). De *Roma* un envoi de *Roméo* [à l'état civil, le prénom de « Ralph » est Roméo, son nom propre, Greenchspoon], de Greenson ; il contenait un... tigre en peluche ! Après sa mort, en novembre 1979, son ami Milton Wexler témoigne de ce que le D^r Greenson était « un violent, un tigre qui aimait serrer une proie, un loup qui montrait trop ses larmes pour qu'on y croie » (p. 519). Greenson enlacé dans son prénom et par cet envoi à Marilyn se conduisant comme un « ours », et « tigre » pris au piège du signifiant. Il y a plus, il est arrivé à J. Lacan d'indiquer que cet objet transitionnel que Winnicott avait reçu des mains de l'enfant, c'est à partir de lui qu'il avait d'abord formulé son objet petit *a*³⁸. Du premier au second, il y a donc eu un virement. Et si R. Greenson avait été le tigre (rugissant mais) en peluche de cette affaire M. M. ? Ou le psy, se montrant sous la forme d'un objet transitionnel, vire à l'objet inanimé. Envoi en auto-désignation insue. Verdict sans appel pour le psy (par lui-même) fétichisé.

« *L'aux yeux de tous*³⁹ » du 19 mai 1962

Le 10 mai [1962], Greenson et sa femme s'étaient envolés enfin vers l'Europe pour quatre semaines. Cette disparition à un moment particulièrement critique pour Marilyn reste un mystère. À plusieurs confrères il raconta qu'il partait faire des interventions publiques ; à la Fox il déclara que sa femme était malade et devait se faire soigner dans une clinique suisse et à Marilyn qu'il s'agissait de la santé de sa belle-mère [il en disait des choses, un mental de bavard⁴⁰]. [...]. Marilyn, qui avait disparu de nouveau après le premier tour de manivelle de

36. Cette page du roman vient troubler l'assignation des attributions : « Elle [Marilyn] jouait des coups imaginaires sur le quadrillage des blocs sans trop savoir contre qui. Le roi blanc, absent, autour duquel toute la partie s'organise. Les autres figures. La mère, reine noire. Marilyn, reine blanche. Greenson, cavalier blanc. Ou noir ? Les Kennedy, deux fous noirs. » Par ce seul point d'interrogation, Greenson est dit possiblement cavalier noir.

37. Témoignage de l'actrice Mamie Van Doren, dans Jenna Glatzer, *Les Trésors de Marilyn Monroe* [*The Marilyn Monroe Treasures*, 2008], trad. fr. Christophe Jaquet, Paris, Éd. de La Martinière, 2008, p. 162.

38. J. Lacan, « Compte rendu du séminaire *L'Acte psychanalytique, 1967-1968* », dans J. Lacan, *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 379.

39. Au sens de J. Lacan, *L'Angoisse*, dit « Séminaire X », prononcé à Sainte-Anne en 1962-1963, transcription Michel Roussan non indiquée, Paris, 2003. « *L'acting-out*, c'est quelque chose dans la conduite du sujet, essentiellement qui se montre. L'accent démonstratif, l'orientation vers l'Autre de tout *acting-out* est quelque chose qui doit être relevé. » Puis notre plagiat : « [...] c'est aux yeux de tous ; c'est dans la mesure même et d'autant plus que cette publicité devient plus scandaleuse que la conduite de [Marilyn] s'accentue. [...] Ce que c'est, personne ne le sait, mais que ce soit autre, personne n'en doute. » Séance du 23 janvier 1963, p. 94. Son psy y vit une « performance » (p. 285), qu'il approuva ; dans l'angoisse non reconnue cependant.

40. Quarante pages avant, M. Schneider précise qu'« il ne lui dira pas que l'une des raisons était de pouvoir retrouver Anna Freud à Londres » (p. 263). Pour la consulter sur le cas Marilyn.

Quelque chose doit craquer, réapparut pour trois jours et demi de tournage début mai. Puis, le 17 mai, elle quitta le studio en pleines prises de vues. Elle devait chanter deux jours plus tard au Madison Square Garden en l'honneur du président des États-Unis qui fêtait son quarante-cinquième et avant-dernier anniversaire » (p. 302-303-304).

La Fox fait alors savoir à Marilyn que si elle quitte les plateaux de tournage pour se rendre à New York, elle considérera que le contrat en cours est purement et simplement rompu. Devant cette rupture contractuelle qui ne peut qu'être fatale à sa carrière, Marilyn ne recule pas.

Le gala en l'honneur du Président serait la première fois qu'elle monterait sur scène devant un vaste public depuis sa légendaire apparition devant des milliers [nos ital.] de GI's en Corée (p. 306).

[Sa] plus grande jouissance, dit-elle au Docteur, ça a été l'hiver 1954. Mon apparition en Corée (p. 348).

Acting-out, se faire voir là où cette Amérique mène sa guerre.

Dans l'avion, elle chantait *Happy Birthday* [...]. Elle allait retrouver John Kennedy qui était son amant épisodique. [...]. Bobby Kennedy assiste avec son épouse à la fête organisée par le Parti démocrate, mais J. F. K. est seul. Jackie n'est pas là (p. 306 et 309).

À ce *Gala All Star Show*, Marilyn est attendue, on joue avec elle de son retard, elle ne fait toujours pas son entrée sur scène. En maître de cérémonie, Peter Lawford, le beau-frère de John Kennedy, fait patienter le public et quand Marilyn entre en scène, il annonce : « *The late Marilyn Monroe* » (p. 309). *Late* ne signifie pas seulement retard, mais aussi défunte, feue. « La foule rit dans l'ombre », écrit M. Schneider.

Marilyn a payé le droit d'entrée (mille dollars) pour pouvoir être présente à ce gala du Parti démocrate ; elle porte une robe diamantée finalement cousue sur elle (d'un coût de six mille dollars). Son *Happy birthday Mister president* dure 56 secondes⁴¹. Dans ce laps de temps, elle ne souhaite pas seulement un bon anniversaire au président des États-Unis, elle le remercie et le complimente pour son action politique :

Thanks, Mr President
For all the things you've done
The battles that you've won
The way you deal with US Steel
And our problems by the ton
We thank you so much
*Everybody, happy birthday*⁴².

Elle dira s'enregistrant⁴³ :

41. Ceci se vérifie sur le CD où il figure en clôture de vingt chansons, *Marilyn Monroe, I Wanna Be Loved by You*, Membran Music Ltd, 2006. À rabouter après une petite coupure la première de ces chansons à la dernière, on obtient *I Wanna Be Loved by You Mr President*.

42. *Happy birthday mister president, Marilyn Monroe* sur Abazada.com. Traduction : Merci, monsieur le président / Pour tout ce que vous avez fait / Les batailles que vous avez gagnées / La manière dont vous avez traité avec l'acier US / Et avec tant de nos problèmes / Nous vous remercions tant / Tout le monde, heureux anniversaire.

43. Audible dans le film *Marilyn dernières séances*, film écrit par Patrick Jeudy et Michel Schneider, d'après le roman de ce dernier, production Les Films d'Ici, 2008, diffusé le 29 juillet 2009 par France 2 et Arte France.

J'aurais chanté cette chanson même si ça avait été la dernière chose que je puisse faire au monde.

Le commentateur note :

Elle s'interrompt, puis reprend d'une voix très basse comme longtemps retenue : « Il faut quand même que je vous parle de ma mère. À l'époque, je disais qu'elle était morte pour ne pas dire qu'elle était folle⁴⁴. »

Le président prend la parole d'une voix directe :

Merci ! Je peux maintenant me retirer de la politique après que l'on m'ait chanté un joyeux anniversaire⁴⁵ !

Le président vient de dire en creux le danger qu'une telle *performance* fait courir à sa présidence. Il se trouve que certes J. F. K. est bien fixé, mais ce n'est pas à Marilyn Monroe (comme c'est le cas du D^r Ralph Greenson), c'est à... Fidel Castro⁴⁶ !

Plus tard dans la soirée,

le Président et Bobby entraînent Marilyn dans un coin tranquille où ils ont une conversation animée d'un quart d'heure. Puis on voit Marilyn danser cinq fois au cours de la soirée avec Bobby sous le regard effaré de sa femme, Ethel. Au petit jour, le dimanche, le Président et Marilyn Monroe quittent la fête pour prendre l'ascenseur privé jusqu'au sous-sol de l'immeuble de Krim [Arthur Krim, un magnat du théâtre new-yorkais]. De là, ils traversent le tunnel menant à l'hôtel Carlyle et montent directement dans la suite de Kennedy. Elle ne revit jamais John Kennedy. Après cette nuit, le Président décida de rompre et de nier les rumeurs qui commençaient à circuler sur leur liaison » (p. 310).

Sauvage rupture. Le souci du président était la présidence de ladite plus grande puissance mondiale et sa réélection à cette même présidence, l'année 1964 se profilant. Marilyn aura à constater que la ligne téléphonique qui lui permettait de joindre le président à la Maison Blanche ne répond plus. Elle s'annonçait comme étant « Miss Green ». Sans doute alors qu'une colère inextinguible ne la quitte plus, d'être ainsi laissée tomber. « Ce rejet devait la foudroyer⁴⁷. »

Un Spyglass Doctor

Un jour de l'année précédente, Marilyn alla ouvrir la porte de son *hacienda* à une femme qu'elle ne connaissait pas.

« Bonjour ! dit la dame d'une voix douce. Je m'appelle Eunice Murray. Le D^r Greenson m'a dit que vous m'attendiez. » À la mort de Marilyn, elle raconta qu'elle avait été engagée en premier lieu pour la conduire de son appartement

44. *Ibid.*

45. Notre traduction, même source.

46. « Fidel Castro, c'est l'obsession de John Kennedy, "son idée fixe" comme l'écrit un historien américain », soit T. G. Paterson, "Fixation With Cuba: The Bay of Pigs, Missile Crisis, and Covert War Against Castro", dans *Kennedy's Quest For Victory. American Foreign Policy, 1961-1963*, New York, Oxford University Press, 1989, p. 123-155, cité par André Kaspi, *John F. Kennedy. Une famille, un président, un mythe*, Bruxelles, Complexe, coll. « Destins », 2007, p. 137. Aux antipodes, cette joyeuse notation de Pierre Bergounioux : « Des barbus volubiles et gesticulants sortent des forêts, entrent dans Cuba, inventent, cigares au bec, une version juvénile, rieuse, tropicale du socialisme », dans P. Bergounioux, *Deux querelles*, Nantes, Éd. Cécile Defaut, 2009, p. 57.

47. Sandra Shevey, *Le Scandale Marilyn [The Marilyn Scandal, 1987]*, traduit de l'américain par Denis Authier, Paris, Presses de la Renaissance, 1989, p. 34.

au cabinet du psychiatre et la ramener, répondre à la porte et au téléphone et faire l'entretien et le ménage. En fait, Murray était infirmière psychiatrique de formation et Greenson l'avait placée auprès de Marilyn pour surveiller son comportement. Whitey Snyder, le maquilleur de Marilyn, la considérait comme une dame très étrange, qui chuchotait sans arrêt. Chuchotait et écoutait. Elle était tout le temps là, et répétait tout au docteur. Elle avait elle-même une fille prénommée Marilyn et s'adressait à sa patronne en l'appelant par ce prénom. Marilyn, elle, l'appela toujours Mrs Murray (p. 234).

Pour Marilyn le départ de E. Murray finit par s'imposer, elle le dit au micro de son magnétophone, le problème est devenu sérieux :

Mais venons-en à quelque chose de sérieux, Docteur. Je veux que vous m'aidiez à me débarrasser de Murray. [...]. Elle gagnerait une fortune en déballant ce qu'elle sait et elle en sait beaucoup trop. [...]. Docteur, en vérité, *elle et moi, nous ne nous aimons pas* [nos ital.]. Je ne supporte pas l'insolence et l'irrespect qu'elle manifeste chaque fois que je lui demande quelque chose⁴⁸.

La grossièreté du procédé greensonien (le) confond. Marilyn contra cette forme de gouvernance *intra-muros*, E. Murray eut à préparer ses valises.

Dans sa représentation graphique de son affiliation freudienne dont il occupe le centre... (nous reproduisons ce schéma de la p. 510, *infra* p. 53), R. Greenson ne mentionne pas le nom de E. Murray, la pièce à demeure du Docteur dans sa partie d'échec(s), qui mieux que les microphones dont *l'hacienda* de Marilyn était par ailleurs truffée, prolongeait les yeux et les oreilles du D^r Greenson. Marilyn emmurée chez elle par un agent auxiliaire de son psychanalyste.

Agent de la Star sur les plateaux de la Twentieth Century Fox Film Corporation

Ce n'est pas tout.

Greenson exerçait une influence de plus en plus prenante sur Marilyn, dont la dépendance à son égard ne cessait d'augmenter. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'immiscer aussi dans sa vie professionnelle. Aidé de son beau-frère, Milton Rudin, le nouvel avocat que Marilyn venait d'engager, il endossa le rôle de manager, promettant même à la Fox de « livrer » Marilyn sur le plateau du studio à l'heure dite, garantissant ses interprétations et organisant d'autres négociations en son nom. [...] De plus, Greenson se mêlait d'un domaine qui échappait à sa compréhension. À l'époque de ses négociations avec la Fox, le psychiatre comprit bien qu'il devait se tourner vers les cadres du studio. Une personne assistant à une réunion clé écrivit dans des notes : « Le psychiatre ne voulait pas que nous le prenions pour son Pygmalion mais, dans le même souffle, il reconnaissait que lui, en fait, était capable de la persuader de faire tout ce qu'il voulait. J'ai observé qu'apparemment, poursuit l'auteur des notes, c'était donc lui qui déciderait [...] des scènes qu'elle tournerait ou ne tournerait pas, des bonnes ou des mauvaises prises, et de toutes les autres décisions d'ordre créatif qui devaient être prises... Le D^r Greenson semblait être prêt à assumer la responsabilité de l'ensemble du domaine artistique. » De fait, le psychiatre proposa même d'aller en salle de montage, si cela s'avérait nécessaire⁴⁹.

48. M. Smith, *Victime...*, *op. cit.*, p. 201.

49. *Ibid.*, p. 238.

Un psy partout tout autour de Marilyn, courant après elle, délaissant donc le champ freudien et ses bornes ; un psy inter-esse. Greenson en *factotum*, étant déjà « *Greenson himself as a key player*⁵⁰ ».

Comment on fabrique un « amour mort »

Au détour de l'évocation de la relation Marilyn/Greenson, le roman glisse ceci à son lecteur, mine de rien : « la psychose est une faillite de l'amour, un amour mort » (p. 367). D'où vient cet énoncé ? Il vient au romancier de « notes » publiées d'une conférence de Jacques Lacan faite aux États-Unis fin 1975, dans lesquelles on peut lire ceci :

Il est certain que je suis venu à la médecine parce que j'avais le soupçon que les relations entre homme et femme jouaient un rôle déterminant dans les symptômes des êtres humains. Cela m'a progressivement poussé vers ceux qui n'y ont pas réussi, puisqu'on peut certainement dire que la psychose est une sorte de faillite en ce qui concerne l'accomplissement de ce qui est appelé « amour »⁵¹.

Une « faillite » dans « l'accomplissement » peut se lire, non comme une abolition de l'amour, mais comme une faille dans la complétude amoureuse (laquelle n'existe pas). Le romancier s'oriente autrement et pose un signe égal entre « faillite de l'amour » et « amour mort » ! Le lieu de cette équation du romancier réside ailleurs. Dans la transcription par J.-A. Miller de la séance du séminaire du 31 mai 1956 sur les psychoses. Dans la publication de ce séminaire, on lit :

À quoi tient la différence entre quelqu'un qui est psychotique et quelqu'un qui ne l'est pas ? Elle tient à ceci, que pour le psychotique une relation amoureuse est possible qui l'abolit comme sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre. Mais cet amour est aussi un amour mort⁵².

On aura noté que, sous la plume du romancier, le « aussi » a sauté. La sténotypie de cette même séance donne ceci :

C'est dans cette relation à un Autre, dans la possibilité de la relation amoureuse, en tant qu'elle est abolition du sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre, en tant que cet amour est aussi mort, que gît le problème, la distinction, la différence entre quelqu'un qui est psychotique et quelqu'un qui ne l'est pas⁵³.

Alors l'amour serait-il mort dans les psychoses ?

Au contraire, écrit Jean Allouch, il [Lacan] parle clairement à ce propos d'une « possibilité de la relation amoureuse » portant, sur un objet bien défini : l'« hétérogénéité radicale de l'Autre ». Autrement dit, le psychotique aime l'Autre en tant qu'Autre. Cet amour est vivant⁵⁴.

50. L'expression est de Douglas Kirsner : "Politics Masquerading as Science: Ralph Greenson, Anna Freud, and the Klein Wars", *Psychoanalytic Review*, vol. 92, n° 6, p. 907-927, p. 926.

51. J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », conférence à la Yale University, Kanzer Seminar, 24 novembre 1975, *Scilicet*, 1976, n° 6/7, p. 16.

52. *Id.*, *Le Séminaire*, livre III : *Les Psychoses*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1981, p. 287.

53. Citation reprise de J. Allouch, *Remarques sur les transcriptions des séminaires, conférences et interventions orales de Jacques Lacan*, document de travail proposé aux participants du colloque « Du Séminaire aux séminaires. Lacan entre voix et écrit », site Edipe, Paris, les 26 et 27 novembre 2005, tiré à part sous forme de livret, 40 pages, ici p. 27.

54. *Ibid.*

M. M. aime J. F. K. président des États-Unis. Son amour est vivant. Le sujet aboli est le sujet en tant que divisé – c'est cette division même qui est abolie –, division dont la psychanalyse est une voie de réalisation.

Si cette thèse (non lacanienne) devait être retenue, la condition de possibilité d'un abord psychanalytique des psychoses tombant, la psychanalyse n'aurait plus qu'à laisser tomber les fous⁵⁵. Conjeturons que l'amour de M. M. pour J. F. K. est un amour vivant dont l'intensité ne trouve pas, pour elle, sa règle du jeu. Il est vrai aussi que le président était un feu froid.

« *On lui fait savoir qu'elle ne doit plus s'occuper des frères Kennedy*⁵⁶ »

Un autre romancier nous fait connaître – par les souvenirs attribués à Clyde Tolson (1932-1972), numéro deux du FBI et amant de son directeur John Edgar Hoover –, la teneur d'un entretien entre celui-ci et le président des États-Unis, le 22 mars 1961 :

Je vais être franc, monsieur le Président. Votre frère [Robert] n'a aucune idée précise des liens qui vous unissent, vous et votre père [Joseph P. Kennedy (1888-1969)⁵⁷], au grand patron de la pègre, j'ai nommé Sam Giancana. Je ne me permettrai pas de juger sur le fond. [...]. Votre père a sollicité l'aide de Giancana pour favoriser votre élection dans l'Illinois et la Virginie-Occidentale. L'Italien s'en vante. [...]. Et puisque j'en suis aux confidences, je ne crois pas inutile de vous prévenir que nos écoutes révèlent des liens que vous entretenez avec des jeunes femmes dont vous êtes tout à fait libre d'apprécier l'amitié, ce qui ne me dérange en rien sauf que, s'agissant de Judith Campbell, il est patent que cette femme est la maîtresse de Giancana, de Rosselli et peut-être de Sinatra à l'occasion. Lesquels ne font pas mystère de cette complicité que vous partagez, ni de la rumeur grossissante alimentée par la très ravissante mais « oh combien » instable Marilyn Monroe *qui se répand comme les eaux d'un barrage* [nos ital.] dans une plaine inondable sur *l'amour irraisonné* [nos ital.] qu'elle porte au président des États-Unis. Je pense qu'il est du devoir du directeur du FBI de vous avertir des menaces qui pèsent sur votre présidence.

– Et sur ma personne ?

– Je n'ai rien de tangible⁵⁸.

Lisons Marilyn s'enregistrant évoquant le président :

Marilyn Monroe est un soldat. *Son commandant en chef est l'homme le plus grand et le plus puissant du monde* [nos ital.]. Le premier devoir d'un soldat est d'obéir à son commandant en chef. Il ordonne, « Faites ceci », et on s'exécute. Il ordonne,

55. Pour une étude détaillée de l'affirmation (contre S. Freud) de l'existence du transfert dans les psychoses et de la spécificité du transfert dans les psychoses, voir J. Allouch, « Vous êtes au courant, il y a un transfert psychotique », *Littoral*, « Identité psychotique », 1986, n° 21, p. 89-110.

56. Voix *off* dans *Marilyn dernières séances*, film précité.

57. Sur le parcours atypique de ce « brillant homme d'affaires » d'origine irlandaise et « père fondateur » du clan Kennedy inculquant à ses fils le sens de l'image et du *look*, faisant fortune à Hollywood entre 1926 et 1930, l'article de Claudine Mulard « Comment Joseph Kennedy s'est enrichi à Hollywood » à propos du livre de Cari Beauchamp, *Joseph P. Kennedy Presents His Hollywood Years* (Knopf, 2009), *Le Monde des livres* du 3 juillet 2009, p. 8. Et aussi A. Kaspi, *John F. Kennedy...*, *op. cit.*, p. 40-44. Sur ses propres ambitions présidentielles reportées sur ses fils, *ibid.*, p. 43.

58. Marc Dugain, *La Malédiction d'Edgar* [2005], Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2006, p. 308, 310-312.

« Faites cela », et on s'exécute. Cet homme va changer notre pays. Plus aucun enfant n'aura faim. Plus personne ne dormira dans la rue et ne fouillera les poubelles pour se nourrir. Les gens qui n'en ont pas les moyens bénéficieront d'une bonne couverture médicale. Les produits industriels seront les meilleurs du monde. Non, je ne suis pas dans l'utopie, qui n'est qu'une illusion, mais il va transformer l'Amérique d'aujourd'hui comme F.D.R. [Franklin D. Roosevelt] l'a fait dans les années trente. *Vous n'avez pas l'impression que c'est moi qui parle, hein ? Vous avez raison* [nos ital.]. Et il fera pour le monde ce qu'il fait pour l'Amérique : il y apportera des changements positifs. Je vous l'affirme, docteur, quand il aura accompli sa tâche, il prendra place aux côtés de Washington, Jefferson, Lincoln et F.D.R. parmi nos plus grands présidents. Je suis contente qu'il ait Bobby. C'est comme dans la marine. Le Président est le capitaine et Bobby son commandant en second. Bobby ferait absolument n'importe quoi pour son frère. *Et moi aussi. Je ne le mettrai jamais dans l'embarras* [nos ital., le dire n'est pas bon signe⁵⁹]. Aussi longtemps que je garderai ma mémoire, John Fitzgerald Kennedy y restera gravé⁶⁰.

La ligne « préside en ciel » flambe.

Au lendemain de la rupture avec la Fox, la presse américaine flatte Marilyn, prenant son parti, en faisant référence au président des États-Unis, le cinquième du nom, et titrant en ces termes : « *Monroe Doctrine of Self-Determination Irks 20th Execs*⁶¹ ». Marilyn déjà présidente. Cette confiance faite par Marilyn au journaliste W.J. Weatherby à New York, immédiatement après son renvoi de la Fox, la place hors jeu d'une subjectivation qui trouverait sa limite :

– Moi, on ne me la fait pas, reprit-elle. J'ai connu ça, la panique d'être une perdante. J'ai vu ça dans les yeux de Betty Grable, une star en son temps. [...].
 – Tu n'écriras rien de ce que je te dis, n'est-ce pas ? Je vais peut-être me marier moi aussi. Le problème est qu'il est marié pour l'instant. Et il est célèbre ; nous ne pouvons nous voir que dans le plus grand secret.
 Elle ajouta que son amant était dans la politique. À Washington (p. 361-362 et 364).

On s'est fait expressément l'écho du désir de Marilyn de devenir la *First Lady*⁶². Diaphane, Marilyn atteignant à la transparence de l'être à la Maison Blanche, répandant le progrès tout autour d'elle de par le monde ? Mais, sur ses bandes magnétiques, elle aura prévenu :

Un poète anglais le décrit mieux que moi : « *Le ciel ne connaît pire tempête que l'amour transformé en haine et l'enfer ne connaît pire furie qu'une femme méprisée.* » La plupart des gens attribuent à tort cette citation à Shakespeare. En fait, elle est de William Congreve. C'est moi, Marilyn Monroe, l'érudite⁶³.

59. La suite semble le confirmer, voir M. Dugain, *La Malédiction d'Edgar*, op. cit., p. 356-360.

60. Cité par M. Smith, *Victime...*, op. cit., p. 219-210. Cet extrait n'est pas cité dans le roman.

61. Lisible dans le DVD *Marilyn Monroe: The Final Days*, produit par Prometheus Entertainment, 2001, Twentieth Century Fox Film Corporation. Traduction : « La doctrine Monroe de l'autodétermination contrarie les dirigeants de la Fox ».

62. François Forestier, *Marilyn et JFK*, Paris, Albin Michel, 2008, p. 173, 216-217, 219, 244, 256. Sur le « rêve » de Marilyn, Paul-Jean Franceschini, *John F. Kennedy, Marilyn Monroe, la liaison dangereuse*, Paris, Acropole, 1999, p. 88. Récemment, *Paris-Match* (n° 3140 du 23 au 29 juillet 2009) couvrait un reportage à New York titrant : « CARLA First Lady à Paris et Rock Star à New York » (p. 29 sq.).

63. M. Smith, *Victime...*, op. cit., p. 204.

Si elle ne le précise pas, Marilyn invite son auditeur – et aujourd’hui son lecteur – à s’arrêter sur le titre de la pièce de théâtre de W. Congreve (1670-1729), d’où sont effectivement tirés ces deux vers :

*Heav’n has no Rage, like Love to Hatred turn’d,
Nor hell a Fury, like a Woman scorn’d.*

Soit : *The Mourning Bride* (1697⁶⁴), « La jeune mariée endeuillée ». C’est l’inferral sur-régime de l’*hainamoration*.

Il y a une thèse dans ce livre

Il y a dans ce livre une thèse ; elle est dite dès les premières pages en termes généraux :

[la] rencontre de Roméo [la sœur jumelle de Greenson se prénomme... Juliette] et de Marilyn fut la répétition de celle de la psychanalyse et du cinéma : chacun avait partagé la folie de l’autre (p. 32).

On retrouve la thèse plus précisément formulée deux cents pages plus loin dans ces propos attribués au cinéaste John Houston :

« Chacun sans le savoir se fait *metteur en scène* de l’autre. Chacun joue le rôle de ce qu’il ne savait pas être : lui un artiste, elle une intellectuelle. Chacun est finalement devenu le rêve de l’autre. *Avant de se rencontrer et hors de leur rencontre ni l’un ni l’autre n’était fou ; ensemble ils le deviennent* » (p. 233, nos ital.).

Cette dernière phrase mise en italique est la phrase du roman. Plus loin encore :

Comment écrire cette sorte d’amour dans lequel chacun dévoilait ce qu’il ne savait pas qu’il était [lui un artiste, elle une intellectuelle] ? Il arrive qu’on en meure (p. 249).

La conséquence – en mourir – est dite brutalement, sans cheminement. La thèse se précise encore : « *Une sorte de folie amoureuse à deux* avait résulté de leurs relations toujours plus intimes » (p. 249-250, nos ital.).

« Une sorte de folie amoureuse à deux » – cette seule phrase évoque, et dès lors convoque, la tradition aliéniste du XIX^e siècle, puisque c’est à elle que revient d’avoir isolé ladite « folie à deux », mots que le roman repère comme en passant, dans un propos tenu par Milton Wexler à son « collègue » Greenson, le 8 août 1962 (plus de deux cents pages plus loin dans le roman, p. 462).

En France, les premiers travaux sur la folie à deux ont vu le jour dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en 1859 avec des observations de Moreau de Tours, en 1860 avec Baillarger, en 1873 avec le mémoire sur *La Folie à deux ou Folie communiquée* des D^{rs} Ch. Lasègue et J. Falret présenté à la Société médico-psychologique⁶⁵. Dans ses *Quelques exemples de folie communiquée*, Baillarger souligne :

64. Ces mots de Zara (acte III, scène 1) peuvent aussi se traduire par : « Le ciel ne connaît pas de rage comparable à celle d’un amour qui a viré à la haine, ni l’enfer de furie comparable à une femme rejetée ». W. Congreve, *The Mourning Bride. A Tragedy*, The Third Edition, London, Printed for Jacob Tonfon, 1703 ; réimpression en fac-similé à La Vergne (TN, États-Unis), par Kessinger Publishing, 2009.

65. Textes publiés par la revue *Littoral*, « L’assertitude paranoïaque », 1982, n° 3-4, p. 113-134, dossier constitué par E. Porge.

La folie n'a pas éclaté simultanément chez les deux malades, mais qu'elle a été antérieure de plusieurs mois chez l'un des deux, et qu'elle s'est ensuite peu à peu communiquée à l'autre. [...] Dans une autre circonstance, j'ai vu le mari devenir aliéné sous l'influence et par l'effet de la pression que sa femme exerçait sur lui⁶⁶.

Dans leur mémoire, Lasègue et Falret distinguent « deux termes entre lesquels il s'agit d'établir une équation : d'une part, le malade actif ; de l'autre, l'individu réceptif qui subit, sous des formes et à des degrés divers, son influence⁶⁷ ». La doctrine est ici celle de la contagion de la folie – la folie communiquée n'est qu'un cas particulier de l'imitation (si chère à Gabriel Tarde), pour un Marandon de Montyel (1888).

Déplions. On lit donc qu'ils ne sont pas devenus fous l'un de l'autre, elle folle de lui, lui fou d'elle, mais que l'un par l'autre, *ensemble*, ils sont devenus fous. Quelque chose en chacun d'eux a rendu l'autre fou. Pour elle sa qualité d'intellectuel à lui, pour lui sa qualité d'artiste à elle, chacun possédant le trait (*l'agalma* lu par Lacan chez Platon) que l'autre recherchait. Folie en séduction réciproque, chacune se fondant chez l'autre en un trait dont cet autre serait porteur et inducteur. Pour qualifier cette thèse, il faudrait inventer l'appellation de *folie hétérosynagalmatique*. *L'agalma* dont Marilyn serait porteuse pour Ralph serait les images qu'elle lui semble présenter, *l'agalma* dont Ralph serait porteur pour Marilyn serait les mots qu'il lui semble maîtriser ; à elle les images qui le fascineraient, à lui les mots qui la séduiraient⁶⁸. Conduction et séduction réciproques, *simultanées* aussi, dans ce cas la thèse a une dimension « régis-side⁶⁹ ».

Hors « roman », se confiant au pieux magazine *Elle*, M. Schneider ne recule pas devant cette déclaration :

Eh bien, même s'il n'a pas couché avec elle, Greenson s'est laissé rendre fou par cette pauvre névrosée [*sic* !] de Marilyn⁷⁰.

Romancier chez Grasset, psychanalyste pour *Elle*, M. Schneider se retourne contre Marilyn. Serait-il devenu fou par Marilyn le Dr Greenson ? Il ne nous semble pas. *Fixé* à elle certainement⁷¹. Il l'entoure de ses conseils, de sa femme, de ses deux enfants, de sa belle-famille, court après, la fait garder.

66. Revue *Littoral*, « L'assertitude paranoïaque », art. cité, p. 114.

67. *Ibid.*

68. M. Schneider, « La petite fille aux images » [il s'agit de Marilyn], *Le Magazine littéraire*, « Truman Capote, une icône américaine », 2007, n° 460, p. 50-54. Y aurait-il eu « le petit garçon aux mots » ? Cette formulation-ci pour le primat du symbolique. Dans un livre précédent, M. Schneider affirme pour finir que le seul amour qui vaille est « l'amour des mots ». C'est une formulation exacte du primat du symbolique, voir M. Schneider, *Voleurs de mots. Essai sur le plagiat, la psychanalyse et la pensée*, Paris, Gallimard, coll. « Connaissance de l'Inconscient » [on aura noté le I majuscule gras], 1985, p. 389.

69. E. Régis, « La folie à deux ou folie simultanée », *Littoral*, *op. cit.*, extraits, p. 117-125.

70. « Le cas Marilyn », bref entretien avec M. Schneider, précédé de « Sur le divan [décidément on l'y voit], l'amour rend fou », E. Weissman interroge L. de Urtebey et M. Lauret, *Elle* du 16 octobre 2006.

71. « Freud nomme “prégénital” le stade oral ou anal du développement de la libido précisément pour les dire sexuels, pour transcrire le fait que leur objet, sein ou excrément, est toujours déjà phallicisé. Une fixation anale n'est pas une fixation à l'excrément mais au phallus excrémental », écrit J. Allouch, « So what ? (Remarques sur l'hainamoration comme issue de l'analyse didactique) », *Littoral*, « L'hainamoration de transfert », 1985, n° 15-16, p. 29-39, p. 36.

Le « roman » donne les marques de l'agrippement du docteur à Marilyn Monroe. Les entretiens [le roman dit « les séances », il nous semble qu'il s'agit de longs moments passés ensemble, soit de (très) longues conversations⁷²] avec R. Greenson commentent au début de l'année 1960. « Il la voyait de plus en plus souvent, quotidiennement, voire davantage. *Il la traitait chez elle et la recevait chez lui [...]*⁷³ » (nos ital., il faut lire chez elle comme psychiatre prescripteur de médicaments et dispensateur d'injections et chez lui comme psychanalyste ; l'homme aux deux titres et plus encore). Il y a plus : « Le psychanalyste commença à annuler régulièrement ses rendez-vous avec d'autres patients à son bureau de Roxbury Drive et à se précipiter chez lui pour rencontrer en privé Marilyn » (p. 232). Le psychanalyste se consacrant à la seule brebis égarée du troupeau, n'ayant plus d'yeux que pour elle. Cette focalisation relève de la version pastorale de la psychanalyse.

D'un pamphlet

Un détour par un essai de M. Schneider est instructif pour la lecture de la thèse de son roman. Cet essai pourrait avoir pour titre « *Manifeste pour la différence sexuelle*⁷⁴ », certes son signataire (manifestement excédé) ne saurait être soupçonné d'une « envie de pénal » (Ph. Murray) portant à faire punir les auteurs d'atteintes aux « bonnes mœurs ». Mais ayant tourné le dos à Lacan et à son énoncé sur l'inexistence du rapport sexuel, ainsi qu'au dernier Foucault problématisant une *déssexualisation du plaisir*, ce texte plaide de manière ininterrompue pour ledit rapport (hétéro)sexuel, allant même jusqu'à écrire : « Je pressens une grande tristesse dans une humanité débarrassée du rapport sexuel⁷⁵. » En faisant de ladite différence des sexes la différence des différences⁷⁶, c'est explicitement que ce pamphlet pose que le rapport sexuel repose sur la différence des sexes⁷⁷. Prendre ce temps de tant de défense, ferrailant ici et là et encore ici, surprend d'autant plus qu'une lecture attentive du même Foucault aurait permis de prendre au sérieux cette simple remarque, que s'agissant de ce que les Nord-Américains appellent *coming out*, « le programme doit être vide » (*DE*, IV, [1981], n° 293). Se lit mieux alors cette autre confidence faite à la presse à propos de Marilyn et de son « psychiatre-psychanalyste » selon laquelle « les mots et les images se croisent et chacun épouse [nos ital.] les symptômes de l'autre⁷⁸ », une his-

72. Où se mesure la portée de l'invention lacanienne des séances ponctuées, faisant tomber l'engagement contractuel d'un temps de la séance fixé à l'avance et donc dû.

73. M. Smith, *Victime...*, op. cit., p. 237.

74. M. Schneider, *La Confusion des sexes*, Paris, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2007. Page 85, un magnifique *lapsus calami* : « [...] sauf exception, garçons et filles portent le nom de leur père, mais que seuls les seconds [*sic*], devenus pères, le transmettent [...] ». Donc les filles « seconds » de garçons toujours et déjà *prem's*. Dans ce pamphlet, ce rapport de prééminence fait la prééminence du rapport.

75. Cette écriture laisse échapper qu'il y a là quand même un embarras avec ce dit rapport, impossible à écrire selon Lacan et ses élèves. Ainsi, M. Schneider écrit encore : « Le jour où entre les sexes [ce nom de l'intersubjectivité qui fait que l'attribution du Prix Interallié va comme bague au doigt] tout malentendu serait dissipé, toute différence abolie, tout conflit évité, sera un jour de deuil » (p. 126). D'abord remarquons que dit en ces termes, ce risque est nul, ensuite c'est la moderne « sexualité » (ce mot sucré disait Lacan) qui est le lieu du malentendu. D'où aussi le titre de la revue qu'on lit.

76. *Ibid.*, en toutes lettres, p. 123.

77. *Ibid.*, p. 122.

78. Entretien de M. Schneider sous le titre « Marilyn et son psy, "une folie à deux" », *Le Journal du dimanche* du 27 août 2006, propos recueillis par M.-L. Delorme.

toire à deux, une rencontre à deux. On songe ici au concept de « scène du Deux » monté en épingle par le philosophe Alain Badiou dans ses textes sur l'amour⁷⁹.

Deux, trois, quatre

Mais si la folie de Marilyn est prise dans le fil de trois générations – où l'on retrouve le *tres faciunt insaniam* dont J. Lacan donne l'indication (non la formule) en soulignant une observation qu'il dit pertinente de D. Cooper, « que pour obtenir un enfant psychotique, il y faut au moins le travail de deux générations, lui-même en étant le fruit à la troisième⁸⁰ » –, alors la thèse d'un isolat d'une folie à deux à partir d'un deux hétérogène, fait d'une conduction / séduction « hétérosynagalmatique », écrivions-nous, ne tient plus. Or, on a montré que la folie à deux n'est pas à deux. Il reste même « anguille sous roche⁸¹ » au moment où Lacan reprend la problématique de la folie à deux.

Au moins depuis la publication du livre de Francis Dupré sur le double crime des sœurs Papin (Érès, 1984), il était possible d'être averti que ladite folie à deux est mal dite puisqu'elle est à... trois, au moins (Clémence la mère, Christine et Léa les sœurs, avec un sinthome, Emilia, sœur aînée des deux précédentes). Poursuivant peu après l'étude de ce cas avec le chiffrage de 1975 de J. Lacan, Jean Allouch se demande si on n'est jamais possiblement fou qu'à *trois au moins*, et avec un sinthome⁸². Dans *Marguerite ou l'Aimée de Lacan*, étude critique de la thèse de médecine de J. Lacan (1932), J. Allouch reprend cette monographie du cas « Aimée » à partir de la chaîne borroméenne de trois nœuds de trèfle liant trois paranoïaques et un *sinthome* (non paranoïaque), lui aussi écrit avec un nœud de trèfle dès lors quatrième (séminaire de Lacan du 16 décembre 1975⁸³). Remarquons au passage ce trait, le fils de Marguerite, Didier Anzieu, était encore atteint – très exactement frappé – *trente et une* années plus tard, par l'attentat du 18 avril 1931 par quoi sa mère, pas sans valse hésitation, frappa d'un

79. Dans le plus court et le dernier en date de ses textes sur l'amour : « Aimer sans aliénation ? » (à propos de J.-P. Sartre) pour *Le Nouvel Observateur*, « Les philosophies de l'amour », n° 2334 du 30 juillet au 5 août 2009, p. 12. Jean-Luc Marion (à propos de saint Augustin), « Je ne peux qu'aimer » (p. 10) ; on lira de J.-L. Marion, *Le Phénomène érotique* (Grasset, coll. « Figures », 2003). Depuis la rédaction de cette note, A. Badiou a publié avec N. Truong un *Éloge de l'amour* [titre repris de J.-L. Godard], Paris, Flammarion, coll. « Café Voltaire », 2009.

80. J. Lacan, « Discours de clôture des journées sur les psychoses chez l'enfant », 22 octobre 1967, texte d'abord publié dans la revue *Recherches* en 1967, puis dans *Enfance aliénée*, Présentation par Maud Mannoni, Paris, UGE-10/18, 1972, p. 295-306, p. 297. Repris sous un autre titre... dans J. Lacan, *Autres écrits* [rassemblement de textes sous ce titre choisi par J.-A. Miller], Paris, Éd. du Seuil, 2001, p. 361-369, p. 362. Pour la formule et son dépliement, Jean Allouch, « *Tres faciunt insaniam* », *Littoral*, « De SIR », 1987, n° 22, p. 81-93.

81. Jean Allouch, *Marguerite, ou l'Aimée de Lacan*, Postface de Didier Anzieu [1990], 2^e éd. revue, corrigée et supplémentée, Paris, EPEL, 1994, p. 446. Voir chapitre 13, « Marguerite sachante ». Dans cet ouvrage est lové un Traité de *spychanalyse* avant la lettre.

82. *Id.*, « Une voie royale pour l'abord des psychoses ? », *L'Information psychiatrique*, « À propos des sœurs Papin », 1987, vol. 63, n° 7, p. 881-890, p. 890. Est notamment montrée la co-présence des deux prototypes dits de folie à deux, le type folie communiquée de Christine à Léa, la première étant l'élément inducteur ; le type simultané entre Clémence et Christine, au sens moins de co-délires que de délires enchaînés (p. 888 et 889).

83. J. Lacan, *Le Sinthome, 1975-1976*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 45-57.

coup de couteau, à cran d'arrêt, Huguette ex-Duflos. C'est ce coup qui, nous semble-t-il, reste lisible dans ce fait de la création par lui en 1962 du... CEFFRAP⁸⁴ !

Nous avançons que la mère, Della, sa fille, Gladys et sa petite-fille Norma Jeane, la future Marilyn, ou la grand-mère maternelle, la mère et sa fille – trois Monroe – sont situables sur une chaîne borroméenne à trois nœuds de trèfle, la quatrième personnalité support d'un symptôme névrotique étant ce Saint Homme Officiel qui s'est hissé avec art-dire et ardeur sur la scène de l'Histoire états-unienne le 20 janvier 1961, soit John Fitzgerald Kennedy, après James Monroe. Le jour de son intronisation à la présidence, il commence sa journée par une messe⁸⁵. Après avoir prêté serment devant les Américains et devant Dieu Tout-Puissant, le nouveau président prononce son discours à l'adresse du monde. Ce sera la fameuse « nouvelle alliance pour le progrès » adressée aux républiques sœurs de l'Amérique latine, « pour aider les hommes libres et les gouvernements libres à repousser les chaînes de la pauvreté ». Promesses et aussi menaces à peine voilées : « Que les autres puissances sachent bien que notre continent entend rester maître en sa demeure. » Cette phrase dit la « Doctrine Monroe » de son illustre prédécesseur. *A priori*, à Marilyn le monde du spectacle, à J. F. K. le spectacle du monde et les « jeux » de la guerre (ce mot presque doux de ne quasiment rien dire ce qu'il recouvre).

Sa modélisation de la *Working Alliance*, ne laissa aucune chance au mondain D^r Greenson de se faire *sinthome* de Marilyn. Il était en deçà de se tenir sur la ligne de feu « préside en ciel » qui couvrait déjà de mère à fille. Ligne que J. F. K. l'aimé, en devenant président, venait incarner là où le président James Monroe faisait support antérieur. Rappelons cette notation du séminaire *Le Sinthome* selon laquelle si « une femme est un sinthome pour tout homme, il est tout à fait clair qu'il y a besoin de trouver un autre nom pour ce qu'il en est de l'homme pour une femme, puisque justement le sinthome se caractérise de la non-équivalence. On peut dire que l'homme est pour une femme tout ce qu'il vous plaira, à savoir une affliction pire qu'un sinthome ; vous pouvez bien l'articuler comme il vous convient : un ravage même⁸⁶ ». J. F. K. l'homme-ravage pour Marilyn. C'est à cette appréciation que conduit, nous semble-t-il, l'abord de Marilyn par *Le sinthome* via *Marguerite*.

S'installer en freudienne « filiation »

Le « roman » se poursuit après la mort de Marilyn. En 1978, le D^r R. Greenson fait ce constat qui le trouble :

84. Voir *Marguerite*, p. 198-202 et p. 387-394. Nous écrivons CEFFRAP quasiment comme il figure dans le dépliant du programme des activités pour 1986-1987 spécialement en page 2 (en gros caractères gris), sigle à translittérer sous lequel on lit « Fondateur : Didier Anzieu ». Sur cette fondation du Cercle d'études françaises pour la formation et la recherche active en psychologie, voir D. Anzieu, *Une peau pour les pensées*, entretiens avec G. Tarrab, Paris, Clancier-Guenaud, coll. « Psychoppée », 1986, p. 103-104. Références théoriques pour ce qui faisait figure de « psychanalyse groupale », S. Freud pour son essai *Psychologie collective et analyse du Moi* (ainsi cité). Mais « C'est Mélanie KLEIN qui nous a tiré d'affaire » (p. 104). Mais là ni calin, ni cadeau, ça frappe !

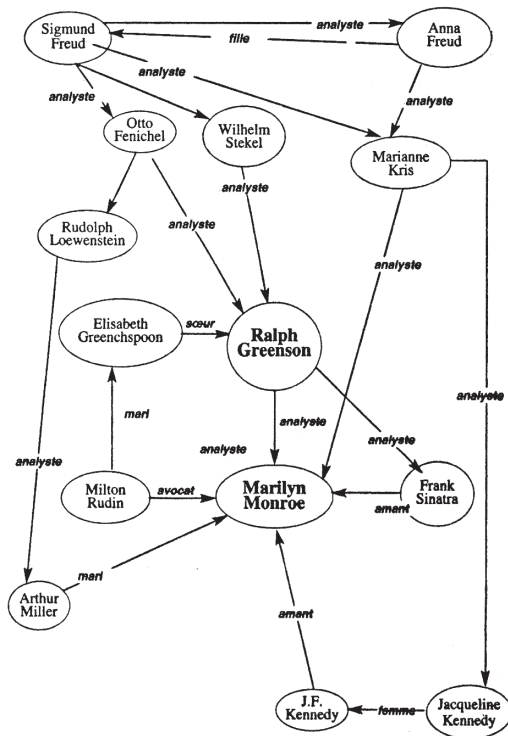
85. A. Kaspi, *John F. Kennedy...*, *op. cit.*, p. 26-27. Le discours de J. F. K. est traduit *in extenso* p. 27-30. « Juste après celui de George Washington en 1793, c'est le plus court de toute l'histoire des États-Unis », précise A. Kaspi (p. 27).

86. Séance du 17 février 1976, transcription lisible sur le site de l'ELP, rubrique Bibliothèque « Pas tout Lacan ».

Marilyn fut analysée par Marianne Kris, qui avait auparavant été analysée par Anna Freud, qui analysa aussi Marilyn brièvement [que sait-on de cette brièveté ?]. Anna Freud avait été analysée par son père, qui avait aussi été l'analyste de Marianne Kris, d'Otto Fenichel et de Wilhelm Stekel. Ces deux derniers ont été mes analystes et je suis donc doublement « petit-fils de Freud ». Fenichel a été l'analyste de Rudolf Loewenstein, lui-même analyste d'Arthur Miller [il fut aussi celui de J. Lacan], le troisième mari de Marilyn. Moi-même j'étais l'analyste de Frank Sinatra, son amant. C'est dans ce milieu que Marilyn a été analysée (p. 512-513).

Milieu... oui. On aura lu qu'à partir de ce constat, R. Greenson conclut à son « auto-adoub(l)ement » filial, pour ainsi écrire, à partir de S. Freud, « père fondateur de la psychanalyse » pour reprendre ici une expression qui est devenue courante. À ce compte, qui fait titre en filiation, Jacques Lacan est très exactement l'arrière-petit-fils de S. Freud analysant O. Fenichel, analysant R. Loewenstein, analysant J. Lacan. Il revient à J. Allouch d'avoir noté que Lacan mit fin à ce mythique enchaînement – celui du psychanalyste mis en présence du maître premier (cette formulation doit au Foucault de *L'Herméneutique du sujet*) par l'invention même du moment et du dispositif dit de la passe⁸⁷. De cette généalogie en freudisme, R. Greenson n'aura pu choir.

R. Greenson est à ce point fasciné par cette généalogie qu'il finit par en tracer un schéma (p. 510).



Le schéma de Ralph Greenson

87. J. Allouch, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, EPEL, 2007, p. 30 et 31.

Dans une note retrouvée après sa mort⁸⁸, probablement datant de la fin de l'été 1978, il écrit « qu'il y a des choses qu'on ne comprend qu'en les représentant » (p. 511). Traçant cette représentation, le lecteur est frappé de ce que le nom de *Ralph Greenson* occupe *le centre* de cette représentation graphique, pas moins... celui de Marilyn Monroe étant situé en dessous du sien, une flèche va de lui à elle, *sans réciprocité*. Ce sont aussi les deux seuls noms propres qui figurent en caractère gras, dominant ainsi tous les autres noms dont celui de Sigmund Freud situé en haut à gauche. Au plus bas du schéma, dans un petit caractère est écrit : J. F. Kennedy. Le président des États-Unis d'Amérique est compté pour quantité négligeable. C'est au point que, dans ce schéma qui comporte quatorze noms propres, il est *le seul* dont le prénom ne soit pas écrit en toutes lettres, l'initiale semblant suffire. Certes cette toile arachnéenne de la grande famille de S. Freud pouvait enserrer Marilyn *via* R. Greenson, il se pourrait aussi que ces fils arachnéens fussent inconsistants au regard de ce qui brûlait (en) Marilyn. Son amour pour J. F. K. Côté Greenson, le freudisme comme filiation, adoptive⁸⁹, n'offrait qu'un devenir filial. Tel fut la carte du Docteur offerte à Marilyn. Du bon Œdipe (or cela ne se peut sans dommages), s'adoptant. Être entre soi, et y rester.

Ce « constat » encore du Docteur, dans ses notes de 1978 :

Sans rien savoir de mon histoire, de mes histoires dans la psychanalyse, Marilyn en a peut-être été marquée [peut-être ?]. Ses trois autres analystes ont tous été très personnellement liés à Anna Freud. Dans son imaginaire et dans le nôtre, elle était de *notre famille* [nos ital.], nous les Juifs d'Europe exilés en Californie. Même la maison que je lui ai fait acheter pour qu'elle soit enfin chez elle [chez nous ?], était voisine de celle d'Hanna Fenichel, la veuve de mon deuxième analyste. *Mais le plus étrange est ce nœud* [nos ital.] : Anna Freud m'a raconté que c'était grâce à Joseph Kennedy, le père de John, alors ambassadeur à Londres, que Marianne Kris avait pu émigrer aux États-Unis en 1940. Marianne, qui devint l'analyste de Jackie, la femme de J. F. K., après avoir été celle de sa maîtresse, Marilyn.

Vertige. J'arrête (p. 511).

« Mais le plus étrange est ce nœud : [...] »... Étrangeté qui donne le vertige, et dont l'affect commande ici l'arrêt et pas même la chute bel et bien. Nous sommes devant un CQFD (un ce qu'il fallait dénouer). Il y a dans la longue phrase qui suit ces deux points, six personnes citées. Et si cette phrase n'était venue si tardivement sous la plume de R. Greenson que pour faire émerger un seul de ces noms ? Plus exactement, l'écriture du seul prénom que la représentation graphique s'était refusé à écrire en toutes lettres. Un prénom et un nom auxquels il n'avait prêté jusqu'à l'année de sa mort, qu'une attention distraite. Alors lequel ? Le prénom de *John*. John le Fils. C'est donc indissociablement la figure de Joseph Patrick Kennedy qui fit ici sans permission irruption, *le père fondateur* du clan Kennedy. C'est cette tête de Joseph P. qui émerge ici de cet étrange nœud, derrière celle de John. Ce père n'eut de cesse que ses

88. « Ralph Greenson est mort le 24 novembre 1979, détruit par la mort de Marilyn, dit-on », écrit F. Forestier dans sa publication précitée, *Marilyn et JFK*, p. 284.

89. Un historien du droit passé par Lacan a fait de la filiation son signifiant maître, voir Pierre Legendre, *L'Inestimable Objet de la transmission. Étude sur le principe généalogique en Occident*, Paris, Fayard, 1985. Gérard Haddad s'est laissé imposer par son éditeur le titre suivant : *Le jour où Lacan m'a adopté. Mon analyse avec Lacan* (Paris, Grasset, 2002, rééd. Le Livre de poche, 2005). Filiation et adoption mènent la danse en titre.

filis montent sur la scène de l'Histoire, après y avoir un temps songé pour lui-même. Cette scène où la mort attend. Ainsi le 12 août 1944, l'aîné de ses fils, Patrick, s'engageant dans la guerre contre l'ennemi hitlérien, mourut aux commandes d'un bombardier, lequel se désintégra au-dessus de Suffolk⁹⁰. L'on sait que de cette scène de l'Histoire, John en descendit à Dallas le 22 novembre 1963, son frère cadet Robert à Los Angeles le 5 juin 1968, assassinés. Le dernier des frères Kennedy, Edward, surnommé Ted, « fait mine d'être candidat en 1976 comme en 1980⁹¹ » et ne franchit pas le pas de la candidature.

R. Greenson se situant lui-même « doublement » (p. 512) en (petit)-fils central de la famille freudienne fondée par S. Freud (dans la recherche du lien premier à la fille, cherchez le père), dans sa relation à Marilyn (lui qui lui offrit sa famille), il n'a pas pu prendre la mesure selon laquelle J. F. K. était aussi le fils de J. P. K. Le deux fois petit-fils de S. Freud livrant combat – un combat dont Marilyn Monroe était la condition de possibilité – avec le fils élu de la famille Kennedy. Par Marilyn Monroe interposée, ce n'est rien de moins qu'au président de cette nation, et au père fondateur du clan, que le psychanalyste freudien eut affaire.

La star des psychanalystes d'Hollywood qui avait outrepassé le champ freudien et ses bornes, était sur le point de réaliser (dans ses Notes il ne va pas jusqu'à l'écrire, il y a là un impossible) que le patriarche du clan Kennedy avait introduit ladite famille freudienne *via* Marianne Kris, notamment comme récipiendaire des confidences de Greenson à propos de Marilyn. C'est être sur le point de faire une découverte dont le nom nous échappe. Continuons. Par J. P. K. *via* M. Kris, J. F. K. savait-il ce qui se disait entre Marilyn et lui Greenson ? L'entre n'était pas vide. R. Greenson fut pris au lieu même de sa *père-version* (cette écriture est de Lacan). Alors qu'il disposait de E. Murray à demeure chez Marilyn, J. P. K. lui pouvait recevoir des appels de M. Kris, laquelle était aussi (oui) l'analyste de Jacqueline, épouse du président. Lequel par son père pouvait là aussi savoir... Conjectures vertigineuses, pour le moins. Pour qui, se voulant l'homme clé de la situation, avait disposé ses pions sur le damier, c'est un échec sans nom. Dans ce choc finalement frontal entre deux familles, la freudienne et l'autre, c'est l'Autre qui l'a emporté. J. P. K. pèse tellement plus lourd que le défunt S. Freud. Ajoutons que les Kennedy disposaient encore des moyens armés que sténographient quelques autres trois lettres à majuscule, CIA, FBI et... MAF, ces dernières pour Mafia...

En novembre 1978, s'entretenant avec R. Greenson, son « collègue » Milton Wexler lui dit avoir longuement médité sur une photographie prise du yacht *Manitou* quatre jours après les funérailles de Marilyn :

Le Président J. F. K. est là, son beau-frère, Peter Lawford et sa sœur, Patricia Kennedy, grande amie de Marilyn, et puis Pat Newcomb, qui à la fin s'occupait je crois de ses relations avec les médias et avait passé avec elle son dernier matin. Eh bien, si l'on regarde ces rangées de dents blanches, ces sourires de personnage posant sous la bannière étoilée des États-Unis, on comprend bien les choses. Un, tu n'es pas sur la photo. Deux, tu aurais pu la prendre, car c'est toi qui fai-

90. C. Loviny et V. Touze, *JFK*, Paris, Seuil/Jazz Éd., 2003, p. 26, et A. Kaspi, *John F. Kennedy...*, *op. cit.*, p. 53-54.

91. A. Kaspi, *John F. Kennedy...*, *op. cit.*, p. 341. Ted Kennedy meurt le 25 août 2009 à l'âge de 77 ans, une tumeur au cerveau.

sais le lien entre tous les personnages. Trois, quelque chose de tragique allait dissocier ce que Marilyn avait rapproché. Les étoiles allaient se disperser dans la mort (p. 513).

R. Greenson faisant le lien entre tous les personnages, ce fut sans doute là ce qui fit sa *père-version* et en donne la formule : le père est celui qui fait lien entre tous les personnages. À reformuler. Le père est celui qui mène le jeu sans égard à la manière. Il s'en déduit que *père-version* est (dé)faire les liens sans égard aux manières. Revenons à cette photographie, ce qui est à lire est sa signature : *Manitou*, un nom en grand du père fondateur du clan Kennedy. S'agissant de *père-version*, le D^r R. Greenson trouva son maître, pas même soupçonné d'être dans son dos.

1967

En 1967, le D^r R. Greenson publie un livre⁹² dédié à ses maîtres (pluriel d'équivalence ?), à ses étudiants (il était professeur de psychiatrie à la faculté de médecine de l'université californienne de L.A.) et à ses *patients*. Un « Traité » préfère écrire M. Schneider, dans lequel, après d'autres, il fait le choix du syntagme d'« Alliance de travail » (*The Working Alliance*) pour dénommer la découverte freudienne du transfert. Il note ainsi que Freud (1913) a pu parler d'un « transfert effectif », Fenichel (1941) d'un transfert « rationnel », Stone (1961) d'un transfert « adulte », Zetzel (1956) d'une « alliance thérapeutique » [c'est donc à Elisabeth Zetzel qu'il revient d'avoir introduit le terme d'« alliance thérapeutique » souligne R. Greenson (page 226 de la traduction française)] et Nacht (1958) de la « présence » de l'analyste. Le romancier commet une erreur en attribuant à R. Greenson ce syntagme d'« alliance thérapeutique ». Il est troublant de découvrir qu'en cette même erreur il a été précédé par M. Safouan⁹³... Au chapitre III.3.51, préférence et définition sont indiquées :

Je préfère le terme d'alliance de travail aux divers autres termes utilisés pour désigner le rapport relativement non névrotique et rationnel que le patient établit avec son analyste. C'est cette part raisonnable et réfléchie des sentiments du patient vis-à-vis de l'analyste qui définit l'*alliance de travail*, et qui donne au patient la possibilité de travailler efficacement dans la situation analytique. J'ai choisi l'expression « alliance de travail » parce que ce terme en souligne la fonction principale : l'alliance de travail est centrée sur l'aptitude du patient à travailler dans la situation analytique. [Plus loin :] L'alliance comme telle se forme essentiellement entre le moi raisonnable du patient et le « moi analysant » de l'analyste (Sterba, 1934)⁹⁴.

92. Ralph R. Greenson, *The Technique and Practice of Psychoanalysis*, vol. I [il n'y aura pas de volume II], Madison, International Universities Press, 1967 (14^e édition en 1988). Traduit de l'américain par François Robert pour les Presses universitaires de France, dans la coll. « Bibliothèque de psychanalyse », dirigée par J. Laplanche – en 1977 sur la 3^e éd. de 1973.

93. Moustapha Safouan, *Jacques Lacan et la question de la formation des analystes*, Paris, Seuil, 1983, p. 45 et la note 1. Chacun écrivant au-dessus de l'épaule de l'autre, sans citer ; qui est l'initiateur de cette erreur ?

94. Citation de la page 228 de la traduction française qui substitue un « Je », « Je préfère le terme "alliance de travail" » et « J'ai choisi l'expression "alliance de travail" », là où Greenson écrit respectivement : « *The term working alliance will be use in preference* » et « *The label working alliance was selected* » (p. 192), « liberté » du traducteur...

À la même page,

le moteur [nos ital.] de l'alliance de travail est constitué par le désir du patient de surmonter sa maladie, son sentiment d'impuissance, sa volonté consciente et rationnelle de coopérer, son aptitude à suivre les conseils et les *insights* de l'analyste.

À lire son analyste, l'on se dit que ce de quoi Marilyn Monroe aurait fait preuve, c'est d'un manque d'esprit coopératif... Elle n'était pas au niveau si l'alliance de travail est ce niveau de relation à l'analyste qui assure la coopération du patient durant la séance. Au niveau de ce rapport compréhensif (pléonasme). Or, l'opération analytique n'est-elle pas d'une autre étoffe ? Que le psychanalyste puisse se dire ouvrier de la psychanalyse (une telle assertion n'est pas chez Greenson), c'est notamment laisser sous-entendre que le maître de l'ouvrage est Éros. Ladite alliance de travail est une théorie de la relation analytique à quoi l'invention par Lacan de son objet petit *a* fait objection⁹⁵, puisque celui-ci forclot le sens de la relation. La liaison analytique n'est pas déraison, elle n'est cependant pas raison coopérative.

Ce manuel de psychanalyse cite D. Lagache, il ignore J. Lacan, et ne soupçonne probablement rien de sa *proposition du 9 octobre 1967* sur la psychanalyse de l'école, sur laquelle il ne se donnait nulle chance de tomber. Et notamment pas sur la « destitution subjective inscrite sur le ticket d'entrée... n'est-ce point, écrit Lacan, provoquer l'horreur, l'indignation, la panique, voire l'attentat, en tout cas donner le prétexte à l'objection de principe⁹⁶ ? ». Faut-il considérer qu'ici chaque terme soit pe(n)sé ? Très probablement. C'est dans son intervention du 9 octobre 1967 que le terme de « destitution subjective », non défini, apparaît pour la première fois chez Lacan côté analysant en fin de partie, couplée à celui de *désêtre* côté psychanalyste en ce même point de bouclage⁹⁷. Destitution subjective / désêtre inscrits sur la porte principale de l'École, si c'est une école de psychanalyse. Il est arrivé à J. Lacan de disposer encore cette destitution subjective côté analyste (ainsi le 15 mars 1980 à Paris au PLM-Saint-Jacques quelque temps après sa lettre de dissolution du 5 janvier 1980 de l'École freudienne de Paris), selon quoi l'effet de sujet attendu d'une École ne vaut que « par l'effet de *désubjectivation* nécessaire à l'analyste⁹⁸ ». La question dès lors se présente : quel aurait été le nom d'une telle désubjectivation pour Marilyn *et* pour son psychanalyste ? Un seul et même nom donne une indication : *déstarisation*. Celle-ci n'a pas eu lieu chez elle, elle n'avait pas eu lieu chez lui. En quoi se lit ce qu'aurait été l'enjeu de l'opération analytique pour Marilyn, ce à quoi un R. Greenson star des psychanalystes à Hollywood ne pouvait l'y conduire, n'ayant d'autre vue que de la soigner, lui offrant sur fond de conversations sans fin ni lieu, sur fond aussi de médicaments et d'injections, l'entrée se présentant accueillante en giron familial.

95. « Tout objet, sauf l'objet dit par moi petit *a* qui est un absolu, tout objet tient à une relation » (*Le Sinthome*, séance du 16 mars 1976).

96. « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, 1968, n° 1, p. 14-30, p. 23. Texte signé J.L.

97. J. Allouch, « Sur la destitution subjective », fascicule ronéoté, s.l.s.d. [probablement 1985, année de la fondation de l'École lacanienne de psychanalyse]. Nous lisons cette *atopie* comme un trait d'une école de psychanalyse, un lieu quasi-introuvable et bancal pour ses membres.

98. « Allocution prononcée par Lacan au PLM Saint-Jacques » le 15 mars 1980, parue dans *Le Matin* du 18 mars, site de l'École lacanienne de psychanalyse, nos italiques. Le terme de *désubjectivation* est aussi du dernier Foucault.

Le 8 août 1962 à 17 heures, jour des funérailles de Marilyn, John Miner, adjoint au chef du service de médecine légale du District Attorney à L. A. qui a assisté à l'autopsie, s'entretient avec le D^r Greenson :

- Vous étiez très lié à elle, docteur. Comment réagissez-vous à sa disparition ?
- Vous ne comprenez pas. Vous ne pouvez pas comprendre qu'elle m'a à la fois libéré et condamné. *Je l'ai perdue* [nos ital.] au moment où elle m'avait presque rejoint. Le langage bougeait en elle. Elle me parlait, enfin. Après presque trois ans où elle n'avait fait que parler devant moi. Elle regardait la vie en face et non plus cette route noire en arrière d'elle-même... (p. 526-527).

Ici deux remarques. R. Greenson aura donné sa définition de la fin de l'analyse, il y aurait fin lorsque le « patient » *a rejoint* son psychanalyste. On demande : jusque dans sa propre famille ? « Je l'ai perdue [...] », dit-il. R. Greenson dit certes la perte sèche ; autant que sa contribution à la perdre ; et son désir... de la garder.

« *Quelqu'un ou quelque chose
a besoin d'intervenir, veut être sur la bande*⁹⁹ »

Enregistrant sa voix sur magnétophone, Marilyn s'égare :

Très bien, D^r Greenson, vous êtes le plus grand psychiatre du monde [on aura noté le « *supèrelatif*¹⁰⁰ »]. À vous de me dire. Est-ce que Marilyn Monroe a inventé un moyen important de mieux faire fonctionner la psychanalyse ? Après avoir pris connaissance de mes bandes et vous en être servi pour me traiter, vous pourriez peut-être publier un article dans un journal scientifique. Ce serait sensationnel, non ? Je ne veux aucun cachet. Je ne veux pas que vous m'identifiez dans votre article. Mon cadeau, c'est ça. Je n'en parlerai jamais à personne. Vous serez le premier à apprendre à votre profession comment faire tomber la résistance. Peut-être que vous pourriez breveter cette idée. Et en accorder la licence à vos collègues. Posez la question à Mickey¹⁰¹.

Milton Mickey Rudin est l'avocat de Marilyn, et aussi le mari d'Elisabeth Greench- spoon, la sœur de... ? Oui, Greenson. Au lieu même où Marilyn s'apprête, dans une générosité imaginaire, à faire deux cadeaux, l'un à la psychanalyse, l'autre à son psychanalyste, elle refuse la règle fondamentale, celle de l'association si peu libre, celle que Lacan redéfinit au moment de la *proposition d'octobre*, indiquant que le sujet est prié d'*abdiquer*, « se vouant à la dérive du langage », sujet dont « l'exercice est en quelque sorte de se mettre à l'épreuve de sa propre *démission*¹⁰² ». Se « démaître ». Dans ces circonstances, le magnétophone est cette technologie de soi à soi qui permet

99. Avita Ronell, *Test Drive. La passion de l'épreuve* [2005], traduit de l'anglais par Christophe Jacquet, Paris, Stock, coll. « L'Autre Pensée », 2009, p. 286.

100. On trouve une formulation analogue chez une patiente d'un « collègue » nord-américain de R. Greenson : « Tout d'abord elle m'avait montré une grande confiance, se disant convaincue que j'étais le plus grand psychanalyste du monde et que je la guérirais certainement. Elle voulait être ma malade préférée, la seule à qui je dusse m'intéresser réellement. » Le « collègue » est Ludwig Eidelberg, *Ôtez votre masque* [*Take Off Your Mask*, 1948], traduit de l'anglais par M. Olivier, Paris, Seuil, 1957, p. 47. Chap. II : « Laissez-moi tranquille ». Les derniers mots de la princesse Lady Dana auraient été : *Leave my alone*...

101. M. Smith, *Victime...*, *op. cit.*, p. 188-189.

102. J. Lacan, séminaire *L'Acte psychanalytique*, séance du 7 février 1968, p. 151 dans la version Afi (1997). Cité par J. Allouch, « Sur la destitution subjective », *op. cit.*, p. 6.

de parler de soi à soi, en se garantissant l'absence immédiate de « l'adressataire », chacun seul de son côté, en écartant par là même le dire dans la co-présence en non-rapport de la liaison analytique. Chacun tout seul. Ce manque de soi.

Dans l'entretien du 8 août 1962, John Miner pose cette question au D^r Greenson :

« Qu'est-ce que vous gardez d'elle ?
 – Ce que je garde d'elle ? Je vais vous dire : *pas son image, dont je devais détourner les yeux et qui me faisait mal comme seule peut le faire la beauté* [nos ital]. Non, pas son image, sa voix. Cette voix mélancolique de fantôme chantant deux refrains de *Happy Birthday, Mr President*. Je l'ai réentendu hier sur les images que toutes les télévisions ont rediffusées. Vous savez, en psychanalyse, nous n'avons affaire qu'à des voix. Ce n'est pas pour rien que Freud a inventé ce dispositif étrange qui sépare le corps du patient en deux. D'un côté son image, son volume, sa façon d'occuper l'espace, et de l'autre sa voix portée à notre oreille, et qui marque sa trace dans le temps d'autant mieux que l'image est absente » (p. 527).

Pas son image ? Donc ici son image ce que dit le « Je l'ai réentendu hier sur les images que toutes les télévisions ont rediffusées ». Greenson un regard. Marilyn restant sans voie, celle qu'une amie comédienne aurait pu l'inviter à emprunter, subvertissant cette voie d'une lettre¹⁰³. Marilyn souriante adressait souvent des baisers au public en fixant la caméra qu'on lui tendait, peut-être y devinait-elle les traits d'une figure présidentielle, celle que, confusément, elle appelait « *Dad* ».

Lecteur de ce roman, Ph. Sollers se demande ce qu'aurait fait Lacan et l'imagine :

Il lui aurait demandé des prix fous pour venir le voir dix minutes. Au lieu de la mater et de la faire déjeuner en famille, il se serait montré indifférent à ses films comme à ses amants. Kennedy ? Sinatra ? Arthur Miller ? De braves garçons, aucun intérêt. Freud lui-même ? Sans doute, mais encore. Anna Freud ? Passons. Bref, en grand praticien de la psychose, très peu humain, il aurait poussé la paranoïa jusqu'au bout avec une patiente hors pair, à la séduction invincible [...] Quelle scène ! Marilyn, devinée à fond, en aurait eu marre, et l'aurait peut-être tué puisqu'il ne lui aurait même pas demandé une photo d'elle. Voilà le drame de l'Amérique, et peut-être du monde : la psychanalyse n'y existe plus puisque le cinéma a pris la place du réel¹⁰⁴.

C'est la chute de son article et aussi bien celle du D^r R. Greenson dans son « pas d'analyse ». J. F. K., en effet, *so what* ?

Marilyn Monroe fut, un temps, la femme la plus écoutée du monde... Dans les ultimes pages de ce roman, son signataire évoque le D^r Greenson mourant dans « des murmures incompréhensibles. On l'entend dire ces mots : “Pas la reine blanche... deux cavaliers noirs... diagonale... fou...” » (p. 525). Ceci peut se lire : Pas Marilyn... J. F. K. et R. F. K... fou... Le D^r Greenson n'avait pas pour fil de « mettre des bâtons dans les roues » de Monroe – pour reprendre des termes qui ont cours à l'École lacanienne de psychanalyse – qui auraient peut-être détourné *le petit* vélo de l'amour (vélo

103. À Avignon, lors de l'émission radiophonique *Le Masque et la plume* de J. Garcin, le 19 juillet 2009, Jeanne Moreau rappelait cette remarque selon laquelle « les yeux étaient le miroir de l'âme », pour dire : « pour moi c'est la voix ».

104. P. Sollers, « Marilyn s'allonge [cette image et sa formulation reviennent] », *Le Nouvel Observateur*, 14-20 septembre 2006, p. 101-102.

est l'anagramme de *love*) dont le développement atteignait au monde. Son caniche *innocemment* appelé Maf, ne soupçonna rien. Son Étoile¹⁰⁵ éclairant le monde, Marilyn voulut enchanter le monde, voire le faire chanter. Partie injouable bien longtemps. D'une parole qui lui restait pourtant en travers de la gorge, manifestant que son désir n'acquiesçait pas tant que cela à ce qui se voulait un constat, J. F. K. lui aurait dit, selon le témoignage rapporté de George Smathers : « *You're not really First Lady material, anyway, Marilyn*¹⁰⁶. »

Dans une dédicace écrite à l'un de ses lecteurs, on peut lire sur le roman de Michel Schneider : « [...] ce portrait de Marilyn dans ces dernières séances lorsque la mort tenait la caméra. » En raison du titre du livre on aurait attendu, non la caméra, mais le magnétophone. Certes, ce drame impliquant plusieurs personnages dont deux familles, fut régenté par le regard au-delà et en deçà de la caméra. Au point que l'ordonnancement et la détermination des lettres se troublent, une lettre tombe avec son accent, deux autres émergent. On songe *camorra*. De celle-ci, les contours officiels n'ont jamais compté.

Au lieu même du *Call of the Wild*¹⁰⁷, nul n'aura pu faire entendre la voix de celle qui chantait *After you get what you want, you don't want it* ; celle que l'on aurait aimé entendre rire aux éclats, à la seule évocation de la petite île de Martha's Vineyard¹⁰⁸. Se refusant à y poser le pied. L'histoire ne fut pas celle-ci. Marilyn ne sera plus jamais en retard ; brisée, Lolita.

Au terme de son manuel, R. Greenson croit pouvoir répondre à la question de la « motivation » de qui s'engage dans la « profession » de psychanalyste. Par un bon mot :

Une histoire courante pourrait bien contenir un noyau de vérité. Question : Qu'est-ce qu'un psychanalyste ? Réponse : Un médecin juif qui ne supporte pas la vue du sang¹⁰⁹ !

Le texte original commande de traduire non pas « pourrait bien contenir », conditionnel euphémisant retenu par le traducteur, mais « contient plus qu'un germe de vérité » (*contains more than a germ of truth*). « Plus », comme « l'atome de vérité » (Foucault), « *more* ». De plus, « *riddle* » ne signifie pas « question », mais peut se traduire par « énigme ». On aura peut-être ri de ce mot d'esprit pour sa dimension d'autodérision. Par lui cependant R. Greenson nous aura livré en effet son « noyau de

105. « “Je suis une des dernières étoiles liées à la terre. Et tout ce que nous voulions était notre droit à scintiller” (1962). » Marilyn citée par Anne Plantagenet, *Marilyn Monroe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio Biographies », 2007, cahier central première photographie avec cette légende. A. Plantagenet est amenée à noter : « [...] Marilyn n'a pas encore fait le tour de Monroe » (p. 286).

106. Voir J. Randy Taraborrelli, *The Secret Life of Marilyn Monroe*, New York, Grand Central Publishing, 2009, p. 418. Traduction : « Tu n'es pas vraiment du matériel de Première Dame, de toute façon, Marilyn ». Le paragraphe a pour titre : « Marilyn's Fascination with the President », p. 415-419.

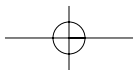
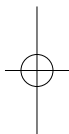
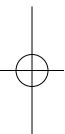
107. « L'appel du large » (Jack London), notion constitutive même de l'identité de l'Amérique (du Nord) selon Michel Le Bris (qui s'en dit fasciné), voir M. Le Bris, *Nous ne sommes pas d'ici. Autobiographie*, Paris, Grasset, 2009, p. 240, 281, 364 et 379.

108. Petite île au large du Massachusetts prisée par les vedettes d'Hollywood et les hommes politiques, là où le clan Kennedy passait ses vacances, puis les Clinton, et aujourd'hui les Obama.

109. R. Greenson, *Technique et pratique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 460. Texte original : « *A joke currently in vogue contains more than a germ of truth regarding this question. Riddle: What is a psychoanalyst? Answer: A Jewish doctor who cannot stand the sight of blood!* » (p. 406 de l'édition américaine précitée).

vérité ». Si les deux premiers traits de la réponse à cette énigme ne sont pas requis du psychanalyste, *reste* alors la vue du sang – s'exclame-t-il ! On songe à la soirée et à la nuit du 4 au 5 août 1962 dans l'*hacienda* sise au Fifth Helena Drive et à ces heures où le docteur était présent aux côtés de... Robert Kennedy. Puis à cet autre moment de cette même nuit, à ces mêmes côtés, dans une automobile roulant feux éteints, interceptée par la police en excès de vitesse alors qu'elle filait sur l'aéroport de L. A. À cette heure de la nuit Marilyn était morte. Robert F. Kennedy était dans cette automobile – le Dr Greenson aussi. Le frère du président avait à quitter les lieux au plus vite ! Une phrase quasi incompréhensible s'échappe de ce roman de plus de cinq cents pages : « Le roi blanc, absent, autour duquel toute la partie s'organise » (p. 307). C'était ce que le psychanalyste avait à situer sur cet échiquier. Un nœud gordien était à trancher qui ne l'a pas été. *Bye bye son, bye bye doc, bye bye coach.*

Guy CASADAMONT
guy.casadamont@wanadoo.fr



Quid pro quo

Bulletin d'abonnement

à retourner à

Quid pro quo – Epel
110, boulevard Raspail
75006 Paris, France

ou aux adresses électroniques

www.epel-edition.com

epel.paris@wanadoo.fr

Prix unitaire : 15 €.

Premier numéro en novembre 2006.

- Abonnement de trois numéros 40 €
 Abonnement étranger 58 €
(frais de port inclus)

Nom :

Prénom :

Adresse postale :

.....

Code postal : Ville

Pays :

Courriel

